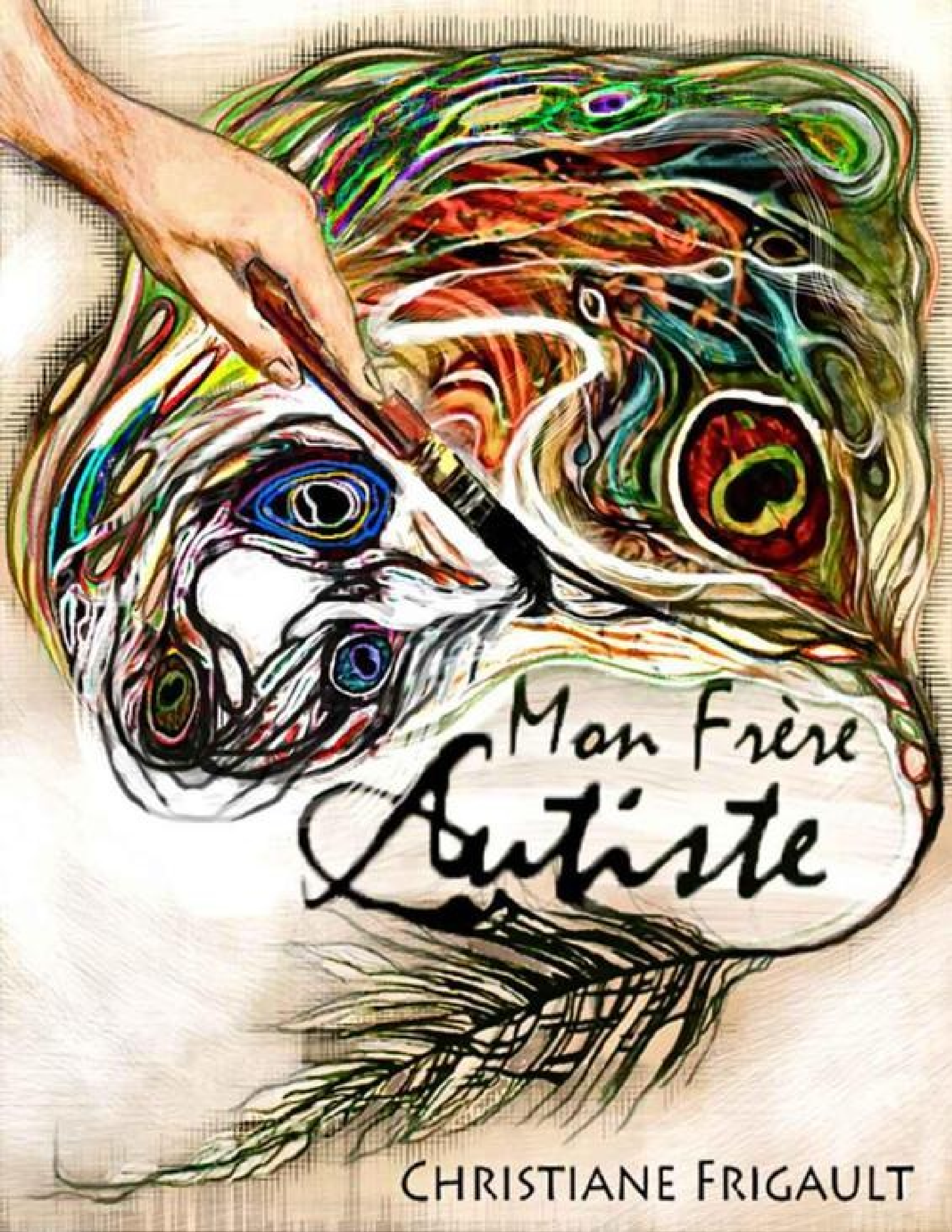
Mon Frère
Autiste
CHRISTIANE FRIGAULT

Mon frère Autiste

Par : CHRISTIANE FRIGAULT

©2013
Christiane Frigault éditeur
frigault.christiane@gmail.com
ISBN 978-2-9813845-0-8
Illustration de la couverture : Josèphe Landreville

Pour écrire en vous...
il m'a fallu lire en moi.

Victor, mon père a cessé de nous faire vivre sa violence physique le 17 juillet 1988. Je m'en souviens très bien puisque c'était la fête de mes six ans. Les images de cette journée sont venues longtemps me hanter et curieusement aussi par ricochet, me rassurer.

Enfants d'un général de l'armée, nous étions habitués à la rigueur et à la discipline. Notre maison était, d'une certaine façon, une extension des baraques militaires, une sorte d'enclave du *no children's land.* Selon mon père, le mot farniente n'existait que dans le dictionnaire des faibles. Il était naturellement hors de question de nous insérer dans le moule gélifiant de l'oisiveté ; aussi fallait-il écraser les larves embryonnaires de la paresse dès la jeune enfance. Le moindre écart nous méritait des taloches ; certaines s'appelaient espèce de fainéant, d'autres, traîne-savate, flanc-mou, ou encore mollusque. À six ans, ne connaissant pas tous ces mots, je croyais que c'était le nom de la claque. Loin de moi l'idée qu'il s'agissait d'épithètes qu'il accolait à son indigne progéniture. La taloche mollusque me blessait tout particulièrement, j'avais remarqué qu'elle arrivait plus sournoisement que les autres et toujours derrière la tête.

Congé ou pas, toute la maisonnée devait se lever à six heures du matin. Le clairon résonnait dans la voix baryton de mon illustre paternel aussi fidèlement que le chant d'un coq. Éléments sur le programme pour sectionner toutes jeunes pousses d'insubordination : faire son lit, draps bien tirés avec les coins à quarante-cinq degrés, rapporteur d'angle à l'appui. Il fallait respecter un horaire strict pour les douches. Pas question de flâner sous l'eau, une minuterie sur le comptoir nous le rappelait. Le jour où je l'ai échappée dans la cuvette des toilettes, j'ai eu droit à la taloche bêta que je ne connaissais pas et qui consistait surtout à un étirement d'oreille. Le temps octroyé dépassé, mon père venait subito presto nous sortir de la douche, nos pieds ne touchaient plus terre et nous nous sentions parfois déraper dans ses robustes mains mouillées qui nous rattrapaient au vol par ce qu'elles pouvaient agripper. Pour les trois garçons, Fédérico, Salvador et moi, oublions les cheveux. La coupe au ras du crâne qui nous identifiait à l'école comme de possibles adeptes de Krishna, ne lui laissait pas grande emprise. Mon père se rabattait donc allègrement sur la partie de notre corps à sa portée. De plus, rincé ou pas, tu passais la journée ainsi. Naturellement, pour les garçons avec notre coupe militaire, l'impact s'avérait moins grand que pour Mae qui dut aller à quelques reprises à l'école avec le shampoing dans sa longue chevelure bouclée. Moi de toute façon, je n'allais pas à l'école, mais ne voulant courir aucun risque, je n'utilisais plus de shampoing.

De là me vient peut-être, ma tendance au contournement. Encore aujourd'hui, je cherche la dérobade, la moindre échappatoire et les moyens de m'esquiver des cercles de confrontation. Me déguiser en courant d'air a été et demeure ma stratégie.

Puis, nous passions à l'inspection obligatoire du groupe corporel : cheveux, ongles, dents, oreilles. Ensuite venait la vérification de la classe vêtements qui naturellement ne pouvait souffrir aucune tache ni tolérer quelconque froissement. Nos tiroirs alignaient dans un respect des couleurs et des catégories : bas, sous-vêtements et chandails. Un peu plus et il nous aurait fait broder nos noms sur chaque morceau.

Est-il nécessaire de préciser que nos repas se prenaient dans un calme, un silence monacal ? Bien assis, dos droit, seules les mains jusqu'à deux pouces en haut du poignet, avaient la permission d'exister sur la table, sinon un coup de couteau réussissait toujours à attraper le nerf du coude et te ramenait assez vite à ton périmètre assigné. Échapper un ustensile entraînait une fusillade du regard alors que dire d'un verre renversé ? Je ne voulais pas voir ses yeux, alors je fermais les miens, mais je ne pouvais m'empêcher de les voir quand même. Dans mon petit monde où mon imagination reprenait les droits dont on désirait l'alléger, s'affichaient en cinémascope, les yeux de mon père, froids et menaçants, desquels se déroulaient de longues listes écrites à l'encre indélébile : de l'oeil droit débobinaient les choses à faire, de l'oeil gauche celles à ne pas faire. Sur le coup de la taloche qu'il m'infligeait pour l'insulte suprême de ne pas le regarder lorsqu'il me parlait, je voyais vraiment les listes se rétracter en s'enroulant à toute vitesse comme des toiles aux fenêtres dont le ressort détraqué enclenche l'emballement du mécanisme. Oui, les yeux fermés, je me représentais cette scène et il m'arrive encore de la repasser dans ma tête. Et quand j'ouvrais mes yeux, j'avais juste envie de lui coudre ses paupières. J'ai conservé ce désir, je le garde en moi dans mes classeurs secrets, entremêlé avec mes plus grandes peurs d'enfant, les élans de tendresses maternelles, les brutalités de mon père et mes rêves en échappatoire.

Alors cette journée-là du 17 juillet 1988 fut mémorable. Nous l'avons nommé « La journée du Grand Dérangement de ma mère. » Mon grand-père Alfred a gravé dans sa mémoire la douloureuse déportation des Acadiens de 1755, appelée dans les livres d'histoire « Le Grand Dérangement » Nous avons nous aussi, à notre façon, buriné dans nos mémoires d'enfant un évènement historique lorsque ma mère a sauté les plombs et nous a mis hors circuit des coups frappés de mon père. Maintes fois, nous avons relaté entre nous, Mae, Fédérico et moi, le déroulement de cette mémorable journée ce qui me permet de le rapporter avec justesse malgré mes six ans de l'époque.

Il était impensable même si c’était ma fête, que je décide des activités. Mon père, comme d’habitude, les décrète unilatéralement. Ce jour-là, il statue que la natation sera au programme. Pas de résistance de notre part ; de toute façon, qui oserait s'opposer à ses décrets ? Nous aimions bien nous baigner sauf mon frère Salvador alors âgé de cinq ans. Il craint l’eau, il la craint toujours d’ailleurs. Mais voilà que mon père décide que c’est aujourd’hui que Salvador apprend à nager. L’eau n’est pas un élément qui fait partie du monde de mon frère. De toute façon, mon père s'en fiche comme de l’univers dans lequel baigne Salvador : l’autisme.

Ne comprenant pas ce qui se passe lorsque mon père l’attrape par le bras, Salvador hurle et pleure. Naturellement, le général lui crie qu’un homme, ça ne pleure pas et d’un geste brutal, il le lance dans la piscine. Nous sommes tous là, stupéfiés, à regarder Salvador disparaître sous l'eau. Figés par la surprise, mais aussi par la peur, nous évaluons les chances de recevoir une claque mollusque ou flanc-mou ou traîne-savate, en amorçant un processus de sauvetage. Mon père plonge, le saisit et le ressort de l’eau. Ma mère hurle et vient donner des coups de poing sur le thorax de mon père.

— Victor, lâche-le immédiatement. Es-tu devenu dingue ou quoi ?

— As-tu fini de le surprotéger ? Tu vas en faire une mauviette.

Salvador tousse et crache. L’eau semble sortir de lui comme d’un petit canard en plastique sur lequel on presse. Mon père le laisse reprendre son souffle, dans le but de mieux le noyer plus tard. Les yeux du petit canard affichent une grande détresse. N’écoutant que son idéal de discipline à outrance, mon père se prépare à le projeter dans la piscine de nouveau, ignorant ainsi les cris de mon frère et de ma mère. D’un air menaçant, il continue à vociférer en traitant mon frère de braillard et de femmelette.

— Je t’avertis Salvador, je vais te lancer dans l’eau encore, retiens ta respiration et nage avec tes bras et...

Il n’a pas le temps de finir sa phrase, ma mère lui a assené un violent coup de bouteille de vin en plein front. Mon père s’effondre sur la pelouse comme s’il avait reçu une décharge de « *taser* » ou pistolet à impulsion électrique. Profitant de l’état stuporeux du blessé, la mutine se dirige dans le garage. Nous la suivons tous, pas question de rester en territoire ennemi. Mae porte Salvador tout en tentant de le réconforter. Ma mère saisit un plein gallon de peinture jaune, tire violemment le couvercle, en verse une partie sur le sac de golf de mon père et déverse le reste sur les banquettes, les portières et le toit en tissus de sa Ford *mustan*g noire décapotable. Puis, mue par la rage, elle continue sa rébellion, va dans sa chambre et se met à déchiqueter en lambeaux tous les

galons et uniformes de l'armée. Attrapant le képi du général, l'insurgée se dirige vers la cuisine. On la suit comme de petits poussins qui espèrent que les ailes de leur mère seront assez grandes pour les protéger. Elle ouvre le garde-manger, saisit la première boîte de conserve qui lui tombe sous la main en l'occurrence, une salade de fruits, la verse dans le képi, sort d'un pas décidé et le renverse sur la tête de mon père, qui toujours ébranlé, se demande sûrement où se trouve son bataillon. Son visage maculé d'un mélange de sang, de jus et de morceaux de fruits me fait oublier qu'il s'agit de celui de mon père. Mais je le crains, on ne sait jamais, il peut rebondir de son traumatisme crânien plus agressif, d'autant plus que ma mère vient de lui envoyer un coup de pied magistral dans les testicules, une torpille dans son autorité. Il me semble entendre ma mère lui servir une sévère admonestation pendant qu'il tente de se remettre de l'assaut imprévisible.

— Si tu touches encore un de mes enfants, je te jure que je recommencerai et tu n'as pas idée jusqu'où la colère peut m'emporter. Tu n'as rien vu. Puis, il n'est plus question que tu me touches moi non plus et l'avertissement englobe tous les points de vue. Et puis, prends un taxi pour aller faire coudre ta plaie, parce que moi, je te laisserais mourir au bout de ton sang.

On se replie dans nos quartiers sous la protection maternelle. Ma mère vient de mettre l'adversaire en déroute. Je lui ai déjà décerné maintes et maintes fois dans mon coeur, une médaille de bravoure. Ce fut mon plus beau cadeau de fête.

Devant l'ampleur des gestes posés par ma mère, mais surtout devant la menace de récidives, mon père a dû battre en retraite. Il en porte encore les cicatrices sur son front en forme de V pour Victor tandis que ma mère a vu se jumeler à son prénom, le titre de « *Super-woman* », un S pour Sarah. À la suite des évènements, elle a développé un lien étrange avec la peinture. Les multiples changements de décor ne sont en quelque sorte, qu'un rappel à l'ordre, pour empêcher une éventuelle défaillance de la mémoire de mon père. Question aussi probablement d'avoir toujours ses munitions sous la main. Durant des années, elle continuera à exercer sa vengeance à coups de pinceaux et de menaces d'entailler au ciseau, les symboles de prestige militaire.

Du jour au lendemain, mon père a remplacé ses agressions physiques par une autre forme de violence plus insidieuse et plus subtile : l'intolérance verbale, l'arrogance et curieusement même si cela peut sembler contradictoire, une consternante et douloureuse indifférence. Les séquelles n'en sont pas moins désastreuses. Il nous a fait et continue à nous faire encore très mal. Nous sommes comme des plantes qui persistent à attendre l'arrosage et qui compensent en siphonnant par les racines, que nous avons rallongées jusqu'au

pergélisol pour puiser, par dépit, un substitut à cette eau qui ne vient pas. Dans le plan cartésien de sa vie, nous ne sommes que de petits points perdus, même pas des simples lignes droites avec lesquelles on pourrait construire un projet, mais d'insignifiantes taches qui ne méritent pas de faire partie de son univers rationnel et méthodique. Alors, oublions parabole et hyperbole, il n'existe actuellement aucun point d'intersection entre sa vie et la nôtre. Nous ne vivons plus depuis plusieurs années dans la même dimension espace-temps que lui.

Et ma mère, pendant ce temps-là, a essayé de faire contrepoids en affichant un comportement surprotecteur frisant à l'occasion l'hystérie. Tout en poursuivant sa vendetta, elle a fait des brèches dans sa guérilla et des pauses qui l'ont amenée à des réconciliations parfois intempestives avec mon père. Margot est justement le résultat d'un de leurs cessez-le-feu. Paradoxalement, ma soeur a inversé les élans de cette période de rapprochement et aujourd'hui, elle est toujours en guerre.

Mes parents tentent de s'accommoder mutuellement des travers et soubresauts de leurs bouillants caractères respectifs, mais l'odeur de leur amertume plane indéniablement comme les relents qui s'incrustent sous le pelage d'un chien mouillé. Aucune effusion de tendresse ou d'amour ne vient teinter ou plutôt enjoliver leur relation. Il m'arrive parfois de déceler dans les regards que ma mère jette à mon père, une lueur de douceur et d'attendrissement que promptement, elle camoufle comme s'il s'agissait d'un répréhensible comportement, un honteux égarement. Chose certaine, ma mère plaide l'indifférence comme on plaide la folie, probablement dans le but de se placer sur des voies de contournement, à l'abri des remords qui viennent la gruger pour avoir toléré trop longtemps, la violence physique de mon père.

Troisième de cinq enfants, je me retrouve donc à l’épicentre du noyau familial, coincé entre les deux aînés Mae et Fédérico d’une part et Salvador et Margot du côté des plus jeunes. Après les quatre premiers en rafale, il fallut attendre dix ans, cette immense bourrasque qu’est ma soeur Margot. Alors, je suis au milieu et voudrais tellement parvenir à garder le juste milieu dans ce troupeau dont les spécimens se promènent de la brebis la plus galeuse au bouc le plus indifférent et suffisant. Mais, j’ai participé et continue à mon grand désarroi, à encore grandement collaborer au déséquilibre de ma famille de perturbés.

Oui, j'y ai contribué avec mes deux ans de vie quasi végétative et pourtant on ne m'a pas laissé en jachère. Au contraire, sarclé plus qu’à mon tour, on a essayé d’enlever plus d’une fois les mauvaises herbes qui sortaient de mes pensées pendant que ma soeur Margot s’amusait à m’en faire fumer. Je ne compte plus tous les tuteurs sur lesquels mes fragiles états d’âme se sont cramponnés pour résister aux vents de la tourmente. Finalement depuis cinq mois, j’émerge de mon coma émotionnel, il faut croire que certains rayons de soleil et l’engrais déposé par mon entourage ont relancé mon mécanisme de croissance. Il était temps, plus que temps que je sorte de cette torpeur. À force de toujours repousser mes échéanciers, j’ai failli ne plus me relever. Et voilà que par pure complaisance ou facilité, je tente de me transplanter dans le bouillon de culture dans lequel je baignais auparavant. Allez savoir si cette greffe dans mon ancienne vie prendra sans rejet.

Retourner aux études est peut-être une chimère, ce n’est pas le contenu de tous mes cours en psychologie qui m’agace, ce sont tous les méandres par lesquels on veut me faire passer qui me tuent, qui m’étranglent. La contrainte des horaires, des présentations, les échéanciers, tout m’agresse, me bouscule. Ma mèche est courte, ayant été scalpée à plusieurs reprises par mes démissions fréquentes. Ce n’est pas un cours de psychologie que je devrais poursuivre, mais un traitement. À bien y penser, l’un n’empêche pas l’autre, même que très souvent cela va de pair.

Je n'arrête pas de me tourmenter, c'est plus fort que moi. Je suis une usine de récupération. Pas question de gaspillage ! Je recycle ma douleur, composte mes souffrances et mes rancoeurs. Il est grandement temps que je carbure à autre chose qu’à mes énergies fossiles. Je m’en veux infiniment pour mes états d’âme qui mettent mon âme dans tous ses états.

Et ironiquement, on m’attribue trop souvent le rôle de tampon et de conseiller à cause de mes études en psychologie que je ne terminerai peut-être jamais. J’ai l’impression de trôner par procuration sur un titre usurpé. On me demande d'arrondir les coins lorsque je ne sais pas mettre ma propre vie à

l’équerre. Des doutes m’assaillent sur mon potentiel et me font constamment remettre en question mes interventions. Je me sens balloté dans mes contradictions, de rescapé qui rescape, de psychanalysé qui psychanalyse. Deviendrais-je un angoissé qui angoisse les autres par son obnubilation et ses désirs de voir sa famille vivre dans l’harmonie ou du moins assumer ses choix ?

Pendant que sous le jet de la douche, je fais une petite brassée de mes tourments émotionnels, ma disjonctée de soeur tambourine à la porte comme s’il y en allait de sa survie. Le feu intérieur qui habite ma colorée de soeur refuse de demeurer emprisonné et déborde dans l’orangé de ses mèches. Flamboyante tel est le terme quoiqu’un peu trop fade pour décrire la benjamine de seize ans, l’accident sur le parcours de la vie sexuelle en montagne russe de mes parents, la tige inattendue de notre arbre généalogique qui par ses repousses rebelles, semble une greffe d’une autre espèce, rendant ainsi notre souche familiale en organisme génétiquement modifié. Notre arbre familial ressemble à un pommier où les branches de McIntosh partagent le tronc avec celles de Granny Smith et de Melba. Voilà ce qui arrive lorsqu’on flirte avec les OGM (Ordre des Géniteurs Malheureux). Finalement, mon énergumène de soeur s’appelle Margot. Elle doit son nom à la sortie du film de la reine du même nom et flirte quant à elle avec le cannabis et la vulgarité. Et tout comme si notre arbre n'était pas suffisamment insolite mon grand-père maternel déploie, tels les banians du Vietnam, des racines adventives défiant tout géotropisme et les enchevêtre à nos branches.

— Mais qu’est-ce que tu fous, Zac ? Tu es en train de vider tout le réservoir d’eau chaude. Je vais être en retard et la folle de Patenaude va encore être en pétard après moé. Magne-toé les fesses et lâche ton zizi, tu vas l’user.

— Calme-toi et veux-tu surveiller ton langage. Je sors, je me rends.

Ce que je fis, les mains en signe de reddition, portant comme drapeau sa vieille serviette de *Winnie l’ourson*. En décor de fond, un nuage de vapeur ne peut me soustraire des poignards de ses yeux qui ressemblent à deux missiles de guerre dont je suis indéniablement la cible.

— Stie, as-tu vu les miroirs ? Comment vais-je pouvoir me maquiller asteure ? Dis donc, faisais-tu un numéro trois ? Pis à part ça, qu’est-ce que tu fais avec ma serviette ?

— J’ai l’ai prise comme armure, car je savais bien que tu hésiterais avant de la cribler de balles. Qu’est-ce que tu veux dire par numéro trois ?

— Ben, penses-y, qu’est-ce qu’un gars qui semble avoir mis une croix sur toutes les filles de son entourage, peut bien branler ou se branler dans

la salle de bain. Allez, dégage !

— Margot ! C’est inacceptable la façon dont tu parles. Comment une si mignonne jeune fille peut...

Elle a déjà claqué la porte, me laissant ainsi pantois, ahuri. Quel imbécile je suis de lui avoir posé la question : qu’est-ce que tu veux dire par numéro trois ? Connaissant très bien sur quels terrains vaseux et libidinaux, elle ne cesse de ramener les discussions, je dois avouer qu’il aurait été salutaire pour le niveau de conversation que je m'abstienne. Tout son monde semble s’enrouler autour de l’arbre du péché d’Adam et Ève dans une version sous-titrée XXX où aucune censure de l’image et du langage ne vient interférer. Bon enfin, c’est peut-être sa façon à elle de survivre à l’exubérance enveloppante de notre mère et à la douloureuse froideur de notre père. Après tout, qui suis-je moi pour me permettre de vouloir l’embarquer dans le droit chemin quand je suis moi-même constamment en train de m'égarer dans un sentier dont les points de repère, amplement balisés, ne suffisent pas à empêcher mes déroutes ?

Actuellement, les membres de ma famille sont comme tous ces voiliers à l’ancre lorsqu’il n’y a pas de vent : ils pointent tous leur étrave dans des directions différentes. J’en ai marre de nos barques qui pataugent dans des eaux stagnantes où chacun s’est drapé, mais surtout isolé dans sa douleur et ses blessures.

Un bruit inusité provenant de l’étage au-dessous, attire mon attention. Je dévale les escaliers et risque de faire un vol plané en trébuchant dans l’espèce de carpette blanche qui sert de chien et qui répond parfois, lorsque cela lui tente, au nom de Gaspard. Les deux peintres de ma mère, qui sont devenus presque des membres de la famille tant ils viennent souvent, déménagent les meubles afin d’installer leurs échafauds. Je suis incapable de m’habituer à ces trop fréquents changements de décoration qui suivent les humeurs de ma mère et assouvissent sa soif de petites vengeances. Moi, qui arbore encore dans ma chambre, les fanions de mes victoires au soccer de mes seize ans, mes vieilles bandes dessinées de Tintin et l'auto miniature dont j'ai fait l'assemblage et le collage lorsque j'étais à l'école primaire, je dois avouer que ma mère m’étourdit, mais également m’éblouit par tous ses déploiements et ses décors tous plus convaincants les uns que les autres. Elle patauge avec aisance dans différents univers pendant que moi, j’ai peine à déroger de mon sanctuaire où trône comme un objet de culte, une affiche du film *American Beauty*. Vestige d’une période heureuse, je l’ai fait laminer pour qu’elle traverse le temps avec moi ; j’y tiens comme à une relique parce que je l’associe à mon premier rancard avec Sandrine dont je sens encore les effluves accolés à mon âme.

Il n'y a que trois mois que notre famille vit dans les décors

pourtant agréables du conte *Les Mille et Une Nuits*. Je viens à peine de m'habituer à fouler le tapis volant d'Aladin que déjà, elle le retire de sous nos pieds. La caverne d'Ali Baba et ses quarante voleurs qui ont autrefois agréablement rempli mon imaginaire, vont céder place à qui ? Batman, la fée clochette, la guerre des étoiles, ne me dites pas Cendrillon, pas encore le monde médiéval. Dommage qu'il faille changer d'univers, j'aime bien tous ces coussins soyeux et pleins de fanfreluches ainsi que les voiles qui partent de divers points d'ancrage au plafond. C'est certain que les différents modèles de pipe à eau, qui contribuent à l'atmosphère exotique de la pièce, se voulaient une irritation pour le regard militaire de mon père. Elle ne cherche qu'à le provoquer probablement pour qu'il la regarde, mais il abdique nonchalamment devant ses lubies pendant qu'elle rage de ne pas avoir réussi à le faire sortir de ses gonds. Elle souffre de son détachement. La hargne, qu'elle déploie pour se venger, la trahit. Si elle croyait cacher sa vulnérabilité derrière une façade de forteresse en guerre, elle se trompe.

— Pendant que j'y pense Zachary, tu n'as pas oublié le souper de famille pour la fête de Mae, samedi soir, pas celui qui vient, mais dans dix jours ?

Mae, une autre qui doit son prénom aux élucubrations de ma mère sur le monde artistique. Étant née le 22 novembre 1980, la journée de la mort de Mae West, ma soeur devait se retrouver selon les dires de ma mère sous une conjoncture favorable pour devenir une femme indépendante, fonceuse, émancipée, qui n'a pas froid aux yeux, une femme de caractère qui pourrait en imposer à sa génération. Eh bien ! La carte du ciel lui a joué un vilain tour. Loin d'être affranchie, ma soeur est une ligotée et de plus, sur plusieurs points. Elle semble plutôt s'être placée sous des cieux de mauvais augure où les perspectives de bonheur ont autant de chance de s'incruster qu'une perle sur la surface polie d'une céramique. Mae est le stéréotype parfait de ces femmes qui aiment trop ces hommes qui s'aiment trop. Il y a huit ans, elle s'est entichée de Guillaume, le conquérant, un homme marié, le père de sa fille Mérédith, qui par des présences sporadiques dans l'hémisphère de ma soeur, vérifie les assises de son pouvoir. Un amour sans espace qui remplit tout l'espace de la vie de Mae. Rien ni personne ne la fait décrocher de ce lien à sens unique, ni ne réussit à détrôner le prince manquant.

Finalement, le seul point la reliant à Mae West c'est qu'elle joue à la vedette. Elle se promène d'une agence de distribution artistique à l'autre pour des rôles de soutien dans des pièces de théâtre de peu d'envergure, tout en laissant miroiter qu'elle se retrouvera dans un avenir rapproché, sur les planches de Broadway. Toute cette poudre qu'elle nous jette aux yeux pour éblouir et

plaire à mon père n’aveugle qu’elle. Pour ce qui est de l’émancipation, nous sommes loin de la coupe aux lèvres, il faudrait tout d’abord qu’elle s’affranchisse du joug de ce dernier et qu’elle cesse de s’aplatir pour des miettes de considération et des regards qui ne viendront probablement jamais. Notre père n’ayant d’yeux que pour lui-même. Je lui en veux, je lui en veux tellement d’exercer indûment ce pouvoir sur ma soeur et disons-le sur tous les membres de ma famille. J’enrage, je ne sais pas si je pourrai lui pardonner un jour de nous maintenir la tête sous l’eau et de nous regarder nous débattre comme s’il n’était pas partie prenante de notre noyade. Il est un monstre d’indifférence devant ce que nous sommes devenus et d’intolérance quant à ce que nous pourrions devenir. Selon lui, les drogués, les alcooliques, les homosexuels, les joueurs, les assistés sociaux, les juifs, les Arabes et les femmes voilées font tous partie d’une catégorie qu’il faudrait exterminer. Je le déteste et m’inquiète de mon intransigeance qui me jumelle à lui et fait de moi un genre de copier-coller ou de fac-similé. Le pouvoir, il connaît et il l’exerce à l’outrepasser. Il n’est pas devenu général dans l’armée pour rien. Je me demande si je ne me suis pas justement réveillé de mon coma émotionnel pour mener cette guerre contre lui. Devrai-je un jour me revêtir en kamikaze ? Serait-ce mon destin, mon karma ?

Parfois, je veux retourner dans ma dormance. J’y étais si bien dans mon cocon, recroquevillé en petite boule, presque à l’état foetal. Puis, après réflexions, je m'y refuse. Je sens que pour les miens, tout comme pour moi, je dois me rapatrier de mes exils intérieurs, me ramener disponible pour ceux que j’aime. Même si j'ai quelque temps perdu la boussole au point de ne plus pouvoir me suivre moi-même, jamais je n’ai égaré en cours de route cette aiguille aimantée dont le magnétisme s'est solidement imbriqué dans mes gênes familiales comme un ADN se greffe de façon incontournable dans son échelle hélicoïdale.

— Zut ! Je dois y aller, je viens d’entendre Maxime klaxonner.

— Minute Zachary, tu ne m’as pas répondu pour la fête de ta soeur.

— Tu sais bien que j’y serai, bon je m’excuse, mais je dois partir.

— N’oublie pas, je t’ai préparé un repas pour ce midi.

— Merci, mais c’était pas nécessaire maman, tu en fais trop.

Un autre coup de klaxon me rappelle que je joue dangereusement avec la patience de Maxime pendant que Margot dévale à son tour les escaliers, en écrasant la queue de la carpette Gaspard qui en hurle à fendre le coeur de ma mère.

— Attends-moi Zac, faut que tu me déposes. Il faudrait que je sois à l’école, genre maintenant.

— Margot, encore une fois tu n’as pas déjeuné. Ça fait combien de fois que je te parle de l’importance d’avoir un ventre plein pour bien remplir ta tête ? Et puis, dis-moi donc, où tu t’en vas attriquée comme ça ? As-tu oublié qu’on est déjà en novembre ? Tu vas attraper ton coup de mort. Si ça se peut, de se promener quasiment nue. La protection de la jeunesse ouvrirait un dossier contre moi si je t’habillais ainsi. Zachary, parle-lui toi, tu as plus le tour que moi. C’est toi le spécialiste des relations humaines.

Et voilà, encore un appel à mon âme de sauveteur. Parfois, je ne sais pas si je devrais accepter le rôle. Ai-je l’air de quelqu’un qui peut lancer des bouées de secours ? Bien sûr, je veux faire quelque chose pour ma famille, mais il me semble qu’ils me surestiment tous, sauf mon père naturellement. Quelle idée aussi d’étudier en psychologie ! Je me sens incompétent, au point que cela me fait peur.

— Allez Zac, magne ton cul. C’est pas toé qui vas pogner une copie.

— Zachary, parle-lui, je vais devenir folle si elle continue de s’exprimer comme un bûcheron. N’oublie pas ton repas toi aussi !

Indéniablement, ma mère aime mon prénom, elle l’utilise à l’excès sans crainte de l’user. Elle l’a choisi pour les beaux yeux et le charme de Zachary Richard et ne cesse de répéter que je vis un attachement viscéral à ma famille comme Zachary à sa Louisiane. Ma mère Sarah est une romantique qui croit à l’horoscope, elle se fait tirer aux tarots et pense que ses lignes de mains sont un duplicata de celles de Sarah Bernhardt. Tout comme cette dernière, elle s’imagine nantie d’une mission de propagation des arts et dans le cadre de cette vocation, elle reçoit fréquemment dans son salon, les membres d’un cercle de poésie. Activité qui correspond bien à son esprit de type croisade bien que parfois on la placerait aussi dans la catégorie des martyrs. Tout compte fait, elle est une croisée stigmatisée dans les pétales d’une certaine rébellion ou encore une sacrifiée sur l’autel du djihad familial. Quoiqu’elle semble s’accommoder d’un rôle ambivalent où un excès de zèle et de bonté partage le plancher avec un défoulement sûrement salutaire, je pense qu’elle emmagasine bien des blessures. Tout prendre sur ses épaules et ensuite balancer ses frustrations à la face de mon père ne peut être une dynamique confortable.

— Bye maman !

— Merde, Zac, l’ostie d’épais de chien vient de sortir.

Et nous voilà tous les deux à courir après le cabot qui croit participer à un jeu en espérant se camoufler dans la neige. Dire qu’il a une cervelle d’oiseau serait une insulte que les ornithologues ne me pardonneraient pas. Je tente tout de même une tactique de séduction dans l’univers canin.

— Gustave, Gustave viens ici mon beau toutou. Il est à qui le toutou ? Mais il est à qui le beau chien-chien ?

Alors, nous courons après la boule blanc-jaune qui se roule dans le tapis de neige blanc-blanc. Maxime décide finalement de venir nous aider pour accélérer le processus pendant que ma mère hurle sur le perron.

— Zachary, notre chien s'appelle Gaspard, pas Gustave.

— Bien, c'est *Casper* que tu aurais dû l'appeler, il a une maudite manie de toujours vouloir disparaître.

— Stie, mom, signe moé un billet de retard pendant que j'essaie de le pogner... bon je l'ai... ah ben tabernak en plus, y me lèche la face, y *scratch* tout mon maquillage, ostie de chien !

— Margot, change de langage !

Essoufflés par la folle poursuite de l'indocile quadrupède, c'est en haletant que nous nous engouffrons tous les trois dans la vieille Jetta de Max. Après avoir reconduit ma charmante soeur à l'école, nous nous dirigeons vers le pont Champlain, un incontournable lorsqu'on demeure à Brossard et fréquente l'Université de Montréal. C'est certain, je peux emprunter le métro, mais Max, tout comme une maman qui force son fils à manger du brocoli dans l'espoir d'en vaincre le dégoût, m'oblige à surmonter l'anxiété et la tristesse qui m'envahissent au simple fait de prononcer les mots « pont Champlain ». Donc prononcer et prendre le pont Champlain font partie de ma thérapie comme tous les antidépresseurs que j'ai avalés depuis deux ans.

Max a décrété que c'était fini de passer par le pont Jacques Cartier ou le pont Victoria en partant de Brossard pour aller au centre-ville ou à l'Université de Montréal. Il conduit calmement pendant qu'à côté de lui, je continue à transpirer, à griffer la banquette et à hyperventiler. J'en ai des nausées, mais prendre des *gravols* me fait dormir comme un loir et me taper le pont Champlain pour aller somnoler sur les pupitres de l'université, non merci !

— Je n'oublierai jamais, Max.

— C'est certain, mais ce n'est pas d'oublier qu'il s'agit, mais de passer à autre chose. Merde, mon vieux décroche, il y a deux ans qu'ils sont morts.

Dès que les mots « ils sont morts » frappent mon tympan, cela suffit à venir, je ne sais par quel circuit, serrer ma gorge. Ces mots m'étranglent, mais je survis même si ce soir-là, je devais et j'aurais dû d'ailleurs être avec eux. Ils me manquent cruellement, ma Sandrine, la fille que j'aimais, que j'aime toujours et mon meilleur ami Carl. C'est comme si un des avions du *World Trade Center* m'avait transpercé moi aussi d'un bord à l'autre. Je me suis écroulé ; mes structures, mes attaches, mes points de référence, tous au ras du sol. Écrasé de douleur par les poutres du destin, il m'a fallu passer par bien des détours et égarements pour amorcer le processus de reconstruction de mes charpentes.

Le samedi 7 juillet 2007, le 07-07-07, mon existence a sombré. Quel est le crétin qui a dit que sept est un chiffre chanceux ? Le soir où ma vie a basculé, je la revois si belle dans sa robe verte qui faisait ressortir sa superbe chevelure rousse dans laquelle j'aimais tellement enfouir mon visage. Subjugué par ses yeux rieurs dont les éclats retombaient sur moi comme une multitude de confettis, ficelé par son corps, ses courbes dont je savais si bien négocier les virages les plus subtils, je flirtais inconsciemment avec la précarité du bonheur. Son rire en cascade, qui se fracassait sur mon coeur comme une bouteille de champagne qu'on lance sur un navire, ne s'est pas estompé dans ma mémoire. Je ressens encore la chaleur de son corps lorsque couchés en cuillère, nous nous

plaisions dans cette configuration qui laisse le moins d’espace possible entre nos deux êtres, comme si nous étions dans un même sac sous vide : scellés, enchevêtrés, accolés. Sa peau parfumée à la coriandre et au citron avait la texture des soies raffinées et j’y laissais mon empreinte et estampillais en toute quiétude mille et un baisers.

Ce soir-là, je devais revenir avec eux lorsqu'épuisé, Sam proposa de raccompagner les corps morts chez eux. Il ne pensait jamais si bien dire. Quelle cruauté après coup quand les dernières phrases prononcées circulent en boucle dans notre mémoire.

Et moi, le *superman* de la soirée, gonflé d’énergie, j’ai préféré continuer à festoyer avec mes amis. Je pétais le feu, mais il n’a pas été long que j’ai pété une coche.

Selon les experts, Sam roulait à environ cent cinquante kilomètres lorsqu’il a perdu le contrôle de son véhicule et percuté de plein fouet l’armature du pont Champlain. Sandrine et Carl sont morts sur le coup tandis que Sam paraplégique purge toujours une peine de trois ans de prison pour conduite dangereuse ayant causé la mort et sûrement une peine à vie pour avoir foudroyé simultanément le coeur et la vie des survivants. Je n’ai jamais accepté de revoir Sam. Bien qu’il soit amplement puni, je lui en veux d’avoir court-circuité brutalement mes projets et de m’avoir entraîné dans sa paralysie. L'état léthargique dans lequel je me suis retrouvé durant deux ans a figé mes humeurs et laminé ma haine. J'y ai respiré l’air à la paille. Pas étonnant que mon cerveau soit tombé en anoxie, asphyxié dans le même air ressassé et dans lequel j’ai laissé fermenter ma peine.

Sandrine, ma fragile fleur, toi qui embaumais tout mon air et enjolivais ma vie par les jolies nuances que tu projetais tels de flamboyants feux d'artifice, il t'a fauchée comme une vulgaire moisson. Et puis, toi mon ami Carl, mon âme soeur pour qui j’ai inventé le mot « l’âme frère », mon alter ego qui venait tout juste de m’apprendre qu’il souffrait d’une fulgurante leucémie, il t'a soufflé la faible ration de jours te restant. Je te déteste Sam, je te déteste. Ne savais-tu pas que je comptais sur ces jours-là moi justement, pour lui prouver à quel point il m’était précieux ? Je voulais ce temps, moi, pour parcourir avec lui, le film de tous nos moments ensemble. Rire de nos coups pendables et pleurer sur cette échéance incontournable envisagée avec grande appréhension. Lui dire et redire merci de m’avoir sauvé la vie au risque de la sienne, en plongeant pour venir me chercher dans les remous des rapides de Lachine où nous étions allés pêcher en téméraires adolescents de douze ans. Lui dire et redire à quel point, j’étais prêt à lui donner ma moelle, mes globules blancs, mes rouges, mes plaquettes, ma lymphe et tout ce dont il aurait eu besoin pour prolonger sa vie,

ne serait-ce qu’un seul jour. Mais voilà que tu es venu lui débiter toute sa banque de journées d’un seul coup, et vlan ! Je me retiens pour ne pas aller te vomir ma rage, te paralyser ce qu'il te reste de ta vie. Je ne crois pas pouvoir te pardonner un jour. Il m’apparaît surhumain de tourner la page... mais quelle page ? Tu les as toutes déchirées.

Dans l’habitacle délabré de la vieille bagnole de Max, la chanson de Daniel Bélanger « *Respirer dans l’eau* » semble vouloir me faire respirer dans autre chose que ma paille de survie. Ça y est, maintenant le chanteur Daniel Bélanger fait partie du programme « Sauvons Zachary de l’inertie » :

« *Moi qui souris, qui marche enfin, la tête hors des épaules...*
Moi qui jaillis des souterrains, de cent siècles de taule. »

Soudain, Maxime rompt le traitement de Bélanger.

— D’ailleurs, nous partons en vacances.

Étant là et pas là en même temps, je suis incertain de ce que mes oreilles ont saisi.

— Peux-tu répéter ce que tu viens de dire ?

— Nous partons en vacances dans quatre jours.

— Comment ça, nous partons en vacances et qui est, nous ?

— Nicolas, Laurie, toi et moi.

— Ah oui... Est bonne celle-là et où allons-nous, si ce n’est pas trop te demander ?

— À Cuba, il y avait une offre de dernière minute qu’on ne pouvait pas rater. En plein dans notre congé. Nous avons besoin de nous relaxer tous les quatre.

— Ça ne me tente pas.

— Ce n’est pas grave, cela ne me dérange pas.

— Tu as du front tout le tour de la tête.

— Et toi, une peur viscérale tout le tour de ta bulle. Penses-tu que je ne sais pas pourquoi tu ne veux pas venir ?

— Ce n’est pas parce que tu as presque terminé ton doctorat en psychologie que tu as un chèque en blanc pour gratter mes bobos.

Il a visé juste. Le traumatisme, qui a fragilisé ma vie, a ouvert la voie à toutes sortes de bibites, comme si à ma porte, une armée de lots de faiblesses avait attendu la petite ouverture pour s’engouffrer sans gêne. L’épidémie s’est répandue et dans la contagion de mon périmètre et aussi dans mon abandon à mon syndrome dépressif, j’en ai greffé un d’aérodromophobie à ma *Champlainophobie*.

— Tiens-tu vraiment à me voir faire un fou de moi ?

— La question est plutôt : tiens-tu vraiment à continuer de faire

un fou de toi ?

— Un psychologue n’est-il pas censé amener son client à prendre lui-même ses décisions ?

— Tu n’es pas mon client, donc je garde toute ma crédibilité et mon pouvoir d’ami, ce qui me donne aussi le droit de m’ingérer dans ta décision.

— Tu as une manière de voir les choses.

— Et toi une manière de les éviter.

— Tu me fais suer.

— C’est bon, le méchant va sortir.

— Merde, Max ce que tu peux être chiant quand tu veux !

— Venant de toi, je le considère comme un compliment.

— Je ne sais pas si je pourrai.

— Parfait, j’aime ça quand tu prends des décisions énergiques. Pas besoin de me fournir ton numéro de carte de crédit, je l’ai déjà et d’ailleurs les billets sont achetés.

— Quoi ! Sans me consulter ? Et comment ça que tu as mon numéro de carte ?

— Tu me l’as donné pour t’acheter un livre en début de session. Remercie-moi de l’avoir appris par coeur, comme ça si tu la perds, je pourrai te dépanner. Allez dis-moi merci ! Parlant de la mémoire, nous ne la faisons pas assez travailler, nous utilisons trop nos agendas électroniques.

— Écoute, de la mémoire je m’en passerais !

— Ne joue pas sur les mots Zac, nous ne causons pas de la même chose. Ce n’est pas la mémoire ton problème, c’est ton accrochage à des sentiments douloureux du passé. Tu crois que si tu décroches, tu les trahiras. Mais mon ami, si tu ne décroches pas, c’est toi que tu trahiras.

— J’ai l’impression d’être la mission de sauvetage de ta vie. M’aurais-tu, par hasard, caché que le titre de ta thèse de doctorat est « Une thérapie pour Zachary » ?

— Tiens, je n’y avais pas pensé. C’est vrai que tu aurais été un bon sujet, quoique pas assez coopératif.

Que dire de mon ami Maxime ? À part ma famille, il est le seul que je laisse approcher plus longtemps que les petites incursions socialement exigées et à qui j’accorde le privilège de me fouetter, le seul à avoir résisté à l’agent orange, [1] au défoliant que j’ai répandu tout autour de ma rébarbative personne, le seul à ne pas avoir craint l’acide caustique sortant par mes pores de peau. Il a une persévérance à toute épreuve qui relève d’un mélange des témoins de Jéhovah, d’un sprinter olympique et d’un chien boxer à la recherche de sa balle.

Je voudrais bien me placer sur les mêmes longueurs d'onde, les mêmes fréquences réceptives que lui, mais j'ai tant de difficultés à décrocher du monde parallèle où durant deux ans, j'ai végété. Pendant qu'on se balade dans les images d'*Avatar*, qu'on écoute *Alive de Mondotek* en dansant le *tecktonik* et qu'on badine sur *tweeter* et *facebook*, j'ai l'impression de flotter tout à côté de mon corps, de ne plus appartenir à mon temps. Serais-je tout simplement d'une autre époque ? Il y a probablement eu erreur dans le cosmos, qu'on me ramène avec Sir Lancelot du Lac et tous ses acolytes. Les casques à glissière et les salutations chevaleresques seraient davantage de mon apanage. Dans le fond, j'ai une âme de poète qui pour se parer des durs coups de la vie, cache derrière une façade blindée ses « touchez-moi pas », relents d'une vulnérabilité difficile à camoufler depuis qu'elle a été déterrée.

Notre maison à deux étages, dont les dimensions relativement proportionnelles à l'effervescence qui l'habite, se dresse dans un quartier où l'anonymat, qu'on croyait pourtant si bien préservé, perd tout port d'attache lorsqu'on vient tout bonnement te demander en pleine rue, comment va le moral. La moitié de la rue a suivi les évènements du spectaculaire accident du pont Champlain et l'autre moitié en a entendu parler par la première. Je suis le petit ami de celle qui est morte, et après avoir senti les regards de compassion et d'attendrissement, leur indulgence a viré au frais et leur mansuétude commence à s'effriter. Il était temps que je dégage les voies de remorquage pour embarquer dans celles d'une vie socialement acceptable.

Cette maison, je ne l'ai quittée qu'un an pour cohabiter avec Sandrine. Après son départ, il m'était insupportable d'occuper notre appartement sans sa voix et ses rires. Ses parfums éthérés persistaient sur ses vêtements, mais avaient perdu leur mystère. Je suffoquais, ne pouvant tolérer le vide étouffant de son absence qui s'accolait aux parois des murs comme à celles de mon âme. Elle avait emporté tout l'air à respirer et l'appartement s'était rétracté sous vide, affaissé comme par une succion. J'ai été aspiré dans le typhon de sa disparition tout comme l'eau est entraînée par un drain de fond. Dire que je voyais le sablier de sa vie comme un immense silo à grains où j'aurais pu m'alimenter sans crainte de disette. Mais elle m'a filé entre les doigts comme de minuscules grains de sable en me laissant sur ma faim de bonheur.

Revenir chez mes parents a été une façon pour moi de ne pas être carrément emporté par un raz-de-marée**.** On m'a tendu la main, une main dont je n'avais pas le courage et surtout le luxe d'évincer le soutien. Voilà, quitte à passer pour un Tanguy, je suis venu m'abriter sous leurs ailes et y ai dépoussiéré un profond attachement aux miens qui m'incite aujourd'hui à vouloir assainir nos liens. Un défi de taille bien sûr, reste à savoir si j'ai le gabarit pour endosser les chèques en blanc, revenir sur les comptes en souffrance puis débiter leurs esprits du poids de leur douleur morale. Actuellement, encore ébranlé par mon tsunami émotionnel, je suis davantage du genre à ne pas faire de vagues et à fuir les responsabilités. En vrai timoré, je me bute et tente toujours de m'y soustraire. Tant de situations conflictuelles, de sous-entendus, de propos blessants, de silence et de violence ont miné et minent encore le climat de ma famille. Comment pourrais-je négocier avec eux, des virages à quatre-vingt-dix degrés lorsque nous sommes tous des lignes hésitantes et tordues se repliant sur elles en cercles où chacun se concentre sur son centre ?

Après une journée ardue à l'université où ma concentration a eu de la difficulté à se frayer un chemin dans les corridors de mon aérodromophobie, j'entre chez moi où des rouges et orangés flamboyants me

font contracter les pupilles. J’avais oublié les peintres et n’avais aucune idée vers quel changement d’atmosphère, nous glisserions cette fois-ci. L’inquiétude dut se lire dans mon regard. Ma mère, que je viens de croiser dans le hall, embarque aussitôt dans les sentiers de la réassurance qu'elle ne quitte d’ailleurs jamais longtemps.

— Ne t’inquiète pas Zachary. Je sais que cela peut paraître bizarre, mais ce sera un mélange de chinois et de japonais. Je veux que l'ensemble soit Feng Shui. Tu verras, ce sera un aménagement qui va renouveler nos champs d’énergie. Pour éviter que le Chi se perde, il faudra installer des paravents japonais, de petits arrangements de bonzaï, des tables basses, un grand tatami en bambou et naturellement, accrocher des symboles protecteurs comme des sabres de samouraïs. Il y aura aussi une fontaine à clapotis, l’eau étant associée à la tranquillité dans le Feng Shui. De toute façon, Monsieur Liang viendra vérifier la disposition finale. Je suis convaincue que ce nouveau décor aura une influence positive sur l’ambiance de la maison.

— Mais je ne suis pas du tout inquiet ! Tu réussis toujours à créer, avec brio, des atmosphères agréables. Tu devras augmenter le nombre de décibels de ta fontaine à clapotis. Pour étouffer la musique de Margot, le bruit des chutes Niagara ne suffirait pas.

— Je dois y aller, j’ai trois maisons à faire visiter. Votre souper est au réfrigérateur, vous n’avez qu’à le réchauffer. Peux-tu surveiller Margot, je crois qu’elle fume en cachette dans sa chambre ? Et s’il te plaît, parle-lui pour qu’elle mange correctement, je réalise qu’elle ne se gave que de malbouffe depuis quelque temps. En plus, incite-la à mettre un peu plus de rigueur dans ses travaux. Je ne trouve pas qu’elle s’investit suffisamment dans ses études. Tu veux bien, Zachary ? C’est toi le spécialiste après tout. Bon, il faut que j’y aille. À plus tard.

— À tantôt.

Voilà, elle m’a encore refilé le bébé mouillé pour ne pas dire la tigresse orangée. Avant d’avoir eu le temps d’enlever mon manteau, mon frère Salvador m’assaille de toute part en sautillant comme Gaspard autour de moi. Quand il a une idée en tête, sa tête ne peut avoir d’autres idées. Plus que tous les autres, il est heureux de mon retour dans le giron. Il doit sûrement ressentir que tout comme lui, j’ai des limites à la socialisation et que je respecte ses retraits. Il me fait chaud au coeur qu’il apprécie ma présence. Sa spontanéité me fait du bien ; un vrai vent de fraîcheur. Comme beaucoup d’autistes, il ne nous regarde pas lorsqu’il parle, ou bien il fixe le plancher ou bien il accroche son regard aux balustrades. On s’y habitue comme à sa capacité de débiter ses paroles en les modulant dans différents tempos. Un jour, ses propos se coulent dans les rythmes

saccadés des danses cosaques, le lendemain il traîne un ton monocorde comme un brahmane hindou qui récite une litanie de mantras sans s'accorder de pause. Je me demande comment il fait pour coucher tous ses innombrables mots sur la même expiration.

— Zac allons au cinéma oui allons au cinéma tu veux bien venir au cinéma avec moi Zac dis oui dis oui.

Je réfléchis à tout ce que j'ai à faire comme travaux ce soir. Mi-session oblige d'autant plus que Max vient de m'insérer dans le troupeau qu'il s'apprête à emmener paître sous le soleil de Cuba. Puis merde, je vais aller me relaxer avec lui.

— C'est d'accord. Je me change et j'arrive. Que veux-tu aller voir ?

— « *La proposition* » c'est avec Sandra Bullock et tu le sais Zac comment j'aime Sandra Bullock je dois voir tous ses films tu le sais Zac il faut que je voie le dernier film de Sandra Bullock il y a déjà un mois qu'il est sorti c'est son vingt-et-unième mon préféré est « *Entre deux rives* » sorti sur écran en 2006 où elle jouait avec Keanu Reeves mais j'aimais bien aussi son film « *Collision* » sorti en 2005 quant à « *Miss Détective* » sorti en 2001 je ne crois pas qu'il rende justice à son immense talent.

Il me défile tout cela comme la liste des ingrédients d'une sauce à spaghetti, sans prendre son souffle ni me laisser de place pour reprendre le fil de la discussion. Je dois m'y glisser à toute vitesse. J'ai l'air de quelqu'un qui suit le tournoiement d'une corde à sauter et qui attend son tour pour entrer dans le mouvement.

— Bon, c'est bien correct Salvador. Mais laisse-moi aussi le temps de prendre quelques biscottes sinon je ne tiendrai pas le coup.

Salvador a 26 ans et est autiste dans la variante du syndrome d'Asperger. On le décrit comme socialement maladroit, porté à l'isolement, avec une propension aux rituels à en friser l'obsession, intelligent avec un discours qui ne suit pas les trajectoires et les tangentes reconnues. Il vit comme chacun de nous dans son monde, sauf que le sien ne laisse pas entrer qui veut ; dans le fond, moi non plus. Ses incursions dans nos sphères sont sporadiques, parfois envahissantes et si souvent insaisissables. Il faut une boussole pour le suivre dans ses humeurs et une bonne dose de patience pour les comprendre, mais dans l'ensemble, le respect de ses affects ne nous affecte pas trop. Notre vie familiale s'est imbriquée dans le pouls, les battements de la circulation de ses états d'esprit. Souvent, il nous regarde sans nous voir en balayant rapidement du regard son univers comme le font aussi des personnes dites normales.

Il plane dans une sensibilité exacerbée par le moindre

bouleversement de son monde. Les petites routines le sécurisent. Les éléments inattendus le déstabilisent. Un verre de lait et trois, pas quatre, trois biscuits *Goglu* et deux biscuits *Whippet* font partie du protocole de la collation du coucher. Oublier le ravitaillement de ces denrées constitue une lèse-majesté et peut provoquer un embargo de toutes les activités d'une journée. Le brossage de ses dents doit toujours s'accompagner d'un morceau de dentifrice sur sa brosse et d'un en réserve sur son index gauche comme récompense. D'ailleurs, il s'accorde lui-même des gratifications et des sanctions selon une charte personnelle et incompréhensible dont il ne déroge pas facilement. Il y a un ordre à respecter dans la disposition de ses légumes dans son assiette. Il refuse catégoriquement de porter des bas bleus. Tous les jours, c'est plus fort que lui, il compte ce qu'il reste de cure-dents, d'oeufs, de tranches de pain, de lait, de jus, de shampoing et de rouleaux de papier hygiénique, il en maintient également un rigoureux décompte. Ma mère a un carnet dans son automobile où il transcrit toutes ses consommations d'essence. Lorsque le rapport déroge de la courbe idéale entre le nombre de kilomètres parcourus et la quantité de litres achetée, ma mère a droit à une remontrance. Cet encadrement dans des petites manies le rassure. Oui, un obsédé, mais sûrement pas un arriéré. Tous les soirs, avant d'aller se coucher, il retourne le réveille-matin qui est sur une étagère dans la cuisine, de façon à diriger le côté des aiguilles vers le mur. Il dit que la nuit, on n'a pas besoin de voir l'heure. Ma mère aurait bien aimé au fil des ans se débarrasser de ce vieux cadran, mais ce dernier est devenu un objet sacré qui fait partie de la pratique cérémoniale de Salvador. Il est donc hors de question de se départir d'un tel objet. Cette tendance aux routines répétitives résiste envers et contre tout. Je suis toujours surpris de réaliser que même lorsqu'il est complètement absorbé dans son univers, il n'oublie jamais ses rituels. Il va laisser en plan les mélanges de peinture qu'il s'apprêtait à étaler sur une toile pour venir manger ses deux *Whippet* et ses trois *Goglu* à vingt-deux heures pile.

Pour ce qui est de sa communication avec le monde extérieur, son langage le place dans la normalité par sa structure. La discordance vient plutôt du côté des résonances et des états affectifs qu'il y accroche ainsi qu'au débit qui paraît parfois ou perdre son erre d'aller ou bien au contraire, s'emballer. Les paroles, qui sortent de sa bouche ainsi que les gestes qui en découlent, ne passent pas par les filtres de la censure de la façon dont nous sommes habitués de les voir s'y épurer. La soufflerie qui projette ses mots est souvent animée telle une boîte à surprise et par conséquent se déclenche au ressort de ses élucubrations. Il faut s'attendre à des répliques incongrues et intempestives. À l'épicerie, bien qu'ordinairement il n'aborde pas les gens, il peut survenir qu'il leur demande à brûle-pourpoint : « Enlevez-vous les poivrons sur vos pizzas toutes garnies ? »

Ou encore : « Faites-vous plus de rots avec le *coke* ou l'eau minérale ? » Il fait en quelque sorte des sondages sans être mandaté. Parfois, il reste figé de longues minutes sur place à contempler un produit. Il lui arrive de manger aux rayons des fruits ou d'essayer différents désodorisants. Il se heurte de temps à autre à l'intolérance des gens qui ne comprennent pas comment un homme, aux allures si articulées, peut se comporter de façon aussi puérile. Finalement, il faut s'attendre à tout, on flirte allègrement avec le domaine de l'inattendu et des évènements fortuits.

Se greffe à ce tableau, d'immenses périodes de retraits. Il y a aménagé de grandes zones privées d'où transpire une hypersensibilité dans des compétences exceptionnelles. Même si très souvent, il a l'air perdu comme un ours brun égaré sur une banquise, son univers trouve une congruence et des finalités qui à mon avis devraient faire l'envie de bien des projets de vie. Mon frère Salvador est un être extrêmement attachant, brillant et dépasse les limites de l'excellence dans ses domaines de prédilection.

— Salvador, je suis prêt, on peut y aller.

Pas de réponse, ce qui est normal avec lui. Il ne ressent pas comme nous le besoin de valider la réception d'une question. Il coupe court dans bien des étapes, se contrebalance carrément de nous laisser en attente, en suspens pour des répliques qui ne viennent pas.

— Salvador, je t'attends. J'ai mon manteau, je commence à avoir chaud là. Allez, allez viens.

Je me demande ce qu'il fait, je vais voir. Il n'est pas dans sa chambre. Je le retrouve finalement au sous-sol, dans son atelier, en train de jeter un dégradé de bleu sur une de ses toiles. Salvador est probablement le seul des cinq enfants dont le prénom semble fusionner à la personnalité pour laquelle ma mère fabulait durant sa grossesse. Fascinée par Dali, ma mère est allée en 1983, voir l'exposition « *400 oeuvres de Salvador Dali de 1914 à 1983* » qui se tenait à Madrid, Barcelone et Figueres. Puriste inconditionnelle, elle décida tel un apôtre de se rendre dans la ville natale de Dali, Figueres, afin de baigner davantage dans l'atmosphère du divin maître. Mon frère, avec ses talents incontestables en peinture et en sculpture, est d'une affiliation certaine avec le génie espagnol catalan. Sans scrupule, sans barrière et sans interdit, il peint et sculpte, habité par une passion dont je suis jaloux et qui ne circule qu'aux travers les âmes inspirées.

— Mais Salvador, qu'est-ce que tu fais ? Je t'attends pour aller au cinéma, moi.

Pas de réponse et d'ailleurs il ne sert à rien d'en espérer. Sandra Bullock vient de tomber dans les limbes pendant que Salvador est retourné dans

son nirvana. Ses brèves escapades dans le nôtre déroutent, c'est certain. Je l'envie de se balader dans ses contradictions sans s'écorcher. Il se moque carrément de ses erreurs d'aiguillage. Il est le train passant tout droit sans embarquer les passagers attendant sur les quais et qui ne compte pas en répondre de toute façon à quelque contrôleur qu'il soit. Il court-circuite mes schèmes de pensée tellement préconçus, me faisant remettre en question les balises si ancrées d'une supposée normalité. Il dérange, il me surprend, me passionne, je l'admire.

Le cerveau de Salvador a réintégré ses appartements, en zone privée, où personne ne peut, ne serait-ce que fouler le paillasson d'entrée. Parfois, nous pouvons nous immiscer dans certaines aires à partage ou mitoyennes, nager dans les eaux internationales, mais très souvent nous n'avons guère le choix d'accepter les frontières qu'il dresse au pourtour de ses territoires.

Je décide donc d'aller faire quelques courses, dans le but de me trouver des tenues estivales qui devront tenir compte du petit enrobage déposé ici et là par mes antidépresseurs. Je me prépare à quitter la maison lorsque j'entends mon grand-père Alfred.

— Où tu t'en allions, Zig Zag ? [2]

J'ai démissionné il y a belle lurette et ai cessé de lui dire que mon nom est Zachary et qu'il pouvait m'appeler Zac, s'il le voulait. Peine perdue, et maintenant je traîne cette fichue image de Zig Zag, l'étalon zébré, un film que j'ai vu à plusieurs reprises avec ma nièce Mérédith qui se prend sans contredit pour le personnage de Cindy. J'ose espérer qu'elle ne rêvera pas de vedettariat comme sa mère.

— Je dois aller m'acheter des vêtements d'été, car imagine-toi que Max m'a entraîné dans une drôle de galère, je pars dans trois jours, pour une semaine dans le Sud.

— Tu t'en allions en *boat* ?

— Je n'ai jamais dit ça.

— T'avions dit que tu partions en galère.

— Galère, pour aventure, pas le bateau.

— Parfait, j'allions *shopper* avec toé. J'avions besoin de linge de croisière.

— Comment ça, tu pars en croisière ?

— J'avions jamais dit ça.

— Tu viens de dire que tu avais besoin de linge de croisière.

— Croisière pour au cas de croiser une belle créature. Bon, j'allions *cré*[3] mon *wallet* et mon *coat* et j'arrivions. Espère moé une minute, je r'viens *back*.

Mon grand-père, Alfred Bastarache de Bouctouche est un descendant en droite ligne des Acadiens du Nouveau-Brunswick, où il a d'ailleurs vécu jusqu'à trente-cinq ans pour ensuite s'établir dans les Cantons de l'Est. Fier d'être du village d'Antonine Maillet et de quatre ans son cadet, il s'enorgueillit de l'avoir connu. Il nous enveloppe de mélodieux phrasés, qui en soit sont des chorégraphies, dans le but de faire revivre cette si belle culture et cette langue qui a emprunté des agencements au Jersiais en jumelant au « je », la conjugaison de la première personne du pluriel. De plus, il innove et surenchérit en imposant parfois le même sort au « tu. » Il nous inonde aussi de chiac, ce langage des Acadiens : du français dans lequel sont incorporés des mots anglais qu'on a d'une certaine manière, francisés et adaptés aux tournures de phrases françaises. À ce vocabulaire bicéphale, il a joint une dimension non moins colorée et également à deux volets, imprégnée de la couleur anglo-saxonne des « *townships* » [4] d'une part et d'un vent du terroir francophone d'autre part. Il est la *Sagouine* assaisonnée d'épices acadiennes, saupoudrée d'une farine loyaliste et flambée à l'eau-de-vie de la Nouvelle-France. Ses expressions et ses structures de phrases sont un phénomène inusité linguistiquement parlant et échappent à tout étiquetage et classification. Mon aïeul est comme une armoire de paysan, sans patron ni modèle, unique, rustre, faite sur le tas avec les moyens du bord et *taillée* dans les restes de différentes essences de bois qu'on a récupérés ici et là. À lui seul, il forme une mosaïque dont les trames sont inextricablement enchevêtrées à notre vie familiale.

À la mort de ma grand-mère, il y a une quinzaine d'années, il est venu habiter avec nous et occupe une partie du sous-sol. Bien que la maison soit convertie en bigénération, il vit dans les mêmes zones que nous et par conséquent, vit les mêmes turbulences. Avant de s'installer chez nous, mon grand-père maternel, un excentrique chevronné et notoire du village de Stanstead dans les Cantons de l'Est, vivait à contre-courant et dans la marginalité des vendeurs itinérants de tout acabit. Il se disait le meilleur colporteur de la région et déclarait que c'était le seul travail pouvant convenir à son âme de gitan. Ma mère a d'ailleurs hérité de ce côté *gipsy*. Ses fréquents changements de décoration, qui font frissonner les murs de notre maison, sont sans doute un exutoire à une itinérance refoulée ainsi qu'une manière de faire rebrousser le poil à contresens sur les humeurs de mon père.

Mon grand-père nous fait bien rire avec ses expressions: *backer* jusque che nous pour dire reculer, le magasin à la *yard* pour désigner l'endroit où on vend des tissus à la verge, la *pantry* pour le comptoir de cuisine, le *couch* pour le sofa, le serin est tombé pour annoncer la rosée. Mais la palme d'or pour avoir réussi à colorier mes fantaisies d'enfant est sans contredit : des *tcheues*

d'poêlonnes pour nommer des têtards de grenouilles. Mon imagination foisonne de ces souvenirs et réminiscences pittoresques qui sont comme des estampilles sur les parois de mon coeur. Encore la semaine dernière, il m'a bien fait rire. Pendant que j'aidais ma mère en décapant un meuble, il s'est approché de moi et m'a dit dans un mélange saugrenu de français et d'anglais : « Mon Zig Zag, ce petit meuble-là à tirettes, il te reste rien qu'à le *sander* et le *varnisher*. Essaie de pas le *botcher*. »

Il n'est pas juste coloré dans la parlure, oh non ! Son habillement laisse supposer une imagination trop fertile autant que de criantes lacunes. Et justement, le voilà qui se pointe tel un Elvis Gratton. Il tient obstinément à ses bottes en caoutchouc, datant des années cinquante, qu'il insère par-dessus ses chaussures. Son manteau semble avoir été cousu dans une couverture à carreaux à laquelle il a fait appliquer dans le dos, comme si c'était nécessaire, le sigle géant des Alouettes de Montréal. Il s'enroule d'un long foulard rayé rouge, vert, jaune qui réussit à demeurer dans un seul morceau malgré les nombreuses mailles perdues par une Margot, débutante en tricot, ayant trouvé un moyen de s'extérioriser avec les couleurs de Bob Marley. Et pour couronner le tout, il porte un chapeau à poils avec une queue à la Davy Crockett. On le dirait tout droit sorti d'un désopilant concours de déguisements. Il n'y manquerait qu'une ceinture fléchée, un kilt écossais et un parapluie à la Mary Poppins. Chose certaine, on ne passe pas inaperçu lorsqu'on se promène avec lui. Il nous enseigne l'art de rire du ridicule en s'en couvrant.

Cette manie d'afficher des logos sur ses vêtements, remonte à plusieurs années, dans sa foulée de narguer le général qu'il trouve suffisant et immensément imbu de lui-même. Selon ses expressions, ce dernier arrive toujours les voiles en ciseaux, manière de dire qu'il est prétentieux. Pour ridiculiser mon père de sa tendance à exposer trop facilement et exagérément ses galons et chevrons méritoires de l'armée, il s'est fait coudre sur les manches et le dos de ses chemises : les écussons de la garde paroissiale ainsi que des pompiers volontaires de Stanstead, les armoiries des Chevaliers de Colomb, du club Rotary et des Lions, les macarons du club de curling de Saint-Lambert et je passe les insignes de toutes les associations de bénévolat dont il fait partie. En plus de remplir ses deux manches et son dos en publicité gratuite, il se promène avec une casquette à l'emblème des Nordiques qu'il ne quitte que pour la remplacer l'hiver par son chapeau de Davy Crockett.

— Bon, j'étions *ready*. Taboire, mon Zig Zag, t'allions pas venir attriqué de même, la falle à l'air. Bouttache [5] tes hardes, *fait frette*.

Je ne peux pas croire que c'est lui qui argumente sur mon accoutrement, c'est le monde à l'envers.

— Et donne-moé tes clés, j'allions te *driver* ça moé c'te char-là. Mon truck en arrache en joual vert, de ce temps-là. *Intiquète-toé* pas, mon Zig Zag, j'allions pas *driver* su les *cutters* [6]. Pis, laisse moé faire quand t'allions être *ready* à acheter quelque chose, j'allions faire baisser le *cost*. Tu vas *woir*, t'en *créyras* pas tes yeux. J'avions certainement pas couru tous les chemins des Cantons de l'Est à vendre mes bébelles pour *sweet nothing*. *Look at me* mon Zig Zag, *look at me*.

Je ne réponds plus, il va faire à sa tête de toute façon, mais je demeure tout de même inquiet, j'ai appris avec le temps qu'il ne faut jamais le sous-estimer. Être avec lui, c'est comme donner un chèque en blanc à la vie. Il est telle une roche qu'on s'amuse à faire rebondir sur la surface de l'eau, on ne sait jamais combien de ricochets, il connaîtra sur la même lancée. Il apporte une dimension de fantaisie. Je le verrais très bien s'ouvrir un kiosque à Disneyland. Avec lui, je me sens comme si on m'installait les yeux bandés, jusqu'aux genoux dans la mer. J'ignore si je recevrai une grosse vague et si elle arrivera dans le dos ou en pleine face, par contre je sais que si je me mouille, lui aussi se mouillera s'il le faut. Sa ténacité à m'épauler, durant mes deux dernières années, le prouve grandement. Il trouvait toujours une raison pour venir me voir et me raconter des anecdotes drôles pour me remonter le moral.

Dès notre arrivée à la boutique, il se pavane devant la vendeuse et en profite pour lui faire un baisemain, tout en faisant tournoyer son chapeau de Davy Crocket comme s'il s'agissait de l'apparat d'un grand seigneur.

— Quand j'approchions de vous *my dear lady*, j'avions l'impression de *smelter* déjà le parfum des îles. Permettez-moi de vous *introducer* mon petit-fils Zig Zag. Lui et moi, partons en galère et en croisière. Qu'est-ce que vous *suggestez that can please* à de jolies créatures comme vous ? J'aimerions que lorsqu'elles nous voient *arsoudre*, leurs yeux en deviennent *cross-side*. J'étions célibataire depuis belle lurette et ne savions trop comment se gréer la devanture. Ça ne nous dérangions point de manger le bouchon ce soir ! [7]

Je ne peux croire que j'aie accepté qu'il vienne avec moi. Et la séance d'essayage débute sans que celle de papotage cesse.

— Mademoiselle, ça *shlingue.*

— Qu'est-ce que vous voulez dire ?

— C'est pas clenche.

— Je ne comprends pas.

De ma salle d'essayage, je tente de suppléer à ce langage hors norme.

— Il veut dire que sa porte ne ferme pas.

— Je pensions que vous êtes une coquine qui voulez *woir* mon

gras de jambe ou autre chose de plus ragoûtant.

De ma cabine, je l'entends faire des commentaires à double sens à la vendeuse. Ciel, qu'il me gêne parfois... Pour dire vrai, presque toujours.

— *Too bad*, que ça s'faisions pu des maillots avec des *straps*. C'était pas mal plus *safe*.

Dans un élan de politesse, mais probablement aussi par amusement, la jeune fille donne la répartie à mon grand-père, ce qui constitue un tremplin pour ce dernier afin de continuer ses envolées oratoires.

— Oui, mais les bretelles, ça faisait sûrement de moins beaux bronzages.

Et d'un ton espiègle, mon grand-père y va d'une intimidante pirouette.

— My God, n'est-ce pas la viande blanche qui est la plus *tender* ?

— Vous avez un langage bien amusant, Monsieur. D'où venez-vous ?

— D'une *country* où on apprécie, la beauté, *my dear princess.* Et vous, juste à vous *watcher* on *woué* ben que vous devez *flyer* avec les anges.

Je rêve. Que quelqu'un me pince, la scène frise la comédie burlesque. Je dois me retenir pour ne pas m'esclaffer dans la cabine d'essayage.

— Et vous, Monsieur Zig Zag, est-ce que tout va bien ? Voulez-vous que je vous apporte d'autres grandeurs ?

Elle m'appelle Monsieur Zig Zag. Je ne peux pas croire qu'on puisse s'imaginer un instant qu'il s'agit de mon vrai prénom. Eh bien, Monsieur Zig Zag n'en peut plus et en refoulant mes spasmes de rire, je lui indique que j'ai terminé.

Après un dernier baisemain, nous quittons le magasin. Finalement, j'ai pu m'acheter deux maillots, deux chandails et je ne sais si c'est le charme de mon grand-père, mais j'ai obtenu une serviette et une crème solaire en prime. En sortant, je ne peux m'empêcher de lui faire part de l'embarras dans lequel il me plonge, ce qui ne fait que le stimuler dans sa mission de me sauver de ma tendance au repli, à mon syndrome de *l'oyster* comme il l'appelle.

— Taboire, fonce mon homme. À force de branler dans le manche, y a un quelqu'un qui va *arsoudre* et te faire manger de l'avoine. *Have you seen* comme je l'avions mis dans ma poche avec mon baisemain ? Stratégie mon Zig Zag, *think* stratégie.

— Oui, au point de vue de la stratégie, tu n'es pas battable. Je me rappellerai toujours la première fois que j'ai amené une fille à la maison. Est-ce pour la charmer à ma place que tu lui as parlé de ton urinothérapie ?

— C'était juste un *survival course*. Si un jour est pognée dans une

tempête de neige, elle saura qu'il ne faut pas manger de la neige ce qui *freezerait* trop son *body* mais plutôt boire son urine. *Drink your pipi each day, take the doctor away. Look at me* Zig Zag, jamais malade, *no pills*. Je pétions le feu.

— Non, non grand-père, le dicton c'est : une pomme chaque jour éloigne le docteur pour toujours, pas l'urine.

— Non, c'est une *mistake* parce que les genses y sont trop *stuck-up*.[8]

Mon aïeul boit effectivement son urine régulièrement et non seulement, il en boit, il se frictionne avec son précieux liquide. Il croit ainsi soulager ses articulations, son arthrite, sa goutte et son début de psoriasis. L'été, je l'ai vu allègrement arroser les légumes du jardin de même que ses fines herbes. Il a essayé en vain, Dieu merci, de convaincre ma mère d'adhérer à sa doctrine. Maintenant, tout ce qu'il cuisine mériterait d'être scellé et envoyé à l'Agence canadienne d'inspection des aliments.

Fier, solide gaillard malgré ses soixante-seize ans, mon grand-père refuse de se réfugier derrière sa vieillesse et s'insurge lorsqu'on veut l'y abriter. Il est péquiste et souverainiste par défi et non par conviction. Non, dans le fond, il a une conviction, celle de faire suer mon père qui s'enroule dans l'unifolié blanc et rouge au point d'en uriner du sirop d'érable. Malgré que mon grand-père détestait le hockey, il défendait l'étendard des Nordiques à l'époque de la grande rivalité des équipes Québec-Montréal, et bien naturellement dans la turbulence et les chansons partisanes. Il voulait tellement que les Nordiques écrasent les glorieux Canadiens afin que mon père s'étouffe avec les morceaux de la Sainte-Flanelle [9].

Il mène une guerre de l'usure contre le général et je me demande parfois si devant l'indifférence désarmante de ce dernier, la seule chose qu'il réussit à user, c'est plutôt le temps qu'il lui reste.

Devant le corps diplomatique de ma mère qui ne ménage aucun asile, aucun refuge pour son père, le mien, mon père, n'a d'autres choix que de fraterniser avec l'ennemi où de battre en retraite. Il sait très bien que de toute façon, nous nous sommes tous rangés du côté de mon grand-père. Dans un peloton d'exécution, il se retrouverait du mauvais côté, c'est certain.

À notre retour à la maison, Victor, mon père, lit son journal tout en mangeant un repas préparé par ma mère, c’est à peine s’il daigne lever un regard vers nous. Il vient probablement d'arriver ; il est en chemise de travail. Son veston, plein de décorations, bien placé sur le dossier de sa chaise, comme objet de culte et de vénération devant lequel il est le seul à s’agenouiller. Assis le corps droit, le garde-à-vous toujours incorporé à sa position du moment, la prestance dans le geste, l’insolence dans le regard. L’idée ne lui est pas venue de dresser la table et de demander à Margot et Salvador de se joindre à lui pour le repas. Mais non, être le pourvoyeur financier de la maison lui suffit. C'est frustrant de le voir se confiner dans ce rôle et de ne pas chercher à créer de liens avec nous. Je l’étoufferais dans sa suffisance ; ce n’est pas dans sa bulle qu’il va s’asphyxier parce qu’elle est gigantesque et il est tout seul dedans. Il a réussi à établir son propre périmètre de sécurité même si je crois qu’il ne nous voit pas en ennemis. D’ailleurs, comment pourrait-il nous voir en ennemis ? Il y a longtemps que nous n’existons plus pour lui, sauf comme de banals accessoires dont il voudrait bien ajuster les fonctionnements à sa guise. Nous sommes la clôture de barbelés de ses champs de bataille, irritante, agaçante, tout croche dans son champ de vision élitiste, mais dont il ne peut courir le risque de démanteler de ses territoires. Il passe son regard de général sur nous comme si nous étions un bataillon qu’il inspectait du sommet de son pédantisme, sourcillant ici et là sur des manquements à la discipline, ne s’abaissant pas au niveau de la discussion, mais reléguant à des subalternes en l’occurrence ma mère, la tâche d’apporter des correctifs. Il survole le paysage familial du haut d’un F-18, peu concerné et ébranlé par les tremblements de l’écorce terrestre. Un beau jour, le magma va lui rejaillir en pleine face. Il me désarme, je n'ai plus de munitions pour lui dire à quel point il nous fait mal par sa froideur. C’est difficile de faire des pas vers lui dans cette ère glaciaire. Je me surprends moi-même et me déteste de cette rage qui m’envahit lorsqu’il est devant moi. Mais qu’est-ce que ma mère lui trouve ? Peut-être qu’elle veut simplement le garder à proximité pour pouvoir continuer à assouvir sa vengeance. En tout cas, il a l’air de très bien s’en accommoder.

— Salut, tu ne manges pas avec Margot et Salvador ?

— Pourquoi ?

— Comment ça pourquoi ? Il me semble que manger en famille est une activité importante. Les quelques soirs par semaine que tu es avec nous, tu pourrais faire un effort pour qu'on puisse passer des instants ensemble.

— Je n’ai pas le temps, je suis pressé, je dois faire ma valise. Je quitte la maison dans quelques minutes pour une semaine à Kingston. Je n’ai pas vu ta mère. Tu lui diras que je lui téléphonerai de là-bas.

— As-tu parlé à Margot et Salvador ?

— Pourquoi ?

— Pour savoir comment ils vont. Tu n'es pas intéressé ?

— Va pratiquer tes théories de psychologue ailleurs que sur moi. Je n’ai pas de temps à perdre avec tes enfantillages. J’ai des choses bien plus importantes à régler. Être général de l’armée est une haute responsabilité et demande bien des sacrifices ce que vous ne semblez pas, vous autres, prêts à faire.

— Taboire, Victor, si tu devions sacrifier tes propres *kids*, ce n’étions point une *job* de haute responsabilité, mais d’irresponsable.

— Vous, le beau-père, ne vous mêlez pas de ça !

— C’est vrai que *cleaner* ses boutons de manchettes et *shiner* ses souliers comme des sous neufs, ce n'étions pas des enfantillages, ça relèves-tu de la *national security* par hasard ?

Voyant la prise de bec qui s’installe, je tire mon grand-père par la manche pendant que mon père se lève et se dirige vers sa chambre.

— De toute façon, je vais faire ma valise. Je suis déjà en retard.

J’ai le goût de lui dire à quel point il est en retard sur bien des choses dans notre vie familiale ; mais comme trop souvent, je me retiens. Mon seuil de tolérance est en mode attente, très bientôt, je le sens, mon père accrochera ma goupille et j'exploserai comme une grenade dans son glorieux univers. Sur ce, Salvador se présente dans la cuisine. Son estomac a dû le ramener dans notre monde.

— Qu’est-ce qu’on mange ?

— Je ne sais pas, attends je regarde, maman nous a préparé... nous a préparé... oh tu vas être content Salvador... une... lasagne !

— Ouais, j’allions souper avec vous, ta mère *cook* tellement bien. Dis donc, mon Dark Vador, *kossé* que t’attends pour changer l’eau de tes poissons, y sont su le cant puis je hais ça quand y *crawlent* dans le fond.

S’étant résigné à ne pas utiliser le diminutif Sal, à consonance ordurière pour nommer Salvador, mon grand-père s’est rabattu sur la fin de son prénom vador pour finalement lui accoler le surnom du personnage de « La guerre des étoiles » Dark Vador.

Pendant que je vais ranger mes achats dans ma chambre, je songe à ma petite virée au magasin avec mon grand-père et je souris. Malgré son âge, il réussit à insuffler un vent de fraîcheur dans la maisonnée et on en a cruellement besoin. Lorsque je redescends, je vois Salvador parader avec le veston et la calotte de mon père. Pour lui ressembler davantage, il s’est dessiné une grosse moustache au crayon-feutre. Il se regarde dans le miroir, fait toutes sortes de

simagrées et se trouve bien drôle. Il mime la gestuelle du général, pousse même l'imitation et l'audace en reprenant les expressions utilisées à l'excès par ce dernier, dans notre jeunesse. Comme très souvent d'ailleurs, le rythme de ses paroles s'entrecoupe ce qui contribue, dans la situation présente, à rehausser le caractère impérieux des ordres militaires.

— À la douche et... que ça saute ! Je ne veux rien... entendre... sauf le bruit du vol des mouches... Et c'est quoi cette... allure de voyous ?

Continuant à imiter mon père, Salvador s'adresse à notre chien Gaspard comme à un bataillon.

— Ah ! Ah ! Indiscipline dans les rangs... Corvée de patates... et pas de dessert. Mais vous êtes... mûr pour une coupe de cheveux... caporal Gaspard !

S'abandonnant facilement à la fantaisie, mon grand-père saute à pieds joints sur l'opportunité et se jette à genoux devant Salvador.

— Mon général, ne nous fusillez pas, allouez-nous vot pitchié. J'allions vous *cleaner* toute la baraque, drette là.

La porte étant ouverte pour ventiler mes cellules cérébrales que j'ai, pour ma part, assez coincées merci, j'embarque moi aussi et me mets également à genoux devant mon frère pour frotter ses chaussures.

— Mon général, la bastonnade seulement et regardez je vais vous faire deux séries de vingt pompes et polir vos médailles tous les jours. J'implore la clémence.

Salvador ne semble pas voir notre prestation dans la pièce de théâtre qu'il s'est créée. Il jouait comme la plupart du temps à guichet fermé. Son imagination, qui galope à la vitesse de la lumière, a ouvert des sentiers qui nous ont permis de faire à notre tour des chevauchées dans les territoires de la fantaisie.

Je réalise que mon père est sur son départ et m'apprête à dire à Salvador d'enlever son accoutrement avant que le général nous surprenne en pleine mutinerie. Trop tard, le haut gradé dévale les escaliers presque au pas militaire et lance un cri à réveiller tout un campement. Pris en flagrant délit de complot, nous sursautons tous les trois à l'unisson. Pourtant prévisible, on ne s'attend jamais à son comportement de dictateur.

— Salvador, cela fait combien de fois, que je te demande de ne pas toucher à mes choses ? Veux-tu bien me dire ce que tu as dans la tête ? Tu ne comprends pas lorsqu'on te parle ? Tu m'exaspères au plus haut point. Une vraie cervelle d'oiseau et encore là je ne suis pas certain de t'accorder du crédit. Ne t'avise pas de recommencer. Et vous deux, vous n'êtes guère mieux. Bel exemple, bel exemple ! Je me demande ce que j'ai fait pour mériter une famille

de tarés, d’abrutis tels que vous. Vous considérez la vie comme une partie de plaisir. On dirait que vous n’avez pas d’idéal à poursuivre. Tous des minables sans ambition ! Vous faites pitié à voir !

D’un geste brutal, il arrache son veston du dos de Salvador, saisit sa calotte sur le même élan puis bouscule Gaspard avec son pied. Son regard condescendant me glace. Rouge de colère, il claque la porte avant que j’aie le temps de réagir et de lui montrer moi aussi à quel point je le méprise. Je me considère tellement comme de la grenaille devant lui et pourtant je ne l’évalue pas à un niveau supérieur aux roches. Alors, comment peut-il réussir à me faire sentir inférieur ? Peut-on être plus bas qu’en bas ? Il existe sûrement un pointage négatif dans l’estime de soi.

Salvador se penche immédiatement pour consoler Gaspard. Ce dernier ne doit sa survie qu'à « La journée du Grand Dérangement de ma mère. » Autrefois, nous avons eu un chien boxer que nous adorions tous et que nous avions nommé Kyo. Ma mère l’avait acheté parce que les médecins lui avaient dit que selon certaines études, les animaux donnaient l’occasion aux enfants autistes d’extérioriser leurs émotions. Et ce fut effectivement le cas, Salvador alors âgé de quatre ans avait trouvé une façon de verbaliser un peu de ses peines en les racontant à son chien. Salvador et Kyo étaient inséparables. Ils auraient bien couché dans le même lit, mais c’était hors de question pour mon père, sauf que lorsqu’il partait pour la semaine, Kyo venait nicher dans le lit de mon frère. Mon père ne voyait pas d’un bon oeil cet intrus bavant et mettant des poils partout sur ses pantalons et son vénérable veston de l’armée. Sa tenue militaire est une relique de protection, une armure dans laquelle il peut se barricader dans une vie en marge de nous. Comme le général avait la mèche courte, il ne fut pas long à exploser comme un bâton de dynamite lorsque Kyo mâchouilla les rebords de son képi. Le temps de le dire, il empoigna le chien et le lança dans son auto malgré les pleurs de Salvador et les hurlements de ma mère. Nous ne le revîmes plus jamais. Salvador eut une réaction violente à la disparition de Kyo, il refusa pendant plusieurs jours de s’alimenter et se cantonna dans un mutisme complet. Le lendemain de « La journée du Grand Dérangement de ma mère », un couple de boxer débarqua chez nous. Ma mère n’eut qu’à regarder mon père avec un gallon de peinture dans une main, des ciseaux dans l’autre et lui dire : « *Touche-leur ne serait-ce qu’à un poil et tu ne peux t’imaginer ce qu’il va t’arriver. C’en est fini de ta dynastie de gros bras* ». Elle avait vraiment estampillé le V de la victoire non seulement dans le front, mais dans l’esprit de mon père.

Bien qu'incertain que mon frère ressente le réconfort que je lui apporte, je tente tout de même de lui transmettre un peu de chaleur. Mon frère ne

verbalise pas ses émotions, il les transpire par sa gestuelle, ses mimiques, ses regards et lorsqu'elles sont trop condensées, ils les projettent dans sa peinture.

Puis, me tournant vers mon grand-père qui semble tout aussi en colère que moi contre mon père, je lui demande de dresser le couvert pendant que je vais chercher Margo. Lorsque j'arrive dans la chambre de cette dernière, on gèle littéralement. Toute fenêtre ouverte, elle tente d'évacuer les odeurs de cigarettes.

— Zac, christ dépêche-toé d'entrer avant que l'odeur sorte dans le corridor.

— Viens manger Margot, c'est prêt.

— J'ai pas faim, je dirais même que j'ai un peu mal au coeur.

— Viens manger pareil, c'est de la lasagne. Tu aimes ça d'habitude.

— Qu'est-ce que tu connais à mes habitudes ? De toute façon, y as-tu quelqu'un qui me connaît dans cette maison ?

— Tu n'as pas l'air particulièrement de bonne humeur. Comme ça, Madame Patenaude ne t'a pas manquée ?

— Parle moé pas d'elle, la vieille christ !

— Bon d'accord. Il me semble que ce serait plus distingué et harmonieux si tu sacrais moins. Je ne m'y fais pas de t'entendre parler ainsi. On dirait toujours que tu es fâchée contre l'univers.

— C'est de mes osties d'affaires si je veux parler comme ça.

— Bon, viens manger, même si tu sacres, j'aime bien passer un peu de temps avec toi. Grand-père va souper avec nous aussi.

— O.K. j'arrive. L'étranger soupe-t-il avec nous ?

— Arrête d'appeler papa comme ça. Non, il vient juste de partir, il était pressé, il s'en va toute la semaine à Kingston.

— Christ, j'espère qu'il a signé mon bulletin.

Elle sort en courant de sa chambre et va voir sur le comptoir de cuisine.

— Ah, ben tabernak ! Il ne l'a pas signé l'écoeurant.

— Margot, ce n'est pas grave, maman va te le signer.

— Non justement c'est grave. Mon bulletin est affreux. Maman va m'engueuler et me priver de sorties. Avec l'étranger au moins, y a pas de problème, il ne le regarde même pas. Christ que je ne suis pas chanceuse ! Il faut que tu me le signes. Je t'en supplie Zac, signe-moé le s'il te plaît.

— Tu ne veux quand même pas que j'imite la signature de maman !

— Pourquoi pas stie, dis-moé pas que tu l'as jamais fait !

— Quant à ça, tu peux le faire toi-même.

— C’est vrai, t’as ben raison, je vais le faire. De toute façon, je suis rendue très bonne dans les imitations de signature. Je ne voulais pas te le dire, mais je signe les bulletins de pas mal de monde à l’école. Je leur demande deux dollars par signature. Cé pas mal payant pour moi, une fin de session.

— Margot ! Tu n'as pas d’allure. Si ça vient aux oreilles de la direction, tu risques de te faire expulser.

— Stie que t’es naïf Zac ! Je ne peux pas croire que tu gobes ça. On réussit toujours à t’avoir dans l’détour.

— Viens manger, espèce de monstrueuse !

Naïf, naïf, le suis-je tant que Margot le dit ? C’est certain que d’avoir donné mon numéro de carte de crédit à Maxime, ce n’était pas fort. Avoir cru maintes et maintes fois que mon père viendrait me voir dans les tournois de soccer, qu’il s’intéresserait à mes études et mes projets, était-ce de la naïveté ? Maintenant, ne plus croire qu’il peut changer, ne plus croire que j’aie un père, fait-il de moi quelqu’un de moins naïf ?

Après avoir défait les plis du sommeil, la fraîcheur de l'eau, glissant sur mon corps, me saisit et me rappelle que ce n'est pas un cauchemar, que c'est bien la réalité et que je m'apprête à prendre un stupide avion. De toute façon, avais-je besoin d'un rappel ? Je ne pense qu'à cela. Les trois comprimés *d'ativan*, que j'ai avalés, doivent être expirés, je ne ressens aucun effet. Je suis toujours au bord de la panique. Quelle idée aussi d'acheter des billets pour un vol qui part un vendredi treize. Je comprends qu'ils n'étaient pas chers, qui veut prendre l'avion à cette date, à part les suicidaires, les complètement fauchés et les imbéciles ? Max va me le payer.

Qu'est-ce que je pourrais bien me trouver comme excuse ? Une crise d'appendicite, mais non, j'ai déjà été opéré et Max est au courant. Une mortalité dans la famille, Max est trop près de nous, il le saurait. Peut-être, me lancer en bas de la galerie pour me faire une fracture de la jambe ou encore me dessiner des rougeurs sur le corps pour simuler une varicelle. Je pourrais inventer de ne pas vouloir manquer la campagne de vaccination H1N1, mais ce serait gros à lui faire avaler. Il faut donc que je me résigne à une mort potentielle. Comme prévu, Max se présente chez moi avec Nicolas et Laurie à cinq heures du matin. Il me devine à en devenir fatigant.

— N'essaie pas de te trouver des excuses.

Dans le but de mettre un peu d'ambiance, Laurie et Nicolas se trémoussent déjà, malgré l'heure matinale, au son d'une musique latine. Assis sur la banquette arrière, ils réussissent à faire tanguer la *Jetta* de Max en suivant le rythme de « *La vida es un carnaval* » avec Celia Cruz. En accord avec mes émotions envahissantes, « *The inferno* » d'Emma Shapplin serait plus approprié. Je m'en veux d'être si rabat-joie.

Laurie est une fille charmante, serviable, elle a poussé le zèle jusqu'à m'offrir son corps l'an passé. Que n'aurait-elle pas fait, comme plusieurs de mes amis d'ailleurs, pour me sortir de ma torpeur ? Mais je n'ai pas cédé à sa tentative humanitaire, non qu'elle ne soit pas jolie, au contraire, ses grands yeux bleus à eux seuls feraient succomber bien des mâles. Les courbes de mes biorythmes n'étaient pas au rendez-vous. De plus, je sentais bien qu'elle n'était pas attirée par moi et qu'elle agissait par pure mansuétude. Dans le fond, je ne suis pas si naïf ! Margot dit n'importe quoi.

Quant à Nicolas, c'est un copain d'humeur toujours agréable qui semble sortir tout droit d'un club de jovialistes. Il amorce chaque journée comme si la joie de vivre refaisait son train et son plein tous les matins. Inutile de dire qu'il n'a pas ménagé les tentatives lui aussi pour m'extirper de ma léthargie. Il a même fait semblant d'être déprimé pour renverser la vapeur, mais ses sursauts d'exubérances l'ont vite trahi. Et puis, je n'étais pas prêt à lui

donner ma place sur le siège de la dépression. De toute façon, donner ma place pour aller où ? Juste penser à me lever me flanquait le vertige.

— Allez Zac, montre-nous un peu d'enthousiasme ! Laisse-toi envahir par le rythme des vacances. On ne s'en va pas à l'abattoir !

Mais non, on s'en va juste s'écraser dans un champ et étaler nos chairs aux quatre vents. Je me garde bien de leur dévoiler mes peurs, pas question qu'ils me démasquent et qu'ils m'accolent l'étiquette du froussard de Brossard. Il va bien falloir que je joue le jeu, je ne peux pas gâcher leur semaine de vacances. Alors je fais comme eux et commence à me tortiller sur mon siège. L'euphorie s'estompe dès l'arrivée à l'aéroport pour laisser la panique revenir prendre ses droits. Comme nous avons acheté nos billets à la dernière minute, nous sommes assis séparément. Au début, je suis déçu, mais finalement c'est aussi bien ainsi ; ils ne me verront pas faire un fou de moi. Petite consolation, je serai installé au bord de la rangée donc plus près de la sortie pour une évacuation.

Lorsque j'arrive à mon siège, il est occupé par une jeune fille, une jolie mulâtre qui en me voyant regarder deux fois ma carte d'embarquement, comprend que je suis l'être détrôné et affiche un irrésistible sourire.

— Je m'excuse, mais je crois que vous vous êtes trompée de place.

— Je le sais, mais auriez-vous un inconvénient à vous asseoir au bord du hublot ? Je dois fréquemment aller à la toilette.

— Ne vous inquiétez pas, c'est avec plaisir que je vous laisserai passer.

— Je préfèrerais être assise au bord de la rangée.

— Je vous assure, il n'y aucun problème à me lever aussi souvent qu'il le faudra.

— J'insiste, s'il vous plaît... D'accord, je vous l'avoue, ce n'est pas pour la toilette, mais parce que j'ai peur en avion et surtout à côté du hublot.

Elle me fait ses yeux de piteux pitou auxquels je ne peux résister. Je cède dans un élan chevaleresque et embarque dans mes phobies cauchemardesques. Aussitôt assis, je me mets à compter les rangées avant les sorties de secours. Elle me devine, je suis démasqué.

— Vous avez peur vous aussi !

— Pourquoi dites-vous ça ?

— J'ai l'impression que vous avez calculé les rangées dans votre tête.

Je tente de me calmer, de reprendre ne serait-ce qu'un grain de contrôle. Peine perdue, je suis au bord de la panique, j'ai des chaleurs et des

frissons en même temps. Je surveille mes doigts pour voir s'ils deviennent crochus, signe d'hyperventilation. Puis, je l'entends comme en sourdine. Suis-je en train de perdre connaissance ? On dirait que je flotte dans une autre dimension et pourtant je l'entends, je perçois sa voix sans toutefois distinguer tous les mots. Des bribes de phrases me parviennent, s'entrechoquent et entrent en compétition avec mes peurs obsessionnelles.

— *Air-transat* ne se torche pas avec des pelures de bananes. Leur équipement de survie dans un sac Nike. Il faut le faire !

Mais, qu'est-ce qu'elle dit ? Son verbiage résonne comme si j'étais sous l'eau. Mes cellules super nerveuses sont trop occupées à focaliser sur les lieux de sortie en cas de catastrophe pour décortiquer les mots et les remettre dans un schème cohérent.

— C'est quoi ça ?... On dirait des pastilles. Est-ce que tu crois que c'est pour prévenir l'hypoglycémie en attendant les secours ?

En mode angoisse au superlatif absolu, je flotte toujours dans un état second et mon raisonnement demeure sur pause. Je réussis tout de même à me ressaisir et à revenir sur le plancher, qu'on peut encore appeler pour quelques minutes le plancher des vaches, lorsque je l'entends mentionner qu'elle a trouvé un portefeuille.

— Un portefeuille ?... Juste ciel ! Mais c'est le sac de la personne en arrière de vous et conformément à la consigne, elle l'a placé sous le siège avant, en l'occurrence le vôtre. Dépêchez-vous de le remettre à sa place avant qu'elle s'en aperçoive.

— Mon dieu, que je suis bête ! La peur me fait perdre tout mon jugement.

Aussitôt qu'elle replace les effets personnels du passager assis dans la rangée derrière nous, elle essaie de sortir le vrai équipement de survie avec la veste de flottaison, mais le petit boîtier de plastique est fermé par une courroie rigide qui en scelle l'ouverture. Elle est rendue à quatre pattes dans l'allée près de son siège et tente de briser l'attache. Elle fulmine contre la compagnie aérienne pour avoir installé un tel système.

— Non, mais faut-il être imbéciles ? Ils ne pensent quand même pas qu'avec toutes les mesures de sécurité, qu'on puisse passer toute la série de points de contrôle, avec en poche un *exacto*.

Puis, tournant son visage en colère vers moi, elle continue de vociférer.

— Je vous en prie, arrachez-la s'il vous plaît, je vous en supplie, arrachez-moi cette foutue lanière de plastique avant que je saute ma coche !

Grand Dieu, elle est en train de me piquer ma folie. Je cède à sa

dinguerie tout en essayant de contenir la mienne. Je réussis à sectionner la lanière d'un geste brusque, mais je brise le rabat de plastique du boîtier qui éclate en plusieurs petits morceaux. Voyant mes yeux inquiets, elle me rassure :

— Ça leur apprendra, bande d'abrutis ! Voir si c'est le temps en état de panique, de taponner pour l'ouvrir. Réalises-tu que nous sommes en état normal et que nous avons eu de la difficulté à l'enlever ?

— État normal ! Vous trouvez ? Je n'ose nous imaginer en état plus fébrile qu'en ce moment.

Nous pouffons de rire tous les deux. Elle me tend la main.

— Je m'appelle Stéphanie.

— Et moi, Zachary.

— Bon maintenant, où ai-je mis ma lampe de poche ?

— Votre lampe de poche ? Mais nous sommes sur un vol de jour.

— Si un problème survient dans le fuselage, l'habitacle se remplira de fumée et on n'y verra strictement rien. Dites-moi, comment fera-t-on pour retrouver la rangée de sortie ?

À mon avis, elle est complètement névrosée... quoique ce n'est pas bête ce qu'elle dit. Je ne peux croire que je n'y avais jamais pensé.

— Ah, la voilà... Bon, mon rituel étant terminé, je vais essayer de me détendre. Tiens, pourquoi ne ferions-nous pas un peu de conversation pour nous changer les idées ?

— D'accord, allez-y.

— On commence d'abord en arrêtant les vouvoiements. Alors, je suis résidente en médecine et en repos pour deux semaines. Je vis sur l'île de Montréal depuis mon enfance et j'aime bien le côté multiculturel de cette ville. Actuellement, je partage mon appartement avec une étudiante en chimie, qui soit dit en passant, met le quartier en péril avec ses stupides expériences. Quand je lui parle de mes craintes qu'elle nous fasse sauter, elle me dit que si j'adhérais à sa doctrine bouddhiste, je m'énerverais moins avec la mort. Il me semble que je l'entends encore : « nous ne sommes qu'énergie cosmique et en acceptant le cycle des renaissances ou samsara, nous réussirons à nous libérer de la crainte de la mort. » Trouves-tu que j'ai l'air d'une fille qui en aurait besoin ? Non, ne réponds pas. Je m'égare. Enfin, même si mes études prennent une bonne partie de mon temps, je joue au tennis une fois par semaine, vais au cinéma régulièrement, peins dans mes temps morts pour me garder en vie, aime bien courir les friperies et faire du vélo. Ne te moque pas de moi, mais je collectionne les poupées *Barbie*, j'en ai trente-deux et j'écoute encore Passe-Partout. À ton tour.

— D'accord, je devrais terminer ma maîtrise en psychologie au

printemps. Je demeure sur la Rive-Sud de Montréal avec mes parents. Je viens à Cuba de reculons, j'achète la paix. Mon ami Max, assis dans le cinquième siège derrière nous, m'a procuré des billets sans mon avis. En fin de compte, disons que je m'efforce de me réinsérer dans un semblant de vie sociale. J'ai été deux ans... Comment pourrais-je dire ? Hors circuit, peut-être. Maintenant, je tente de réapprivoiser mon présent, enfin, j'essaie. Je peux mentionner que j'aime la lecture, le ski, les sushis, le soccer, la voile et... le mignon tatouage en forme de soleil sous ton oreille droite.

Elle sourit et le soleil de son tatouage se transfère à toute sa personne. Mon Dieu, qu'elle est belle ! Son visage est plein d'éclats, la lumière doit être fière de s'y réfléchir. Ses longs cheveux bruns frisottés serpentent majestueusement sur ses épaules et me donnent le goût de glisser mes doigts entre eux. Ses lèvres charnues ont un côté sensuel qui m'inviterait aisément à davantage d'intimités. Ses gestes s'harmonisent dans une fluidité où chaque mouvement coule doucement dans le suivant. De belles vibrations me font frissonner. Comment dire ? Mon réflexe d'horripilation a dû inverser son processus, me voilà avec une chair de poule intérieure.

Soudain, elle réalise que l'avion se dirige vers la piste de décollage. Elle se dresse sur son siège comme un chien de prairie émergeant de son trou.

— Comment se fait-il que nous n'allions pas au déglaçage ? Il me semble que c'est risqué. J'appelle l'hôtesse, j'exige un déglaçage. Bon voilà que mon coeur débat, je tachycarde, il faut que je sorte de l'avion avant de tomber en fibrillation.

— Calme-toi, ça va aller. Probablement que la température ne le nécessite pas. Respire doucement. Tiens, on va le faire ensemble.

Je ne peux pas croire que c'est moi qui prononce ces paroles. Respirant drôlement vite moi aussi,

— Est-ce que je te dérangerais si je tenais ta main ?

Elle me demande si cela me dérange. Mais je ne pense qu'à cela. Si je le pouvais, j'aimerais coudre ma peau à la sienne si belle et basanée, me ligoterais à ses jambes, à ses bras, y installerais un cadenas et avalerais la clé. Me voilà promu dans un rôle d'aidant et il n'est pas question que quelqu'un me vole le poste. Si Max me voyait, il se bidonnerait à se rouler par terre. L'oiseau décolle en douceur pendant que moi je surveille les ongles de Stéphanie qui s'insèrent dans ma peau comme les griffes d'un aigle. Des gouttes de sang perlent sur mon poignet. Peu importe, je voulais être cousu à elle de toute façon, alors aiguille ou griffe. J'attends que l'avion se stabilise pour la taquiner.

— Dis donc Stéphanie, tu es en médecine, aurais-tu par hasard

dans tes bagages, une trousse à suture pour faire des points ?

— Oh ! Pardonne-moi Zachary, je ne m'étais pas aperçue que je te serrais si fort. Montre-moi.

— Je te taquine, ce sont juste des éraflures.

— On reprend notre conversation d'accord ? Donc, mes parents sont divorcés et n'arrêtent pas de se chicaner. Mon père est un directeur d'école à la retraite, mais il n'a pas démissionné de sa vocation, il espère toujours remettre les gens sur le droit chemin. Ma mère est de descendance haïtienne, mais est née au Québec. Elle est sexologue et passe son temps à vouloir pénétrer dans toutes les chambres à coucher, la mienne y comprise. J'ai une soeur plus vieille que moi, elle est avocate dans une firme privée et saute de conquête en conquête de peur de s'amouracher et de se retrouver elle aussi à avoir besoin d'un avocat. Nos parents sont en adoration devant nous. Ils surenchérissent constamment pour acheter notre amour. Ma soeur et moi faisons également de la surenchère pour les épater. La barre commence à être haute.

— C'est pour cette raison que tu es en repos ?

— Non, c'est autre chose. J'aime mieux ne pas en parler, je viens justement ici pour prendre un recul, réfléchir. Tout ce que je peux te dire c'est que je ne sais tout simplement pas si je vais continuer en médecine.

Un silence. Son regard angélique dérive par le hublot, tout au loin, porté sur les nuages. Je ne veux pas rompre ce moment intense dans lequel elle semble s'être emmurée. Je la trouve belle, songeuse, inaccessible, énigmatique ; elle me plaît énormément, c'est indéniable. J'ai peur et en même temps je désire tremper dans ce sentiment que je sens prendre forme en moi. Je reconnais les odeurs de l'amour. Sans hésiter, je ferais une encoche dans ma bulle pour la laisser venir m'y rejoindre. Je veux être son ombre, l'eau qui glisse sur sa peau, l'air qui la pénètre, le sol qui la porte, les parfums qu'elle respire. Mais juste ciel, je craque ! Je sais, je la connais à peine. Mais c'est cela un coup de foudre. Je me hasarde donc à me laisser électriser. Qu'est-ce que je risque ? Ce n'est pas mes ions négatifs qui vont souffrir d'être saupoudrés de positif.

Des turbulences la ramènent sur terre dans les airs. Elle s'agrippe à moi comme un petit singe au ventre de sa mère. Je souhaite que les zones d'instabilité perdurent tout le voyage. Je ne me reconnais plus. Je voudrais qu'une tempête électromagnétique secoue l'avion jusqu'à Cuba pour qu'elle continue de s'accrocher à mon bras, à ma vie, à l'air que je respire. Plus elle affiche sa peur, plus je tente de lui envoyer une image rassurante de bravoure que je n'ai pas. J'adopte un mécanisme de compensation. C'est comme dans une famille ; si la mère est permissive le père prend une attitude restrictive et vice versa. Les comportements de l'un se modulant aux antipodes des humeurs de

l’autre. Finalement, elle rompt le silence et perturbe le vol plané que je fais à l’intérieur de mon être carencé affectivement.

— Parle-moi de toi.

— Depuis septembre, j’ai repris mes études en psychologie après deux ans d’errance en moi à la suite d’une tragédie. La femme que j’aimais et mon meilleur ami sont décédés dans un stupide accident d’auto. Malgré leurs difficultés, les membres de ma famille m’ont beaucoup aidé. Je leur dois en grande partie d’être revenu à la surface et actuellement, mon plus grand désir c’est de tenter d’aplanir avec eux certaines problématiques déchirantes.

— Est-ce trop indiscret de te demander quelles sont ces problématiques déchirantes ?

Malgré l'absence de turbulences, elle est toujours accolée à moi et son bras est demeuré enroulé au mien. Je me sens bien et je ne veux pas que la magie s’estompe. Advenant une démangeaison, je n’oserais pas changer de position pour me gratter de peur de rompre l’enchantement. Pour cette raison, je ne modifie pas mon attitude et continue à me dévoiler. Mon audace me surprend. De toute façon, j’en ai envie comme on a toujours envie de voir des arcs-en-ciel, des étoiles filantes, des éclipses de Lune et les dauphins sauter devant la proue des bateaux.

— Eh bien, je suis au milieu d’une famille hétéroclite de cinq enfants. Mon père est général dans l’armée et après nous avoir fait vivre dans notre jeunesse de la violence physique, il déploie depuis plusieurs années son arsenal d’indifférence à nos bons coups et d’intolérance à ce qui déroge de sa sacro-sainte échelle des valeurs de borné. Il nous blesse tout autant sinon davantage que lorsqu’il nous distribuait des claques dont il n’était pas avare, crois-moi. Ma plus jeune soeur Margot est la seule n’ayant pas connu de sévices corporels, mais malgré tout, elle est en perpétuelle révolte contre mon père. On dirait qu’elle ne sait plus quoi faire pour le provoquer, pour qu’il s’intéresse à elle. Mon frère de vingt-cinq ans, Salvador est autiste du syndrome d’Asperger et je l’adore. C’est un être suave, débordant de bonté et qui nous en met plein la vue avec ses talents en peinture. Même s’il ne le manifeste pas, je sens qu’il souffre aussi du détachement, mais surtout de l’intransigeance de notre père. Les répliques sèches et acerbes de ce dernier le déstabilisent. Il va de soi qu’il ne correspond pas du tout aux normes sévères, restrictives et élitistes d’un impitoyable général. Ma soeur Mae, après avoir abandonné sa profession d’infirmière, vit de façon hystérique sa vie de comédienne, cherchant sans cesse à épater mon père. Elle a pourtant bien essayé avec toutes les médailles qu’elle a gagnées en patinage artistique. Il n’y a rien à faire, les seules médailles, que mon père voit, sont les siennes. En plus, ma soeur est restée accrochée à une relation

d’amour à sens unique et naturellement elle n’est pas sur le sens pour recevoir les flèches de Cupidon.

Discrètement, je vérifie d’un furtif regard, si je persiste à canaliser son attention. Heureux du magnétisme que je semble exercer et afin de ne pas rompre un possible sortilège, je poursuis :

— Mon frère Fédérico refrène son homosexualité avec la même intensité qu’on refoule des égouts. Il en est rendu à cinq tentatives de suicide. Pendant ce temps, ma mère croit qu’en adoptant un comportement surprotecteur elle peut suppléer à l’absence d’intérêt de notre père à notre vie commune. Elle traîne une culpabilité pour avoir toléré trop longtemps une violence physique, mais aussi pour continuer à vivre avec mon père. Parfois, pour déverser ses trop-pleins d’amertume, elle mène contre ce dernier une guerre des tranchées à laquelle, participe avec un peu trop de convictions d’ailleurs, mon grand-père Alfred qui soit dit en passant, vit avec nous. Et voilà, j’ai fait le tour.

— Sans parler de toi.

— Et toi m’as-tu vraiment parlé de toi ?

— C’est vrai, j’évite ce qui me tourmente parce que je suis à vif et que j’ai mal. Ne m’en veux pas, ce n’est pas que tu ne m’inspires pas confiance, mais je me sens très fragile et il me faut tout d’abord faire le point avec moi-même. Tout ce que je peux te raconter aujourd’hui, c’est que je suis dans une période difficile et que je remets même en question ma carrière en médecine. Bon, on revient à toi, il m’est trop pénible de continuer.

— Moi, comme je te mentionnais tantôt, je survis à une immense peine d’amour. J’ai été suspendu deux ans dans le néant. Non, je dirais plutôt que je me suis affalé dans ma tristesse comme une grande voile sur sa bôme et en ce moment j’ai beaucoup de difficultés à trouver le courage pour hisser ma voile et laisser les vents m’emporter de nouveau. C’est imagé, mais cela représente assez bien ce que je ressens.

— Tu te prépares tout de même à mettre le nez dehors au grand vent du sud. Ce n’est pas grave de prendre parfois des ris. On ne sait jamais, un vent favorable viendra peut-être taquiner tes voilures. Tu vois, je connais la terminologie de la voile moi aussi.

— Je le constate effectivement. Mademoiselle désire louvoyer avec les mots. Attention, je ne suis pas certain de pouvoir contrôler mes empannages.

Elle se met à rire. Un rire suave, mélodieux qui me fait vibrer. Un rire que je voudrais emmagasiner dans un fichier mp3 pour pouvoir le réécouter en boucle. Comment lui dire qu’elle me donne le goût de réapprendre à conjuguer au présent le verbe aimer que j’ai si bien côtoyé au passé ? Il y a à

peine trois heures que je la connais et je lui consacrerais sans hésitation ma banque de jours, que je rendrais tous ouvrables pour elle. Elle m'attire irrésistiblement, impérieusement comme l'attraction de la terre me cloue au sol. Non finalement, je suis plutôt en orbite, maintenu par sa force centripète dans une trajectoire qui me plaît. Elle est comme un centre de gravité et dans un parfait géotropisme, je me dirige dans son axe.

Le voyage se poursuit dans la bonne humeur, parsemé ici et là de confidences sur nos états d'âme réciproques. Je souhaite un détournement d'avion afin de faire durer le plaisir que j'éprouve près d'elle. On dirait que j'ai vaincu mon aérodromophobie, ne me reste plus maintenant qu'à surmonter ma peur de vivre.

À l'aéroport de Varadero, mes amis me rejoignent. Max se renseigne sur mes impressions sans trop insister sur ma phobie devant Laurie et Nicolas.

— Et puis, ça bien été ? J'ai vu que tu étais en charmante compagnie !

— Oui, j'aurais bien aimé te présenter Stéphanie, mais elle s'est dirigée dans une autre file d'attente pour passer les services douaniers. Je le ferai tantôt.

Je la suis des yeux, nous nous sourions, la connivence dans les regards, la complicité déjà au rendez-vous. Puis, elle franchit les contrôles frontaliers. Elle sort de mon champ de vision et je me dis que je la retrouverai plus tard, mais je m'inquiète ; j'ai omis de m'informer du nom de l'hôtel où elle logeait. En plus, je ne sais pas son nom. Je me demande combien de complexes hôteliers, il doit y avoir à Varadero. Que je suis bête ! Je m'énerve à la pensée de ne plus la revoir.

— C'est donc bien long. Quel est le problème ? Toutes les rangées avancent sauf la nôtre. Je le savais, nous venons de tomber sur le zélé, on devrait changer de file. Par contre, l'expérience m'a toujours démontré que peu importe ce que je choisis, je ne pige jamais le bon numéro. Ah non ! Regarde, notre douanier ferme son guichet et nous envoie dans une autre ligne. Nous ne sommes pas sortis d'ici avant une heure.

— Calme-toi, Zac, on est en vacances, il faut vivre au rythme des îles.

Même si je n'étale pas ma panique de l'avoir perdue de vue, Max l'a déjà captée.

— Nous la retrouverons bien ta Juliette.

— Très drôle !

— Ah oui ! On ne dirait pas à te voir la face. Si tu avais des

rayons laser à la place des yeux, tu aurais déjà fait plusieurs trous dans le mur entre elle et nous.

— Merde ! Max, j'ai oublié de lui demander son nom et je ne sais même pas à quel hôtel elle descend.

— Calme-toi Roméo, nous allons sûrement la retrouver à la sortie des douanes.

Je me raisonne et m'en veux de voir les choses comme s'il existait perpétuellement de potentiels complots contre moi. Je dois traîner des graines latentes de paranoïa. Paranoïa ou pas, il n'y a toujours pas de Juliette à la récupération des bagages. Roméo est sur le bord de la commotion.

— J'ai bien peur qu'elle soit déjà partie dans un autobus pour son hôtel. Je suis donc bien imbécile de ne pas avoir pris plus de renseignements sur elle. Quand je te mentionne que j'ai laissé des morceaux de cerveau dans la tragédie, tu vas peut-être finir par me croire.

— Je t'aiderai à faire des recherches. En attendant, suis l'exemple de ton grand-père.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Prie Saint Antoine de Padoue, le patron des objets et des causes perdus.

À bien y songer, pour mettre toutes les chances de mon côté, j'implorerais Sainte Bernadette Soubirous, le Saint Frère André et Mère Teresa de Calcutta, s'il le fallait, pour retrouver celle qui m'a fait vivre l'apesanteur dans un avion. Quand je pense que Guy Laliberté a payé trente-cinq millions pour en faire l'expérience en allant dans l'espace.

Dès le lendemain matin, n'y tenant plus, je me fais discret et décide de louer une mobylette pour essayer de repérer l'hôtel où peut bien se cacher Stéphanie. Max me devine encore une fois. C'est harassant à la fin.

— Je viens moi aussi, je t'ai dit que je t'aiderais à la retrouver.

— Laisse, profite du soleil, amuse-toi.

— Un tour de mobylette, c'est amusant. N'oublie pas que je parle un peu espagnol. Tu vas avoir besoin de moi.

Max est de la même lignée que mon grand-père. Jamais la grippe espagnole ne les aurait empêchés d'entrer dans un village en quarantaine. La ténacité leur colle indéniablement à la peau. Le mot abandon ne fait pas partie de leur vocabulaire. Heureusement, qu'ils ne sont pas médecins, des plaintes d'acharnement thérapeutique fuseraient de toute part. Dire qu'autrefois, mon grand-père vivait en vendant de porte en porte. Les gens ne devaient pas avoir d'autres choix que d'acheter pour s'en débarrasser.

Au premier complexe hôtelier, on se heurte à l'intransigeance du

commis.

— *Que es el apellido de la Senora* ?

— Ça ne sert à rien Zac. Il veut absolument le nom de famille de Stéphanie. De plus, il nous fait bien comprendre qu'il n'est pas question qu'on puisse circuler sans le bracelet jaune de l'établissement. Viens Zac, j'ai une idée. Retournons à l'hôtel et nous allons nous fabriquer des bracelets de toutes les couleurs.

— Tu es dingue, ou quoi ?

— Écoute, à toutes les fois que je viens à Cuba, j'apporte des cadeaux aux femmes de chambre, des savons, des brosses à dents, de la pâte dentifrice, des crayons de couleur et des livres à colorier pour leurs enfants. Et justement, j'ai des crayons-feutres.

— Mais nous n'obtiendrons jamais une teinte identique. Max, ça n'a pas d'allure ton idée. Je crois que tu as vraiment besoin de vacances.

— Au contraire, ils n'y verront que du feu. Nous passerons par les plages, ce sera plus facile en se promenant avec nos serviettes sur le bras pour cacher partiellement nos bracelets. Puis, nous entrerons de façon nonchalante dans les complexes. Ça tombe bien, nos bracelets sont blancs. On va aller voir la couleur de ceux des hôtels voisins. En le tournant et en y allant chacun notre tour, nous pourrons faire quatre complexes. Puis, nous arracherons nos bracelets et nous irons à la réception en disant les avoir déchirés en jouant au volleyball. Et nous recommencerons le même manège. Tu piges ?

Je pige surtout que finalement je ne connais pas mon ami autant que je le pensais. Il est plus retors que je le croyais. J'hésite, mais le péril me semble bien mince par rapport à tous les dangers encourus par les chevaliers pour sauver leurs princesses. Il n'y a pas si longtemps, je voulais être ramené à l'époque de Sir Lancelot du Lac, alors un peu de cohérence mon vieux !

— Tu crois que tu pourras la reconnaître ? J'y pense, elle a un tatouage en forme de soleil sous l'oreille droite. Bon, je ne suis pas certain que ton plan tiendra la route.

— Tu parles si je vais l'identifier ! Elle sera sûrement la seule princesse de Varadero, accoudée à sa balustrade en soupirant, se languissant pour son beau prince. Allez, courage ! Roméo a bien affronté la belligérance de sa belle-famille, lui !

— Ah ! Puis après tout, pourquoi pas ?

Après une tournée de reconnaissance, on commence notre bricolage. La tactique de Max fonctionne. Tout se déroule selon le plan. Après avoir leurré les deux premiers complexes, Max tarde à revenir du troisième. Je me fais de la bile en me disant qu'il s'est fait pincer et je me demande ce qu'il

pourrait bien encourir à Cuba, comme peine d'emprisonnement pour délit d'espionnage. Enfin le voilà.

— Tu as été bien long ! Je commençais à m'inquiéter.

— J'avais faim et tant qu'à être là je me suis dit que j'étais aussi bien de goûter à leur buffet, dans le but de comparer avec le nôtre.

— Mais tu es complètement sauté. On va se faire prendre.

— Allez, c'est à ton tour, il en reste un.

— Bon, j'y vais, mais je n'aime pas ça.

— Dis-toi qu'elle est peut-être au prochain. Allez Roméo ! Pense à ta Juliette qui te couvrira de baisers.

Je tente de prendre un air naturel et désinvolte en me faufilant dans le complexe tout comme si j'étais Jack Bauer de « *24 heures chrono* ». Tout va bien jusqu'à ce qu'un enfant lance fort :

— Maman, pourquoi le monsieur a-t-il un bracelet d'enfant ?

Ne faisant ni deux ni trois, j'amorce un virage serré et rapide vers la plage en cachant mon bracelet sous ma serviette.

— Bonté divine ! Tu as fait vite.

Après lui avoir raconté ma rencontre, on s'esclaffe et d'un commun accord, nous mettons fin à notre carrière d'intrépides agents secrets. De toute façon, c'était ridicule. Le hasard de tomber sur le bon complexe, avec la multitude d'établissements à Varadero, était plutôt mince. De plus, elle pouvait très bien être dans sa chambre pendant que nous circulions dans son hôtel ou encore en excursion. Je me raisonne en me disant qu'avec un peu de chance, elle sera dans le même avion que moi au retour. Le ciel ne peut quand même pas l'avoir avalée même si pour moi, elle relève des anges et des chérubins.

Je poursuis donc ma semaine à me promener en catamaran, à faire de la plongée avec masque et tuba et à m'éclater avec mes amis sur les rythmes enivrants d'Ibrahim Ferrer et de Buena Vista Social Club. J'achète en vitesse quelques petits souvenirs dont trois chapeaux du grand et respecté Che Guevara pour Salvador, Fédérico et pour mon grand-père en espérant que sa casquette des Nordiques prenne le bord. Quant à Margot, Mae et ma mère, elles seront sûrement charmées par les jolis paréos que je leur apporte. Sans gaieté de coeur, je trouve des cigares pour mon père, en souhaitant qu'il s'étouffe avec.

Un matin que je lézarde parmi tant d'autres sur la plage en écoutant pour la xième fois la chanson « *Chan-Chan* », que j'adore, mais qui commence à saturer mes fichiers auditifs, un couple vient s'asseoir près de moi avec leur gamin d'environ sept ans. J'épie discrètement leurs discussions empreintes d'affection et de chaleur. Pendant que le père explique patiemment à son fils, les techniques d'envol du cerf-volant, l'enfant regarde avec admiration,

les mains de son père manipuler les ficelles. Je suis ému de voir la tendresse transpirer de leurs échanges et en même temps, déchiré d'avoir été privé d'instants comme ceux-là. Pourquoi faut-il que mes souvenirs d'enfance soient tous teintés de violence et d'intolérance ? J'aimerais moi aussi, avoir dans ma mémoire des plages chaudes comme le soleil, des moments doux de complicité, des canicules mêmes étouffantes d'amour paternel. Avoir compté pour mon père, plus qu'une doctrine à inculquer, avoir vu dans ses yeux ne serait-ce qu'une étincelle de fierté de m'avoir comme fils, je n'aurais pas demandé davantage. Malgré les années, l'amertume est demeurée incarcérée dans ma gorge comme un os de poulet qu'on n'a jamais pu déloger et qui se serait soudé au cartilage de mon larynx. Et puis, ne pouvant supporter plus longtemps cette scène qui me chavire, je détourne mon regard vers l'océan. Je sursaute lorsque Max s'assoit près de moi. Il arbore déjà un teint à faire la publicité des meilleures crèmes de bronzage et un visage qui me laisse deviner qu'il veut aborder un sujet épineux.

— Je suis bien content que nous soyons venus en vacances ensemble. Nous devrions continuer à faire des activités comme ça entre amis. On ne réalise pas à quel point les liens forts tissés avec certaines personnes nous aident à traverser les difficultés de la vie. Mais l'amitié demande beaucoup de respect, de tolérance des faiblesses de l'autre. Tous unis dans l'épreuve, le fardeau est moins lourd.

Il me devine peut-être très bien, mais je dois avouer que je commence moi aussi à saisir ses ricochets par la bande. À force de le voir tournailler autour de la rondelle, il aiguise mes nerfs et mes propres patins.

— Bon, as-tu fini de tournicoter autour de la camaraderie ? De quoi au juste veux-tu me parler ? Je te connais Maxime Leclerc, tu n'es pas là à me faire une déclamation sur les vertus de l'amitié, pour rien.

— Tu as raison. Dans trois semaines, c'est la fête de Sam et...

Je lui coupe instantanément et incisivement la parole :

— Je t'ai dit et répété plusieurs fois que je ne veux rien savoir de lui ni même entendre son nom. C'est quoi au juste qui n'est pas clair dans mon message ?

— Je crois que c'est une grave erreur de t'enliser dans ta rancoeur.

— Arrête ça immédiatement Max. Je ne veux rien savoir, c'est clair et net, point barre !

— D'accord, je ne t'en reparle plus... pour aujourd'hui. Allez, viens jouer au volleyball.

— Tu m'as enlevé le goût de faire quoi que ce soit.

— Zac, allez viens. Comme preuve de bonne volonté, je

m’engage à ne pas t’en parler... pour deux semaines.

— Toujours aussi teigne. Je plains tes futurs clients.

Je me lève et le suis pour rejoindre le groupe sur le terrain. Dans le fond, aussi bien m’enliser dans le sable plutôt que dans mes ténébreuses blessures. En me défonçant physiquement, j’en oublierais peut-être pendant quelques instants, les tourments de mon âme.

Sam fait partie d’une liste de personnes et d’évènements que je veux rayer de ma vie, enfin, d’une liste de deux noms. Ce n’est pas vrai qu’on est obligé d’adhérer à toutes les causes et donner son amour comme les petits pains du partage.

Malgré l'effervescence du club, dans ma tête, ma semaine se passe surtout en mode attente. L’odeur des bougainvilliers et des hibiscus ne parvient pas à faire dévier la brise tenace parfois trouble et volatile, mais toujours enivrante qui s’est greffée à l’image de Stéphanie. Enfin, le vendredi arrive. J’angoisse. Et si elle s’était fait un ami durant son séjour, et si je n’étais qu’une béquille, une échappatoire, un moyen de fuir sa folle peur des avions. Et si, et si... et si elle ne prenait pas le même avion pour retourner. Soudain, un déclic se fait. Ses propos me reviennent. Que je suis bête, elle partait deux semaines.

J’en veux à l'univers, aux planètes qui réussissent toujours à s’aligner pour bousiller tous mes projets, au sort s’acharnant sur moi comme un ver à soie sur une feuille de mûrier. Cette expression vient de ma grand-mère Emma si chère à mon coeur et dont je garde un tendre souvenir. Elle n’était pas aussi colorée que mon grand-père Alfred, mais elle était plus parfumée. Les odeurs l’entourant passaient de celle de la *peppermint* à celles des sucres d’orge et des tartes aux pommes et rhubarbes. L’été, ses vêtements charriaient les parfums de la lavande puis à l’automne, les épices des marinades embaumaient ses espaces. L’hiver, confinée dans sa cuisine, elle s’enveloppait des arômes du clou de girofle et de la muscade. Au printemps, on se poussait du sillon de ses déplacements afin de se soustraire de la puanteur tenace des boules de naphtaline. Puis, me vient à l’esprit, le souvenir des émanations de l’antiphlogistine qui me ramène à cette époque moins gaie où les douleurs rhumatismales lui avaient enlevé le goût de s’enrober de ses autres odeurs.

Le voyage de retour s’annonce pénible. Tourmenté, voulant mourir, ne trouvant plus d’intérêt à vivre, ma peur des avions semble en déroute, je souhaite même un écrasement ou une explosion en plein vol, je sauterais à pieds joints dans l’habitacle pour occasionner des turbulences, je casserais les hublots pour provoquer une dépressurisation. Dans le but de me ventiler les esprits, je tente une conversation avec mon voisin qui ne tarde pas à me faire

comprendre que son sudoku est plus intéressant que mes efforts de socialisation. De toute façon, ses grilles de chiffres jusqu'à neuf, il peut se les mettre où je pense. Ma mauvaise humeur me pousse à aller la répandre comme si le fait d'en éparpiller m'allégerait. Je déambule dans l'allée en promenant ma peine qui s'agrippe comme une lente de pou au cheveu. Je viens de passer deux ans dans une léthargie, un isolement qui ne permettait aucune brèche pour laisser s'infiltrer une quelconque relation amoureuse et je dois avouer ne pas en avoir vraiment souffert. Voilà qu'en une semaine, je tombe en manque de partage de mes espaces, de mes états d'âme et il faut le dire, de mon corps.

Max me voit arriver dans l'allée. Je dois avoir piètre allure. Il tente de minimiser la perte de bouffée d'air frais chez quelqu'un qui souffre d'anoxie. Il n'a pas conscience que pour humer de nouveau les parfums de Stéphanie, je ferais sans hésitation, don de tout mon arbre respiratoire. Je suis bien placé pour savoir qu'on ne s'habitue pas aux pertes, que les vides ne sont pas des trous noirs et ne peuvent aspirer ni drainer d'autres matières compensatoires.

— Écoute Zac, nous tenterons de la retrouver. Nous ratisserons tous les hôpitaux de la région de Montréal s'il le faut.

— Nous nous sommes plantés avec les hôtels de Varadero, ne viens pas me dire que nous réussirons dans les hôpitaux.

— En y réfléchissant bien, nous trouverons un plan, j'en suis convaincu.

— Si ton plan passe par une jaquette d'hôpital et un bracelet de patient, c'est non. Oublie ça immédiatement.

— Je n'y avais pas songé, mais c'est une idée à envisager. Je me verrais en sarrau et toi en patient. Non, écoute, je te taquine. Je viens de penser à autre chose. Si comme tu le dis, elle revient dans une semaine, va faire le pied de grue à l'aéroport vendredi prochain pour l'attendre. En espérant bien sûr que c'est deux semaines pile-poil qu'elle passait à Cuba.

— Ce n'est pas bête, ton idée. Comment se fait-il que je n'y aie pas pensé avant ? Parfois, je crois que j'ai un cerveau limite. Il y a sûrement des conséquences reliées à toutes les médications que j'ai avalées les deux dernières années.

L'espoir me regagne. Avec cette douche d'optimisme, mon aérodromophobie revient en pluie battante. Je retourne à ma place presque en hyperventilation. Qu'il y en ait un petit malin qui s'avise de jouer au terroriste, il va trouver son Lucian Bute. Je ne veux plus mourir. Je dois être vert de peur, mon voisin *sudoku-maniaque* semble inquiet et m'adresse la parole, probablement davantage par crainte d'avoir à faire quelques manoeuvres de

réanimation que par pure mansuétude.

— Vous êtes certain que ça va aller ? Voulez-vous que j'appelle l'agent de bord ?

— Non, merci. Donnez-moi un de vos sudokus à la place.

Rien de mieux que de revenir à un esprit cartésien pour annuler toute emprise sentimentale, tout débordement de la sensibilité. L'exercice fonctionne pour mon père. Pourquoi pas sur moi ? Mais rien n'endigue cette peur viscérale des avions qui me gruge les tripes sans aucune retenue. Il me semble qu'on devrait atteindre un certain plafond ou un certain plancher un moment donné dans nos pertes de contrôle. Il devrait exister une ligne de démarcation pour recevoir un électrochoc avant de ne plus avoir d'allure. Pour moi, *the sky is the limit* est devenu *in the sky, there is no limit,* aucune limite à ma folie. Je reviens donc patauger dans ma crainte obsessive, recomptant les allées avant les deux issues de secours, vérifiant l'étanchéité des hublots et cherchant ma lampe de poche dans mon sac à dos. Si ce n'était de la gêne et de l'embarras que je causerais en bloquant la circulation, je resterais planté debout en plein milieu de l'allée, devant la rangée des sorties de secours. Malgré ma frénésie et mes rituels qui frisent le délire, je souris quand même à l'intérieur de moi lorsque dans un geste compulsif, je me penche pour arracher sous mon siège, l'attache de plastique qui scelle le coffret dans lequel se trouve la veste de sauvetage. Stéphanie et moi, nous ferions vraiment un beau petit couple de névrosés !

J’arrive chez moi vers deux heures dans la nuit, le sommeil s’est emparé de la maisonnée et pour ne pas le perturber, je suis obligé de faire des caresses intensives à Gaspard. Ce dernier sautille et m’épargne, à mon grand soulagement, ses aboiements, ce qui me laisse sérieusement douter de ses talents de chien de garde. Dans sa foulée pour attirer mon attention, il secoue frénétiquement sa queue devenue jaune et rouge de peinture.

Je dois avouer que ma mère s’est surpassée. Finalement, son idée de mélanger culture chinoise Feng Shui et japonaise Samouraï me plaît. On se croirait dans les décors de la série *Shogun*. Elle a du talent et me surprend chaque fois par ses audaces. Je suis certain qu’elle pourrait harmoniser des chakras hindous dans un environnement inuit. Tant d’ouverture d’esprit chez elle et si peu chez mon père, quel contraste ! D’ailleurs, il est à la maison, sa rutilante BMW scintille sous la lueur des lampadaires, ce qui signifie que ma mère a encore empiété sur sa place de stationnement dans le garage, il doit rager. Elle doit jouir. M'arrive en tête une suggestion que j’ai faite à ma mère lorsque j’étais jeune pour qu’elle amène mon père se faire vacciner contre la rage en même temps que notre chien. S’il peut assez écumer et s’étouffer dans sa bave, ce n’est pas moi qui vais l’aspirer pour le sauver.

Parfois, je me fais peur, que suis-je devenu ? Mes sentiments envers lui ont la teinte tenace des rancoeurs, je n’ose décrire, ceux de la haine. Je me donne moi-même des frissons d’horreur d’en être arrivé là. Par contre, il y a des moments où mon coeur désirerait le voir emprunter d’autres pentes pour dévaler avec nous de nouveaux versants. Comment ne pas souhaiter atténuer cet immense affront qu’il nous fait subir et que je traîne sans répit. Je n’ai pas complètement décroché de rétablir une relation avec mon père, mais chaque jour un crampon lâche. Bien que je sois encore agrippé aux parois d’une falaise, malheureusement, je commence à croire que ma chute est inévitable.

Je l’ai déjà dit, je ne peux plus supporter ce foutu regard qu’il pose sur nous comme sur du menu fretin. Durant des années, j'ai tout fait pour attirer son attention. Mes bonnes notes ne l’impressionnaient guère. Je lui ai projeté en pleine face mes trophées de soccer, mes bulletins avec des mentions d’excellente conduite, lui ai fait les plus beaux bricolages et même je suis allé jusqu’à cirer ses bottes de l’armée. Rien à faire, le positif le laissait froid. J’ai viré mon chapeau de bord et tenté la pente négative. Ainsi, je me suis retrouvé chez le directeur du secondaire pour avoir bousillé les expériences de chimie en crachant dans toutes les éprouvettes de mes amis, faussant le PH des solutions et conséquemment toutes les données qui en découlaient. Fier d’avoir peut-être ébranlé le mur de glace, je m’attendais à prendre toute une dégelée, mais non ! Ma sainte mère est venue saborder mes tentatives de provocation et l’iceberg ne

fut en aucun cas, menacé d'un réchauffement de ses climats. Il m'a fallu hausser la barre de mes efforts de rébellion. J'ai arraché les sigles sur les autos et de préférence sur les véhicules de luxe. J'ai ainsi amassé une belle collection qui allait de la Chevette à la BMW, puis j'ai gagné une médaille d'or avec une Ferrari dont le déclenchement du système d'alarme m'avait donné bien des sueurs froides. Pour être certain de me faire pincer, je les affichais bien à la vue dans mon casier à la polyvalente, bénéficiant de cette façon d'une image de dur à cuire qui ne me déplaisait pas du tout. Je voulais provoquer le général, mais finalement tout ce que j'ai réussi à obtenir, c'est de faire pleurer ma mère. Encore une fois, elle est venue décapiter mes tentatives de putsch en dissimulant non seulement mes actes de vandalisme à mon père, mais aussi la pénalité de travaux communautaires de quatre fins d'après-midi par semaine que j'ai dû accomplir durant un an au centre d'hébergement pour personnes âgées. J'étais loin de me douter que dans ce milieu, je découvrirais un cocon plein de gens attachants, qui s'intéresseraient sans préjugé, à l'adolescent en quête d'attention que j'étais. En trouvant de quoi remplir certaines plages vides de mon coeur, l'espace réservé à mon père m'en paraissait que plus dévasté. Je dois à ma mère et à ses nombreux cercles d'amis, dont mon directeur du secondaire faisait partie, de ne pas avoir été suspendu de l'école.

Finalement, après ce voyage à Cuba moralement exténuant, je me dirige directement vers ma chambre, épuisé par toutes ces émotions qui ont envahi mon habitacle au même rythme que toutes les turbulences qui ont secoué la carlingue. Je gagne mon lit comme un rempart, un ancrage de repos en espérant y trouver un salutaire oubli. Dès mon éveil, mes tourments se sont hissés à bord, tels des rats se glissant en douce dans la cale des navires.

Des odeurs de café et de bacon me tirent d'un sommeil qui fut à en voir mon lit, aussi tourmenté que mes états d'âme. D'une odeur agréable à une autre, je me laisse envahir par les parfums enivrants de Stéphanie. Je tente de me persuader du succès de nos éventuelles retrouvailles vendredi. J'ébauche dans ma tête de nombreux scénarios. Heureux, je mise sur le bonheur qui s'en vient vers moi et éprouve le goût d'en répandre un peu en allant rejoindre ma mère.

Mon grand-père est déjà attablé. Le week-end, il vient souvent déjeuner avec ma mère, obligeant mon père, s'il veut l'éviter, à persister dans ses séances de conditionnement physique. De toute façon, le médecin de l'armée, le seul en lequel il croit, l'a informé que son embonpoint et son hypertension le placent dans une zone à risque. Aucune échappatoire cette fois-ci, son pouvoir de général ne pourra lui permettre de déléguer à un subalterne. Aucune clause dérogatoire. Pour une fois que l'épée de Damoclès lui pend au-dessus de la tête,

des idées de couper le petit crin de cheval, la retenant, chevauchent dans mes pensées et m’effraient.

— Tiens, si ce n’est pas mon Zig Zag. Pis la galère ? As-tu montré ta matière blanche ?

— Papa, franchement on se garde une petite gêne !

— Ben voyons donc Sarah, ma *sweety*, ton fils n'est pas *shy with me*. Pis, as-tu dégoté une créature de ton goût ?

— Tu es bien tannant ! Laisse-lui le temps de se réveiller.

— Ne t'en fais pas maman, tu le connais, si je ne lui parle pas de mes vacances, il n’arrêtera pas. Aussi bien plonger tout de suite. J’ai rencontré Stéphanie, une fille formidable, mais je l’ai perdue de vue, sans nom ni adresse. Une belle inconnue que j’espère bien retrouver vendredi sur un vol revenant de Cuba. Je souhaite qu’elle soit à bord afin de m’éviter de faire le tour des hôpitaux de la région de Montréal pour la rechercher.

— *Why* le tour des hôpitaux ? Es-t’y malade ? Taboire, Zig Zag, dis-moé pas que t’as pogné une fluette, une chétive ? Ça fera pas des enfants forts.

— Grand-papa, nous sommes loin d’en être rendus là. Et non, elle n’est pas malade. Elle est résidente en médecine dans un hôpital de la région. C'est tout ce que je sais d'elle. Je n’ai aucun autre moyen de la retrouver que celui de la voir revenir sur un vol en provenance de Cuba vendredi.

Six heures vingt-deux, il fallait s'y attendre, Salvador entre dans la salle à manger. Il va de soi qu'il est déjà vêtu. Je ne crois pas avoir déjà vu mon frère en pyjama. Étant samedi, il porte une chemise blanche qui aujourd'hui est à motifs de papillons. La semaine prochaine, ce sera le tour de celle avec des dessins de coccinelles. La couleur de la chemise varie selon la journée. Sa préférée, la jaune pour jeudi doit avoir un écusson de la planète Jupiter. Lorsque je l'aperçois, il me rappelle la journée que nous sommes. À défaut de mettre nos pendules à l'heure, il les met à la journée. Tout est rangé dans son placard en fonction des sept jours de la semaine et les tiroirs de ses bureaux sont identifiés à leurs noms. Le protocole imposé par mon père est resté imbriqué dans ses routines. À six heures dix, il se lève d'un bond, place ses draps prestement pour être sous la douche à six heures treize. Si mon père n’en avait pas eu si honte, Salvador aurait été sa meilleure recrue. La chevelure bouclée de mon frère est la seule entorse au décorum militaire. Tant qu'à l'habillement même s'il déroge par l'allure, il satisfait d'une certaine façon à la rigueur et au conformisme de la répétition.

Il s’approche de moi et vient me toucher spontanément comme pour valider ma présence. Il n’est pas fou mon frère, il sait très bien que son

imagination lui joue quelquefois des tours. Lorsqu'à l'inverse nous voulons initier un contact physique pour capter son attention, la prudence s'impose pour ne pas piétiner ses fragiles espaces

— Zac, tu es revenu. Je suis content.

— J'ai des cadeaux pour vous.

Les yeux de Salvador viennent de passer en mode brillance, il trépigne autour de la table. Surexcité et embarquant mentalement dans ses rituels de classification et de rangement de ses précieuses possessions, le débit de sa parole s'emballe. Tout en litanie et sans reprendre son souffle, il me débite une phrase qui a sauté tous les signes de ponctuation.

— C'est quoi c'est quoi Zac j'aime ça les cadeaux moi est-ce qu'il est gros si ça mesure moins de seize centimètres par treize par huit je pourrai le ranger dans ma boîte métallique bleu de Prusse qui contient la photo de Sandra Bullock ma passe de la ronde de l'été passé mon morceau de billet du spectacle de Joe Cocker si c'est plus gros je devrai le ranger dans ma boite rouge carmin qui contient mon chandail de soccer mon encyclopédie sur la peinture et ma collection de timbres par contre...

À toute vitesse et pour mettre fin à une liste exhaustive de son butin, je réussis à insérer :

— La boîte bleue, ça va être bien correct, Salvador.

Soudain, une espèce de yéti, à pelage roux et au visage pas très amical, se pointe. Elle pourrait aussi bien être la femme de *Chewbacca*, qui serait tombée dans le henné. Bien qu'elle semble faire partie des homo sapiens, son langage nous ramène à l'époque des grands singes, vulgarité en prime.

— Christ, c'est quoi le bordel, icitte à matin ? Stie on ne peut pas dormir en paix. On est samedi, calice.

Je vois presque les oreilles de ma mère se retrousser sous ses cheveux.

— Ton langage Margot ! Fais un effort.

— Margot, Margot, Zac nous a apporté des cadeaux.

— Pis, j'm'en câlisse-tu, moé.

Exaspérée, ma mère lève les yeux au plafond. En me dirigeant vers ma chambre pour aller chercher les cadeaux et dans un élan de tendresse, je prends Margot par la taille et lui flanque une grosse bise sur la joue.

— Je suis content de voir que tu n'as pas changé.

— Stie, t'es donc ben rendu téteux ! Ça va te prendre une blonde au plus Christ.

— Justement...

S'aventure à dire mon grand-père jusqu'à ce que les poignards

enchâssés dans les yeux de ma mère lui coupent la langue. À mon retour, Salvador est concentré à échafauder une structure qu'il réussit à assembler avec les boîtes de céréales, les tranches de pain montées en cascade, les pots de confitures, les soucoupes, les napperons ainsi que les élastiques, les crayons et la planche à découper. Créant ainsi des passerelles, des plates-formes puis sculptant à même l'ananas un tunnel, rien ne vient contrer ses élans. Le dégât qu'il est en train de provoquer ne le regarde pas. Lorsqu'il s'évade dans un de ses centres d'intérêt, il est comme un enfant qui sautille dans un jeu gonflable, il n'entend ni ne voit plus rien. Son monde lui suffit et le comble. Il va de soi qu'il ne réalise pas que je viens de lui apporter un chapeau. Par contre, mon grand-père putschiste toujours prêt à l'insurrection, jubile de détenir un symbole du grand chef révolutionnaire. Ma mère ne cesse de me remercier pour son paréo tandis que ma soeur tente de se l'enrouler de différentes manières et nous fait bien rire par l'originalité de ses accoutrements auxquels elle joint différents accessoires. Finalement, nous terminons joyeusement notre déjeuner en nous contentant d'un coin de ce qui reste de la table devenue un terrain miné par Salvador et transformée en plate-forme de forage.

— Bon, maintenant vous dégagez de ma cuisine. Je n'en veux pas un dans mes jambes pendant que je fais mes recettes pour la fête de Mae de ce soir. Si j'en attrape un, venir lécher mes plats, j'y coupe un doigt.

On se prépare à exécuter les ordres lorsque le général en chef se pointe. On se dépêche à rompre les rangs avant de subir une inspection. Trop tard, il a déjà repéré le désastre sur la table.

— Salvador, mais veux-tu bien me dire qu'est-ce qui se passe dans ta tête ? Dis-moi Sarah, je me trompe ou il régresse lui ? Comment peux-tu tolérer un tel comportement ?

Ma mère lui réplique sèchement :

— Est-ce que je me mêle des activités que je juge abrutissantes et auxquelles tu soumets stupidement « Ton Armée », moi ?

Et elle insiste dans sa tonalité sur les mots : « Ton Armée ». Mon père s'écrase comme une fleur fragile ne tolérant pas le soleil et encore moins les flammes sortant des yeux de ma mère puis, tout en douceur, il tente de se ramener dans les bonnes grâces de cette dernière.

— Ça sent bon, j'ai faim.

Mon grand-père le toise du regard.

— *Too late* Victor, le *breakfast* est terminé, l'amiral nous a sortis de ses quartiers.

— Mais Sarah, je viens juste de finir mon entraînement. Je suis revenu le plus tôt possible. Il y avait beaucoup de monde et j'ai dû attendre pour

les appareils. J’ai été retardé par un maudit musulman qui ne saisissait rien dans les explications du moniteur. Ils devraient rester dans leurs mosquées.

Ne pouvant manquer une occasion de narguer mon père, mon grand-père s’infiltre allègrement dans la conversation.

— Taboire, t’avions pas compris, *too late*. T’allions passer *under the table*. T’étions pas au mess des officiers icitte, pas question d’ *youser* [10]de tes pouvoirs. Pis à part ça les musulmans d’Afghanistan doivent se dire : *kossé* qui nous veulent ces *goddam de canayiens.*

— Papa, laisse tomber. C’est correct Victor, viens t’asseoir, je vais boire un café avec toi.

La voilà qui joue sa scène du morceau de jambon pris entre deux tranches de pain. Elle offre, sur chaque facette, les condiments et les épices appropriés. C’est certain, elle doit beurrer très épais parfois sur un côté, parfois sur l’autre. Mon père, la tranche sophistiquée de pain certifié haut gradé s’obstine à regarder avec condescendance la vulgaire tranche de pain ordinaire et colorée souvent en vert ou rose que l’on utilisait autrefois dans les buffets. Pour sa part, mon grand-père laisserait bien moisir dans un coin le prétentieux levain pour prouver que haut de gamme ou pas, il se gâte de la même façon.

Plaire à un sans trop déplaire à l’autre, relève de la haute voltige et je dois avouer qu’elle réussit à atténuer les frictions, mais encore une fois le poids de toutes ces mésententes s’accumule sur ses épaules. Pourquoi protège-t-elle encore mon père ? J’en suis dépassé. Je ne peux quand même pas croire qu’elle persiste à l’aimer. Ses regards me déroutent, j'y lis l’impensable et perçois beaucoup d’ambivalence dans son comportement envers mon père. Pendant qu’une partie d’elle jette des pelletées de terre sur l’icône du général, ses doigts s’enlisent dans le sol à la recherche de ses beaux souvenirs.

Je suis certain que pour le repas de fête de Mae, ma mère se surpassera en poussant sa fièvre culinaire au seuil des convulsions. Sous le couvert de ses couverts hautement garnis, elle nous confesse sans le savoir, ses craintes de mère tourmentée qui croit toujours ne jamais en avoir assez fait pour réparer on ne sait plus quoi au juste. Avoir été religieuse, elle aurait pris tous les péchés du monde sur ses épaules et tant qu’à y être, en aurait purgé toutes les pénitences. Rien ne l’aurait retenue d’user ses doigts à force de les tremper dans les bénitiers ni de brûler tous les cierges de la sacristie, sans oublier naturellement l’encens des rois mages. Elle est une fanatique de l’expiation et ne réalise pas avoir fait des centaines de fois son chemin de croix. Je ne cesse de lui dire qu’elle a suffisamment gagné d’indulgences et que le jour du repos est venu, elle persiste à se mortifier. Parfois, je me demande si elle ne porte pas en secret un cilice et ne fait pas de l’autoflagellation. Il faut qu’elle expie et rachète les

péchés par omission de celui qui se croit au-dessus de la mêlée des simples mortels. Comment lui faire comprendre qu'elle en fait trop et que ce trop est de trop ?

En tout cas, je ne lui ferai pas de remontrances aujourd'hui, son adrénaline est dans le plafond. Sa réputation de cordon-bleu la met presque en transe et la conduit au seuil de la fébrilité. Inutile de rajouter de la pression pour qu'elle se fasse flamber avec ses crêpes ou ses crevettes au pernod. Les revues de Ricardo s'entremêlent à celles de Josée Di Stasio et de Soeur Berthe, question de se garder dans les bonnes grâces de la divine providence en côtoyant les grands maîtres de l'art culinaire.

Mon frère Fédérico est le premier avec sa conjointe Sophie à se présenter à la fête. Il va de soi que son prénom a aussi une histoire. À sa naissance, ma mère venait de visionner le film « La cité des femmes » de Fédérico Fellini. Emballée par la place de choix que le maître italien avait laissée aux femmes de diverses provenances (la patineuse, la pêcheuse, la juge, la commandante, la danseuse, la motocycliste et plusieurs militantes féministes) en contrepartie à deux rôles masculins de personnages très médiocres, elle décida de lui rendre hommage à sa façon, en offrant à un de ses fils l'honneur de transporter le noble prénom.

Mariés depuis trois ans, Sophie et Fédérico semblent tous les deux accrochés aux humeurs et besoins de Mina leur fille de deux ans, dans l'espoir de probablement s'accrocher à quelque chose. Leur union bat de l'aile. Mon frère est très malheureux et ne peut se décider à se hisser hors du nid. Malgré ses cinq tentatives de suicide, il continue ses tentatives de vie en couple. Il m'a avoué, il y a quelques mois, son homosexualité, mais il ne sait pas que je connais la raison de ses tourments depuis très longtemps. Étant d'un an mon aîné et mon idole, je le suivais partout et souvent même je l'espionnais. J'avais besoin d'un modèle à copier, mon père étant hors d'atteinte et de toute façon beaucoup trop rigide pour devenir le mentor de ma fougueuse adolescence. Je ne savais pas qu'un jour je regretterais amèrement de l'avoir épié.

Un soir, lorsque j'avais environ quatorze ans, je suis entré du basket-ball plus tôt que prévu, la partie ayant été annulée. L'occasion rêvée pour écouter un film osé, que Carl m'avait prêté en cachette et qu'il m'avait décrit comme étant assez sexuellement explicite. Je savais ma mère partie avec Margot et Salvador faire sa tournée des épiceries, mon père comme toujours à l'extérieur. Mae et Fédérico avaient eux aussi des activités sportives. Je descends donc au sous-sol et me prépare pour mon visionnement clandestin lorsque j'entends arriver mon frère Fédérico et son ami Luis.

Subito presto, je me cache derrière le sofa arrondi dont la courbure offrait une cachette digne des films de « *Pink Panther.* » Partageant mon repère avec une immense plante verte qui me permettait une vue sans être vu, je ne fus pas long à devenir de la même couleur que cette dernière, bénéficiant ainsi d'un mimétisme non négligeable pour mon camouflage. Sans équivoque, ni ambiguïté, les caresses, les attouchements dont j'étais témoin, me laissèrent figé dans un état végétal identique à la gigantesque schefflera de ma mère. Voir en gros plan le pénis de son frère se faire tailler une pipe par un gars est une scène que personne ne veut observer. Moi, qui me préparais à visionner un film osé, je ne pensais jamais débarquer dans un tel registre, une autre catégorie de séquences de sexe. Pendant que je recevais une douche froide

derrière le sofa, mon frère jouissait à grand déploiement en murmurant des mots tendres. Puis arrivèrent les embrassades à pleine bouche. Je m'en voulais d'avoir espionné et par le fait même d'avoir détruit cette image de mâle à imiter que mon frère m'avait toujours projetée. Mon frère, un fif, une tapette, je ne pouvais y croire. Dans les jours qui suivirent, je tentai de me convaincre que j'avais rêvé cette scène, inavouable à personne ni à moi-même d'ailleurs. Puis, je me remis à épier les faits et gestes de Fédérico dans l'espoir d'apprendre que ce n'était qu'un égarement de sa part. Mais à quelques reprises, je surpris des conversations très explicites sur ses sentiments envers Luis et au fil des années une multitude de comportements vinrent corroborer le fait que mon frère soit gai. Dans le fond, ce n'était pas son homosexualité qui me dérangeait, mais la perte d'une image sur laquelle, à défaut d'en avoir une autre de rechange, je voulais moduler mon cheminement d'adolescent.

Devant l'intransigeance de notre père, Fédérico a utilisé au cours des années, mille et un subterfuges pour dissimuler cette sexualité jugée dans l'ordre de la déviance. Plus j'y pense, plus son prénom lui colle à la peau. Comme dans l'univers de Fédérico Fellini, mon frère joue un rôle, il ne vit pas sa vraie vie. Sophie a été et est encore un moyen de camoufler son homosexualité et de poursuivre une situation socialement acceptable par mon père.

Aborder ce sujet avec lui a été délicat. Une stupide gêne me cantonnait dans une réserve et je ne lui ai verbalisé aucun réconfort, je n'ai que prêté l'oreille. Pourtant, je suis assez bien placé pour comprendre le désarroi des gens en processus de survie. Je suis vraiment tout un psychologue, mon propre frère fait, sous mes yeux, cinq tentatives de suicide et je ne suis pas foutu de le convaincre de l'urgence d'agir. Si je m'étais forcé les méninges un peu plus, j'aurais peut-être trouvé la phrase, le geste, la thérapie qui peuvent tout faire basculer, mais non, j'ai confiné mon rôle dans une passivité qui me lève le coeur. Je me sens coupable de lâcheté extrême. Je n'ai pas été assez tenace, ni assez convainquant pour celui qui n'a pas hésité à m'apporter réconfort dans la détresse de mes deux dernières années.

En arrivant, Fédérico et Sophie restent stupéfiés par le décor exotique de notre salon qui encore une fois en met plein la vue.

— Wow, maman, tu te surpasses de fois en fois. C'est apaisant et chaleureux comme ambiance. J'aime tes paravents, ils donnent une belle atmosphère. Je suis surpris que tu aies enlevé les grands miroirs de l'entrée. Tu devrais venir faire la décoration chez nous.

Un bref coup d'oeil à Sophie me permet d'évaluer la remarque comme de trop et réaliser que Fédérico aura sûrement quelques comptes à

rendre.

— Merci mon grand, j’ai appris qu’il ne faut pas mettre de glace devant une porte d’entrée, on pourrait faire fuir le Chi, l’énergie qui apporte l’harmonie. Je suis contente de vous voir. Passe-moi ta petite merveille que je lui croque un peu les joues. Viens voir mamie, mon coeur. Je veux un gros câlin.

Les bras pleins de son paquet d’amour, elle se retourne et embrasse ma belle-soeur.

— Bonjour Sophie, mais tu es superbe dans ton manteau marine. Il te va à merveille.

— Merci, Madame Valois. C’est un cadeau de Fédérico. Il a vraiment du goût pour les vêtements. Chaque fois qu’il m’en achète, je reçois des félicitations.

En regardant Fédérico, c’est évident que la tenue vestimentaire est une de ses priorités. Son cardigan Lacoste s’agence à son polo également Lacoste. D’ailleurs, tout n’est qu’harmonie : ongles propres et bien coupés, chaussures impeccables, pas un pli dans le pantalon, il va de soi, cheveux sans mèche qui retrousse, monture de lunettes Dolce Gabbana, dents parfaites. Il faut dire que le fait d’être orthodontiste aide. Il ajoute toujours à sa tenue une petite touche qui fait la différence et marque son originalité. À défaut de signer des créations comme il l’aurait tant désiré, il s'invente des arrangements originaux : foulards, chapeaux et bracelets sont devenus des accessoires nécessaires, une forme d’allègement à une exubérance refoulée. Même s’il n’a aucune de ces petites manières qui trahissent certains gais, il m'apparaît évident qu’il est homosexuel. Comment se fait-il que personne sauf moi, ne le réalise dans la famille ? Et Sophie, le sait-elle ? Fait-elle semblant de ne pas voir ? Selon Fédérico, elle ne se doute de rien. J'en suis vraiment étonné.

— Salut frérot, tu es tout bronzé, wow ! Je t’envie, les couleurs de ta chemise ressortent superbement avec le bronzage. Tu survis à l’université à ce que je constate. Et le voyage à Cuba ?

— Cuba ! Disons... prometteur serait le terme à utiliser. Content de te voir, mon vieux. Comment se porte l’esthétisme du sourire ?

— Ça va.

Il me répond un genre de ça va qui suggère le contraire. Son regard triste appuie d'ailleurs cette impression. Tout se passe au-delà des mots. Le non-dit, tellement chargé de la gamme des désespoirs avec ses silences, ses pauses, ses temps et ses portées hors de portée. Ce n’est pas vrai qu’il va encore se noyer sous mes yeux. La crainte, qu’il débouche de nouveau dans une autre tentative de suicide, me hante, mais ne réussit pas à me fouetter suffisamment pour que j’agisse. Mais qu’est-ce que j’attends pour l'inciter à entreprendre un

processus de libération ? On dirait que je me promène toujours les chaussures délacées. Inapte à faire à temps les bons pas, je trébuche dans ma lâcheté ou mes incapacités, je ne sais plus.

Mon frère attache une immense importance à ce que pense mon père. Je suis convaincu qu'il a fait son cours en dentisterie pour lui plaire. Je me rappelle qu'il a toujours voulu devenir couturier. Il s'amusait davantage que Mae à habiller et confectionner des costumes pour les poupées de ma soeur. Couturier : un travail de tapette, sans prestige selon mon père. Et pourtant, je mets au défi quiconque de nommer quatre dentistes connus à travers le monde alors que le nom des grands de la haute couture se retrouve sur des collections complètes de vêtements, de parfums et de bijoux.

Grand-père et Margot viennent nous rejoindre mais cette dernière disparaît aussitôt après avoir subtilisé Mina des bras de sa grand-mère en lui faisant miroiter la possibilité d'un quelconque lutin caché dans sa chambre.

— Taboire, mon Fédé, t'es ben *swell*.

J'ai toujours peur que mon grand-père se trompe ou que la langue lui fourche et que le Fédé sorte en Pédé.

— Ça va grand-père ?

— J'allions un peu mieux. Hier j'avions *slidé* dans les *steps* et j'avions *timbé* sur le râteau de l'échine [11]. À matin j'ai mal au nouque-de-la-queue.

— Au quoi ? Je n'ai jamais entendu cette expression-là.

Ma mère rit et rajoute :

— Ton grand-père veut dire le coccyx. Le nouque-de-la-queue c'est le coccyx. Papa fait un effort, on n'est pas au Nouveau-Brunswick ici, ni au dix-neuvième siècle.

Mae arrive comme une duchesse de carnaval, toujours en quête d'un public et espère des notes parfaites pour sa tenue vestimentaire griffée Christian Lacroix, sa coupe de cheveux à la Lady Gaga, ses faux ongles en acrylique de style fauve, sa taille de mannequin anorexique et son maquillage de scène. Elle traîne dans la queue de sa comète, un attrayant prince consort qu'on sort pour rehausser la parade et épater la galerie. Je soupçonne ma soeur de tenter de soutirer par ricochet, des regards tout d'abord adressés à son ami d'occasion, d'un charme et d'une beauté à en faire pâlir Fédérico. Se démenant pour plaire, Fabrice ne ménage aucun effort pour monter dans l'estime de Mae et ne tarit pas d'éloges pour la diva. Pauvre lui, c'est peine perdue, ma soeur en plus de s'enliser dans sa relation unidirectionnelle avec son Guillaume, ne semble pas avoir dépassé son complexe d'Électre, le correspondant féminin du complexe d'Oedipe. N'ayant pas réussi, il y a plusieurs années à susciter l'admiration de

mon père avec ses trophées et ses médailles en patinage artistique, elle se rabat corps et âme dans une poursuite acharnée d'un vedettariat qui fait pitié à voir. Elle tourbillonne dans sa mare comme un vilain petit canard convaincu qu'il s'est transformé en superbe cygne blanc. Elle a abandonné il y a six ans, une carrière peu prestigieuse d'infirmière qui ne lui permettait pas de sortir de la mêlée. Et pourtant, Dieu seul sait que depuis qu'elle est petite, cette profession était son choix de vie. Les dimensions humaines qui s'y accolaient la comblaient et elle s'y était épanouie comme une fleur, mais les parfums de ses trop discrètes éclosions ne parvenaient pas aux narines sélectives de mon père. Alors pour capter l'odorat de ce dernier, elle s'enlise dans ses illusions d'arriver un jour à extraire des arômes d'un bouquet artificiel ne lui convenant pas.

— J'espère que je ne suis pas en retard, j'avais un essayage et une répétition cet après-midi. Je crois qu'on se dirige vers un vif succès avec cette pièce d'Eugène Ionesco.

Elle s'étire pour donner ses baisers en rafale tout en évitant d'abîmer son rouge à lèvres dans les teintes de bourgogne s'agençant, il va de soi, à la couleur de son tailleur. Ce dernier, très cintré, découpe sa svelte silhouette. Il faut dire que son magnifique corps sculpté est le résultat de nombreuses heures de conditionnement physique et d'un régime alimentaire drastique. Il est hors de question qu'une autre grossesse vienne saper tous ses efforts.

— Maman, mais c'est donc bien spécial ce que tu as créé comme décor. C'est beau, n'est-ce pas Fabrice ?

— Vous êtes vraiment une artiste, Madame Valois. Je trouve que vous avez réussi à donner un cachet exotique très intéressant.

— Merci, Fabrice. Venez on va prendre un verre, il faut souligner en grand, tes vingt-neuf ans, n'est-ce pas ma fille ? Ah ! Non, Gaspard ôte-toi de là. C'est fou ce qu'il peut être têtu ce chien-là ; il passe son temps à s'abreuver dans ma fontaine à clapotis.

— Où est papa ?

Cela m'horripile jusqu'à la moelle, de voir encore et encore, Mae espérer la présence de notre père et perpétuellement chercher son aval. N'obtenir qu'un je-m'en-foutisme n'a pas eu raison de sa ténacité et de son acharnement. Notre père nous ignore, non c'est faux, il nous méprise. Finalement, les deux à la fois. Quand on fait quelque chose de bien, jamais d'encouragement ne sort de sa bouche en cul de poule guerrière. Mon père n'a que lui seul comme point de mire, rien ne vient perturber son champ de vison où il emplit tout l'écran.

D'un air détaché, ma mère lui répond :

— Il est parti acheter d'autres bouteilles de vin. Mes achats ne lui

convenaient pas. Tu connais ton père. Il n’est jamais satisfait, il lui faut toujours ce qu’il y a de mieux pour chaque circonstance.

J’ai le goût d’ajouter que son insatisfaction s’étend même à ses enfants. Nous ne semblons pas lui convenir et il est dommage pour lui qu’il ne puisse nous remplacer comme de simples bouteilles de vin. Les seules pièces du puzzle correspondant à ses attentes auraient été des copies conformes de sa petite, pardon, de sa sérénissime personne, ou encore des clones militaires pouvant grossir son armée. La journée se prêtant mal à déblatérer, je ravale le venin qui m’irrite de plus en plus la langue, la gorge, le coeur.

Mon père arrive, les bras chargés de bouteilles et commence aussitôt à servir l’apéro. Il ne semble pas faire partie de notre clan, on le croirait plutôt membre d’une équipe de traiteurs. Par chance, Salvador est dans une bonne journée et paraît heureux de voir tout son monde, il se colle sur Mae. Surexcité à l’idée de lui donner son présent, il trépigne d’impatience à en piétiner sur le tatami. Ma mère annonce le déclenchement de la remise des cadeaux comme s’il s’agissait du départ de la course Vendée globe.

— C’est bon, Salvador, vas-y le premier.

Le temps de le dire, il remonte du sous-sol avec une immense toile qui nous laisse tous stupéfiés. Une scène touchante de Mae lorsqu’elle avait environ six ans, avec à ses côtés Salvador qui devait avoir entre deux et trois ans, les représente faisant un pique-nique dans la cour arrière avec tous les toutous et poupées de la maison. L’intensité des regards est poignante, la ressemblance est saisissante. Mon frère est un peintre de génie. Chaque année, la ville de Brossard tient une exposition pour ses artistes. Nous avons déjà voulu l’inscrire, mais il s’y est toujours farouchement opposé. Il lui est insoutenable de se séparer de ses oeuvres et l'anxiété qu'il en résulte nous a dissuadés d'entreprendre quoi que ce soit en ce sens.

— Taboire, c’est donc ben *nice* ce que t’as fait mon Dark Vador.

Tout le monde s’agglutine pour admirer le chef-d’oeuvre. Naturellement, mon père parade avec les apéros et n’y jette même pas un coup d’oeil. Comment peut-il arborer autant de détachement ? Il m’enrage. Je lui enverrais une décharge électrique pour que le courant familial réussisse à passer.

— Salvador, que c’est touchant, je suis vraiment contente. C’est un superbe cadeau et tu peux être certain que je vais l’installer chez moi.

Mon frère est fier et beau à voir. J'accueille toutes les belles réactions dont il nous gratifie dès qu'elles se présentent, car elles sont si fugaces. Autant parfois, il transporte et affiche ses émotions directement sur le dessus de sa peau comme un exubérant maquillage scintillant, autant il s'enveloppe dans une épaisse combinaison molletonnée qui se rétracte comme un accordéon.

Même s'il n'y a pas de schème établi qui nous permettrait d'anticiper ses comportements, je sais par contre qu'il est un papier buvard et qu'il aspire tout, joies comme peines. Lorsque l'évènement lui fait trop mal, souvent il s'agite, secoue le buvard à en faire sortir toute l'encre de ses chagrins. Son mécanisme de compensation, qui passe par l'agitation, est devenu un exutoire que toute notre famille nonobstant mon père bien sûr, respecte. Il en a été autrement par le passé. Maintes fois appelés pour intervenir à l'école, mes parents... que dis-je, ma mère se rendait sur place et tentait d'endiguer la débâcle. Bien qu'ayant été, dès son entrée scolaire, retiré du groupe régulier et inséré dans celui de jeunes ayant des troubles d'apprentissage, Salvador vivait de grandes phases d'insécurité et se mettait alors à tournoyer autour des pupitres, comme s'il voulait éparpiller ses désarrois. À force de ténacité, ma mère fit comprendre qu'au lieu de gaspiller des énergies pour réprimer un mécanisme qui était salutaire à Salvador, valait mieux investir davantage d'efforts pour canaliser celles de mon frère dans des activités stimulantes à ses yeux comme la peinture et le bricolage.

Voilà mon grand-père qui se lève. Sûrement habité, lui aussi, d'une hâte de jouir du plaisir de donner.

— Asteur, ma très chère Mae, j'aimerions ben que tu désemboures [12] mon mien. Chu *çartain* que tu *doué* pas en *aouère* des pareilles. Taboire, j'avions pas *scratché* le *lébeul* de prix. *Ergard* pas, Mae.

Mon grand-père s'empresse d'arracher l'étiquette et avec fierté attend la réaction de Mae. Cette dernière, habituée de jouer des rôles, n'a aucune difficulté à feindre l'enthousiasme devant les mirobolantes et monstrueuses boucles d'oreilles. En raison de leurs longueurs excessives, les pendeloques, en forme de perroquets juchés sur un perchoir, reposent sur les épaules de ma soeur. Si ce n'était du risque de blesser mon grand-père, je demanderais s'il n'y avait pas une cage pour compléter l'ensemble.

— Wow ! grand-père, que c'est original ! Je suis très contente. Sois certain que je vais les porter avec plaisir.

Bien sûr, bien sûr, en lavant ta vaisselle probablement. Il m'est incompréhensif qu'elle ne perce pas comme comédienne, elle est si convaincante. Margot s'amuse avec Mérédith en lui racontant toutes sortes d'aventures jusqu'à ce que Mae lui lance un avertissement.

— Ne lui raconte pas des histoires de peur comme celle du Bonhomme Sept Heures.

Intriguée, Mérédith se retourne vers sa mère.

— C'est quoi ça un Bonhomme Sept Heures ?

Mon grand-père, tout fier de répandre un peu de sa culture du terroir s'empresse de répondre à ma nièce.

— Ben vous *créyrez* pas quand j'allions vous conter ça. *Long time ago*, y avait des ramancheurs on les appelaient *Bone-setter*. Et lorsqu'ils replaçaient les bras pis les jambes cassés, les gens hurlaient et les enfants avaient une mozeuze de peur bleue. Quand les enfants étaient tannants on leur faisait à *craire* qu'on ferait venir le *Bone-setter*. Avec le temps, c'est devenu le Bonhomme Sept Heures. On disait que le bonhomme *catchait* tous les tannants *dewors* après sept heures.

Les yeux ronds comme des billes, Mérédith regarde mon grand-père et sa réplique ne tarde guère à venir.

— Pourquoi tu parles comme dans *Dora*, à moitié en français, à moitié en anglais ?

— *My dear sweety*, c'est parce que j'avions vécu longtemps dans des villages *erculés* par le tonnerre où la parlure était différente. Ah ben, taboire ! Le mozeuze de Gaspard, il est encore en train de *zigner* [13] dans mon casque de Davy Crockett.

— Maman, c'est quoi ça veut dire *zigner* ?

— Grand-papa, surveille tes paroles. Il y des enfants ici.

— Mais maman, qu'est-ce que ça veut dire ?

— Ça veut dire jouer.

Voulant faire de la diversion et ainsi éviter de répondre à sa fille, Mae se lance dans une discussion avec mon frère.

— Ah ! Fédérico, je t'ai vu au restaurant un midi la semaine dernière. J'aurais bien aimé aller te saluer, mais on m'attendait pour une répétition. Qui était le gars avec toi ? C'est drôle, j'ai l'impression de le connaître.

Je regarde Fédérico pâlir à en devenir de la même couleur que ses dents parfaites d'orthodontiste. Il récupère cependant assez vite pour répondre spontanément avec un détachement et une aisance qui me surprend pour quelqu'un enclavé dans une carapace. Il manoeuvre bien. Comment lui en vouloir de se cantonner dans la facilité ? S'il y a quelqu'un de bien placé pour comprendre le détournement c'est bien moi.

— C'est Luis, bien sûr que tu le connais. Il venait souvent à la maison lorsque nous étions plus jeunes.

— Ah oui ! Je le replace maintenant. Tu ne trouves pas qu'il a l'air efféminé avec ses foulards, ses bijoux et ses gestes ?

Sophie se glisse dans la conversation :

— Tu ne m'avais pas dit que tu étais allé manger au resto avec un ami.

Fédérico semble presque content de la réplique de Sophie qui lui

évite de se prononcer sur le côté efféminé de Luis.

— Je l’ai rencontré par hasard sur mon heure de lunch. J’ai juste pris un café avec lui.

Devrais-je lui faire une jambette pour qu’il trébuche dans ses mensonges, et ainsi lui donner un élan vers une libération ? Mais avant d’assener des coups d’éperon dans le bouclier de protection des autres, il faudrait peut-être que j’ajuste ma propre armure ou plutôt la détache pour ventiler l'odeur suffocante de mes rancunes.

Mae me prend à l’écart. Je le sens, elle va de nouveau me parler des comportements de Mérédith, sa fille de six ans. Elle demandera mon avis de psychologue, que je ne suis pas, puis elle se mettra en rogne lorsque je lui donnerai mon point de vue, qui ne cadre pas avec sa vision petit bonbon et sucre d’orge, qu’elle a de l’éducation. À l’inverse de mon père, elle applique à outrance le renforcement positif, au seuil même du surdosage. Pour elle, une note de 50 % mérite une gratification pour ne pas avoir été un 40 %. Mérédith est une enfant suralimentée en reconnaissances et qui se noie dans une version édulcorée par la façon trop laxiste de ma soeur de voir l'éducation de sa fille. Mae ne veut rien entendre quand je lui dis que tout ce que sa fille veut c'est son attention et non des récompenses. Pourtant, j’essaie de lui expliquer simplement mes concepts sans lui faire sentir qu’elle puisse être une mauvaise mère. Je n’utilise aucune terminologie de mes connaissances en psychologie. Rien à faire, elle s’offusque et termine fréquemment la discussion en me disant carrément de me mêler de mes affaires. Peu importe, je décide de faire preuve de bonne volonté et dans un élan fraternel, je me prépare à recevoir de nouveau ses récriminations. Après tout, elle a écouté patiemment et plus souvent qu’à son tour mes jérémiades sur mes états d’âme à la suite de la mort de Sandrine et de Carl.

— Bien sûr Mae, viens t’asseoir.

— Zac, je pense que ma fille est dyslexique.

— Premièrement, es-tu certaine de ce que tu avances ? Mérédith a-t-elle passé tous les examens et investigations qu’il faut pour poser ce diagnostic ?

— Non, pas encore, mais elle inverse des lettres. Regarde ce que j’ai apporté.

Elle me glisse un papier où sous différents dessins, je retrouve la waison au lieu de maison, le durean pour bureau et la qouqée à la place de poupée.

— Je crois que ma fille aurait besoin d'une thérapie.

— Ne saute pas aux conclusions trop vite. Attends qu’on l’évalue.

Ce n’est peut-être qu’une forme de jeux pour elle, une manière de vouloir capter ton attention, je ne sais pas moi.

— Évalue-la, toi.

— Je ne pense pas que ce soit une bonne idée. À son école, ils sont mieux placés que moi pour la voir dans son développement global. Et surtout, je suis trop près, mes interventions risquent de ne pas être objectives et je ne crois pas que venant de moi, les conseils soient entendus de la même manière.

— Veux-tu dire que je ne sais pas faire la part des choses ? C’est vrai, j’ai un peu grimpé dans les rideaux l’autre jour quand tu m’as dit que je l’inondais de récompenses. Mais si tu l’évalues, je suis capable de faire le partage. Tu n’as pas confiance en moi, tu me prends pour une exaltée, je le sens. Dis-le donc tout de suite que je suis une mauvaise mère. Tu penses tout le temps que je manque de jugement et de discernement. À cause de ma liaison boiteuse avec Guillaume, tu me places dans la classe des « pas de colonne » et tu transfères cette attitude à mon comportement avec Mérédith.

— Mais pas du tout Mae, je suis persuadé que tu veux ce qu’il y a de mieux pour Mérédith. Et...

— Et que je m’y prends mal. Ah ! Puis, pourquoi suis-je encore venue te demander conseil aussi ?

Elle se lève brusquement et me laisse une fois de plus avec ce goût d’amertume que je retrouve après chaque conversation avec elle sur l’éducation de Mérédith. Frustrée par notre discussion, Mae tente d’assouvir sa colère sur les épaules de Margot. Elle se rabat sur elle comme un coup de vent qui vient de voir la petite échancrure, la petite brèche pour donner libre cours à ses turbulences.

— Je te regarde Margot, j’ai l’impression que tu te laisses aller. Si tu ne décides pas bientôt de faire attention à ton poids, tu vas perdre le contrôle. Aussi, t’es-tu vu l’air, tu ferais peur aux corneilles. Quand on a des mèches orangées, on ne s’habille pas en rose. D’ailleurs, le rose, c’est pour les grosses. Selon une étude, il se produit un phénomène chimique dans le cerveau des femmes obèses qui les pousse à se vêtir en rose. Regarde...

— Ta gueule Mae, si tu ne veux pas que je te fasse ravaler ton christ de chandail à paillettes, ne me fais pas chier. À ce que je sache, miss parfaite, ta grande séduction ne t’a pas fait gagner le coeur de ton Guillaume ! Pas fou le gars, y voué ben que t’es rien que de la frime. Sous tes airs de greluche et de sainte-nitouche, t’es rien qu’une ostie de complexée qui n’arrête pas de se fendre le cul en quatre pour attirer le regard de papa et... laisse-moi te dire que lorsque t’étais enceinte, toi aussi ta taille et tes petites allures sexy ont

pris royalement le bord.

La réplique de Margot percute nos tympans et nous fige dans un lourd silence. Chacun se regardant sans se regarder, se devinant sans se consulter. Mon père qui juste qu'à maintenant faisait davantage le figurant que le participant, se lève d'un bond. Il sort de son habituelle et légendaire indifférence comme une rivière sort impétueusement de son lit. Et comme cette dernière, il dévale pour inonder du flot de ses injures, les petites roches et grenailles qui se trouvent sur son grandiose parcours. Il se plante devant Margot et d'un ton sec lui envoie sa colère.

— Peux-tu me clarifier ce que tu viens de dire ?

Ma soeur vient de franchir le cap du socialement acceptable donc du paternellement recevable. Elle devra impérieusement répondre de ses actes devant la cour martiale.

— Christ, je suis enceinte c'est pas dur à comprendre, stie.

— Tu as perdu la tête ou quoi ? Tu ne t'imagines quand même pas que je vais tolérer une telle décadence dans cette maison. Tu vas aller te faire avorter au plus sacrant et je ne veux plus en entendre parler.

— Christ, si je désire garder ce petit-là, c'est pas toé qui vas décider.

— C'est ce qu'on va voir. Il n'est pas question que tu déshonores notre famille. Mets-toi le bien dans ta petite tête.

— Stie, depuis quand t'as une famille, Monsieur l'étranger ? Calice, sais-tu c'est quoi une famille ?

Je ne résiste plus, il vient de dépasser les limites de ma tolérance. Je me dresse devant lui en endossant un ton tout aussi autoritaire.

— Margot a raison, c'est à elle de décider ce qu'elle compte faire. Pourquoi faut-il toujours que tu interviennes de façon radicale avec des directives qui correspondent à tes priorités et qui ne tiennent jamais compte de l'avis des autres ? Jamais, tu ne vérifies ce qu'on pense ou te renseignes sur nos cheminements et nos projets.

Insulté par mon intervention et peu habitué de voir son autorité bafouée, mon père s'emporte.

— Pour ta gouverne, Monsieur le psychologue, vous n'êtes que des figurants sans étoffe, incapables de vous démarquer dans vos vies sans ambition. Vous êtes des pions sur un jeu d'échecs qui ne savent pas utiliser les stratégies. Je vous défie de faire comme moi et d'en arriver à un haut grade dans une organisation d'envergure.

Fidèle allié, grand-père s'insurge à mes côtés.

— Taboire, si être haut gradé signifie *to be so stupid, better die*.

Salvador ressent l’agressivité de la discussion et se met en mode compensatoire de détournement de son stress en contournant la table dans des mouvements agités et saccadés. Je l’envie d’avoir ce mécanisme. L’inconfort, dans lequel le timoré que je suis vient de se placer, m’irrite au plus haut point, mais je passe outre ma couardise et me hisse de nouveau à l'attaque.

— Pas besoin d’être un très grand psychologue pour voir à quel point tu es à côté de la réalité. Je ne peux pas croire que tu parviennes à être heureux en faisant comme si nous n’existions pas, et en évitant de t'investir dans notre dynamique familiale. Réalises-tu que tu nous fais tous souffrir par ton intolérance, ton arrogance et ton indifférence ? Tu ne réagis que sur ce que tu juges négatif, les montagnes de positif que nous t’avons lancées en pleine face depuis des années et bien, tu as réussi avec brio à les aplanir de façon à ne pas déranger ta vue sur ton incroyable, immense et... et... grotesque nombril ! ... Et tous tes galons de l'armée, je me torche avec.

— Ce n’est pas toi qui vas me faire la morale. Tu es bien mal placé avec ta dépression qui n’en finit plus de finir pour venir critiquer ma façon d’agir. Donc, je vais parler à ma fille comme je juge bon de le faire.

Survoltée par le discours intransigeant de mon père, Margot se soulève et déverse sa réplique dans la fureur d’une vague scélérate.

— Christ ! Je démissionne, je ne veux plus être ta fille et je vais parler ton langage, y a rien que ça que tu comprennes. Ostie, tu me feras fusiller comme un déserteur de ton armée, Monsieur le général !

— N’essaie pas de changer de sujet, nous parlions de ta stupide grossesse. Je ne te laisse aucun choix, tu vas faire ce que je te dis, ma fille !

Ma mère, qui jusque-là n’avait pas dit un seul mot, dresse son corps bouclier des intempéries, puis lance son missile à ogive maternelle en pleine figure de mon père qui ne l’a pas vu venir.

— Tu vas laisser Margot tranquille parce que Margot n’est pas ta fille de toute façon.

Mon père passe en mode furie, comme jamais auparavant je ne l’avais vu. Son regard assassin, dont je ne me rappelais plus de la virulence et de l’intensité, me ramène à des scènes douloureuses du passé. Ses yeux exorbités soulignent l’énormité de l'affront. Son visage s’enflamme au point d’exploser. La colère crispe ses traits déjà en contracture, gonfle ses jugulaires sûrement au point proche de la rupture pendant que sa cicatrice en forme de V prend une couleur violacée et donne à son front une apparence surréaliste, factice. Je vois presque la vapeur sortir de ses oreilles comme dans les bandes dessinées ainsi que des bulles de discours remplies de jurons. Il se prépare à quitter le salon en bousculant tout ce qui a le malheur de se trouver sur son passage en l’occurrence

encore Gaspard. Un court instant, je crains qu'il arrache des murs un Tantô ou sabre japonais et qu'il se fasse seppuku dans le décor de *Shogun*. Il n'a pas le temps de se faire Hara-kiri, il s'effondre sur le tatami entre la fontaine à clapotis et le paravent. Pour sûr, le Chi ne passait pas par là.

L'affolement se propage à vitesse grand V, chacun essayant de se remémorer ses théories sur la réanimation. Mae embarque rapidement dans la peau de l'infirmière, prend les manoeuvres en charge et délègue à Fédérico d'appeler le 911. Ma mère, dans tous ses états, hurle et cherche réconfort dans les bras de son père. Salvador, qui n'a pas cessé de tourner en rond autour de la table en gémissant depuis le début de l'altercation, continue plus fébrilement en se frappant le thorax. Margot, au risque de recevoir un coup par inadvertance, tente en vain de le contenir. Je m'apprête à suivre les directives de Mae et le cas échéant à exécuter un massage cardiaque lorsqu'elle me signale que notre père est inconscient, mais pas en arrêt cardio-respiratoire. Effectivement, il respire, mais de la façon dont il le fait, en ronflant, la bouche complètement déviée, l'écume et la bave en prime, je me demande s'il ne serait pas mieux d'arrêter et de reprendre ça sur un meilleur rythme. Je regarde le corps de mon père. Je ne me rappelle pas l'avoir vu à l'horizontale. D'habitude, il est toujours dans une position de dominant. Finalement, les ambulanciers arrivent et promptement amènent mon père à l'urgence de l'Hôpital Charles LeMoyne.

Nous écoutons tous attentivement les explications du médecin. Il nous apprend que mon père a fait un AVC, un accident vasculaire cérébral du côté gauche ; ce qui signifie une perte totale ou partielle de la mobilité du côté droit et éventuellement des troubles de la parole. Le médecin insiste sur le fait qu'il est encore trop tôt pour connaître les dommages à son cerveau. Ébranlée, ma mère s'accroche à mon bras. Sans retenue, ni pudeur, elle verbalise ses sentiments.

— Mon Dieu ! Mon Victor, mon pauvre amour, dites-moi qu'il va s'en sortir. Est-ce qu'il va être encore longtemps inconscient ? Il faut absolument qu'il me voie lorsqu'il va se réveiller sinon il sera effrayé. Je veux qu'il sache que je suis là. Faites tout ce qui est en votre capacité, docteur, il n'a que cinquante-sept ans. Je l'aime tant... j'ai besoin de lui.

Je mets sur le compte du choc émotif, un tel attendrissement. Je ne la reconnais plus. Il y a un mystère qui entoure l'attitude de cette dernière et qui me donne l'impression d'avoir deux mères complètement différentes. Elle et mon père étaient si peu enclins à des démonstrations de tendresse et voilà qu'elle s'écroule de douleur en exprimant ses sentiments amoureux que je pensais éteints. Comment puis-je avoir été aussi naïf et aveugle pour croire que tout se résumait à ce qui transpirait dans notre vie, ou du moins à ce que j'en percevais ? Finalement, Margot a raison, je suis naïf. Ma mère, c'est évident, est toujours éprise de mon père. De plus, ils vivent peut-être encore une forme de passion amoureuse. Qu'est-ce que nous en savons, nous les enfants ? Nous nous imaginons plein de monde en frénésie sexuelle, mais pas nos parents et à plus forte raison quand ils ne se font même pas de mamours devant nous.

— Soyez certaine que nous ferons tout ce qu'il faut, Madame Valois. Pour ce qui est de savoir dans combien de temps il redeviendra conscient, je ne le sais pas. Nous devrons lui passer d'autres examens. Aussi, j'ai besoin de votre consentement pour inscrire votre mari à certains protocoles de recherche. Suivez-moi, s'il vous plaît. Vos enfants peuvent vous attendre dans cette petite salle. Il y a un téléphone à leur disposition.

— D'accord, je vous suis. Pendant ce temps-là, Zachary, téléphonerais-tu à la maison pour donner des nouvelles aux autres ? Demande comment va Salvador, il était en crise d'angoisse lorsque nous sommes partis ; j'espère que mon père, Sophie ou Fabrice auront réussi à le calmer.

— Ne t'inquiète pas maman, tu sais bien que grand-père s'en occupe.

Isolés dans la petite salle d'attente des familles éplorées, Fédérico, Mae, Margot et moi tentons tant bien que mal de nous ressaisir. Mae n'en mène pas large, elle me regarde en me fusillant du regard et ne tarde guère à

sortir ses munitions.

— C’est de ta faute, si tu n’avais pas cherché à le confronter, à le mettre en colère, il n’aurait pas fait cette poussée d’hypertension et ce ne serait pas arrivé. Tout un psychologue que j’ai comme frère. Tu as vraiment le don pour parler aux gens.

Sortant de son retrait, Margot s’avance vers Mae.

— Ta gueule, Mae. Ce n’est pas la faute de Zac. Il n’a fait que lui dire ses quatre vérités. Pis ça commençait à être le temps.

— Tu peux bien parler toi, ce n’est même pas ton père !

Grand ciel ! C’est vrai, tout s’est bousculé sans que nous ayons le temps de revenir sur les évènements précédant l’attaque de mon père. Personne n’a pensé à Margot, qui en l’espace de quelques minutes nous a appris qu’elle était enceinte et a découvert de son côté que Victor n’est pas son père. Ne sachant que lui dire, je m’approche et la serre contre moi. Après tout, les bras ne trouvent-ils pas les mots avec autant d'habileté que les mots réussissent à enlacer ? Voyant sans doute la peine de Margot, Fédérico s'insère dans la discussion.

— Je pense Mae que tu devrais prendre du recul avant d’envoyer des méchancetés à Zachary et Margot. Puis, ce n’est pas la faute de Zachary. Il a bien fait d’intervenir, il y a longtemps que j’aurais dû le faire moi aussi. De toute façon, c’est un accident, et tu le sais très bien que papa se promène depuis une bonne période avec son hypertension non contrôlée.

Au retour de ma mère, Margot est en larmes, le rimmel étendu jusqu’au bout du nez, les ongles tous rongés, question probablement de manger ses émotions à défaut de pouvoir aller les ventiler en fumant.

— Ma belle Margot, nous aurons amplement le temps de revenir sur ce que je t'ai appris si brutalement. Il y a longtemps que je veux t’en parler, mais je ne trouvais jamais le courage et ce soir je ne sais pas ce qu’il m’a pris. Je regrette, je n’aurais pas dû te l’apprendre de cette manière, pardonne-moi.

— De toute façon, maman, je ne me suis jamais considérée comme sa fille.

Désirant annuler le poids d'une responsabilité qu'elle prend sur ses épaules pour expliquer la froideur de nos relations avec notre père, je m'empresse de glisser :

— Non Margot, c’est plutôt lui qui ne se considère pas comme notre père.

Absorbée, ma mère ne paraît pas avoir entendu ma remarque. J’en suis bien content, inutile d’en ajouter à son désespoir. Elle est dans un tel état de choc que je ne serais pas surpris de la voir s'effondrer.

Il fut décidé que nous ferions une rotation de quart afin de ne pas laisser mon père tout seul. Lui qui a passé sa vie à nous abandonner, se retrouve maintenant le centre d'un service de garde. Ce n'est que le lendemain, en fin d'après-midi et en ma présence que mon père émerge de son état comateux. Au début, il promène un regard vide autour de la pièce puis sur moi et de nouveau sur la pièce. Il bouge spontanément son bras et sa jambe gauche, mais son côté droit ne suit pas et il n'en paraît pas troublé**.** De toute évidence, il ne s'en rend pas encore compte. N'est-il pas habitué de ne pas s'apercevoir de ce qui se passe autour de lui ? N'a-t-il pas de l'expérience dans le contournement de la réalité ? Il essaie de parler, mais rien ne vient sauf un bruit incompréhensible que je tente de remettre dans les schèmes de notre langage. Sa bouche est déviée. Puis, il se rendort et reprend sa respiration profonde et ronflante. Dire qu'il m'a vu, ou du moins a eu conscience de ma présence, demeure dans le domaine de la pure spéculation.

J'appréhende son retour dans la réalité et m'inquiète de son éventuelle réaction. Avoir espéré plus d'une fois qu'il crève, me place sur le tapis clouté de la culpabilité. Oui, je l'ai souhaité, je ne peux pas le nier et je ne sais pas si je le regrette. Eh oui, je me sens coupable de le détester. Aujourd'hui, je constate que j'aurais pu le perdre et mon coeur a de la difficulté à endosser les découpes franches de mes positions tranchantes. Mais mon intransigeance l'emporte et cette situation ira donc se rajouter à la liste exhaustive de mes nombreuses contradictions et des ambiguïtés avec lesquelles je me suis habitué à vivre.

Ma mère arrive, le regard chargé d'inquiétude, la larme à l'oeil et le corps tout tremblant d'émotions. Elle fait peine à voir. J'anticipe les difficultés dans lesquelles elle se retrouvera. Inévitablement, elle sera enclavée elle aussi dans le cercle de la paralysie. Déjà, sa vie est figée dans la dimension de l'attente avec des craintes coagulées dans le plasma de l'incertitude. Puis que dire de ses projets qui seront sûrement sclérosés et amputés de ses rêves pourtant bien légitimes ? Ne pouvant supporter de la voir ainsi, je la prends dans mes bras pour lui transmettre un peu de cette chaleur dont elle ne m'a guère privé depuis que je suis né.

— Il a ouvert les yeux quelques secondes, je ne pense pas qu'il a réalisé que j'étais là, mais c'est tout de même un début, non ?

Elle s'approche et tendrement dépose un baiser sur ses lèvres. Je ne me rappelle pas les avoir vus s'embrasser. Je suis touché, beaucoup plus que je n'ose me l'avouer. Cette démonstration d'affection me confirme que ma mère adoptait probablement, depuis plusieurs années, une attitude d'ambivalence surfaite d'indifférence et de vengeance pour se préserver de souffrir.

— Victor, c’est moi, je suis là.

Sentant sa présence, il s’éveille et paraît reconnaître ma mère. Il veut lui parler, mais ne sortent que des sons incompréhensibles. Son faciès est triste, il réalise qu’il s’est passé quelque chose, des larmes coulent sur ses joues. Ma mère a de la difficulté à se contenir et moi de même à voir ses yeux noyés de chagrin. Il tente en vain de lui adresser la parole. Exaspéré, il fait des mouvements avec son bras gauche.

— Je vais chercher l’infirmière, il faut que quelqu’un lui explique ce qui se passe. Il ne comprend pas.

J’essaie de me mettre dans sa peau. Il doit être affreux de réaliser que notre organisme ne répond plus aux commandes. Habitué de donner des ordres à tout un chacun, il ne peut même plus s’en donner à lui-même. Quelle ironie du sort ! Acculé au pied du mur, son corps risque de se faire accuser d’insoumission voire de haute trahison, par une pensée qui de son côté ne peut être inculpée de désertion.

Finalement, l’infirmière et le médecin se présentent dans la chambre. Nous les regardons en les espérant nantis du pouvoir de changer l’ordre des choses ou plutôt le désordre des choses.

— Monsieur Valois, je vais être franc avec vous, vous avez fait un AVC gauche. Actuellement, vous êtes incapable de parler et de bouger votre côté droit. J’aimerais pouvoir vous dire que vous récupérerez une bonne partie de votre mobilité ainsi que l’usage de la parole, mais je ne le sais pas. Pour le moment, vous êtes encore dans une phase qui nécessite beaucoup de soins. Dans quelque temps, vous serez transféré dans un centre de réadaptation et c’est là que tout se jouera. Il vous faudra beaucoup de courage et de soutien. De ce côté-là, je ne suis pas inquiet, vous paraissez être bien entouré. Mais sachez que vous demeurez le pivot du succès de toute réintégration dans votre vie antérieure.

— Et tu ne seras pas seul, mon chéri. Je serai là et les enfants aussi.

Mon père semble avoir très bien compris. Des larmes continuent à couler sur son visage. Quand j’étais jeune, ne pouvant supporter son regard de mépris, je voulais lui coudre les paupières. J'ai le même désir aujourd'hui, mais cette fois-ci, ce serait afin d'empêcher le flot de ses larmes d'alimenter celles de ma mère. Conscient de l’état de dépendance dans lequel il vient de chuter, je suis certain qu’il pense aussi à ses fonctions dans l’armée. Nul doute, il aura beaucoup de deuils à faire et de capitulations à mettre à son agenda. Le médecin a bien expliqué la situation : mon père a des chances, tel est l'euphémisme utilisé, de conserver des séquelles importantes de son AVC.

Bien sûr, nous sommes tous mis à contribution pour demeurer le

plus souvent à ses côtés. Le faire manger est tout un défi. Il avale tout de travers. Trouver la consistance adéquate pour ses aliments s'avère plus ardu que je l'imaginais. Une diète trop liquide prend directement le circuit de ses bronches, une diète trop solide ne passe pas le goulot et reste embourbée dans sa bouche. Moi qui rêvais qu'il s'étouffe dans sa bave, voilà que je m'inquiète à la moindre de ses gorgées. Habitué aux bons restaurants, mais surtout à la sublime cuisine de ma mère, il grimace sur les plats. Il doit regretter l'époque où nanti des pouvoirs militaires, il aurait pu limoger ce type de cuisinier ignare qui fait fi du guide alimentaire canadien et de plus fait abstraction de toute imagination dans la présentation. C'est certain qu'une diète molle est beaucoup moins inspirante, pourtant, je me rappelle avoir vu à la télévision, un reportage où au-delà de simplement alimenter, on nourrissait également le plaisir de manger. Ainsi de la purée de poire était moulée sous sa forme naturelle et agrémentée d'un coulis de cerises ; une purée de poulet, à laquelle on avait incorporé un peu de brocoli, procurait par un moulage en forme de poitrine, l'impression de consistance. Tout un contraste avec l'ultime étape avant le liquide à gavage que je vois arriver dans son cabaret. Les granules brunes, plus mâchées que broyées, me font penser à la boîte de conserve qu'on donne une fois par mois à Gaspard pour le sortir de sa routine de moulée. Dans sa magnanimité légendaire, ma mère décide donc de lui préparer des petits plats avec ses saveurs et ses épices pour qu'il reprenne le goût de s'alimenter. Elle arrive avec une nappe à carreaux sur laquelle, elle dépose un vase avec une fleur. La décoration c'est son violon d'Ingres, pas question qu'elle fasse relâche du côté de ses fantaisies compensatrices.

Je participe à certaines tâches comme le lever au fauteuil et raser sa barbe. Pour ce qui est de ses soins d'hygiène personnelle**,** je ne suis pas rendu à ce degré d'intimité avec lui. Je n'ai pas aimé voir le pénis de mon frère, et souhaiterais encore moins examiner celui de mon père. De toute façon, il y a du personnel ici qui peut très bien s'acquitter de ce travail.

Bien que de plus en plus éveillé, il sombre fréquemment dans le sommeil ce qui donne un repos à ses moments de conscience, nous délestant ainsi du poids de son regard inquiet. Parfois, il tente de me parler et j'ai beau sortir toutes mes antennes, je n'arrive pas à capter son message. Il s'impatiente et se campe alors dans un mutisme qui lui fait mal à son corps, à son orgueil, à son amour-propre et à sa vie qui vient de prendre toute une débarque. Des larmes coulent souvent sur ses joues creusées. Je ne l'avais jamais vu pleurer tout comme je ne l'avais jamais vu à l'horizontale. J'ai l'impression qu'il ne s'agit pas de mon père ce qui peut expliquer un relent d'attendrissement malgré ma colère contre lui.

Je décide de m'installer à son chevet pour faire mes travaux

d’université et pour tenter de maîtriser ma maîtrise. Quel drôle de nom, je n’ai pas le sentiment de maîtriser grand-chose. Constamment dérangé par des bruits de bips-bips, de sonneries, d’alarmes, de pas qui courent dans les corridors, de voix qui parfois essaient de mettre des détresses en sourdine et de contenir des pleurs, je me demande comment je vais y arriver. Et le tout, sans compter mes pensées qui dérivent du côté de Stéphanie dont j’espère un retour sous peu. Il y a cinq jours que je suis revenu de Cuba, mais les évènements ont rempli mes journées au point que j’ai l’impression qu’il s’est écoulé beaucoup plus de temps. Je repense à ma peur en avion et comment elle s’est estompée devant de jolis yeux apeurés qui avaient besoin de réconfort. J’angoisse à l’idée de ne pas la retrouver. Mon moi, mon surmoi, mon *sousmoi*, sont toujours incrédules quant à leurs compétences pour négocier adéquatement les tournants de la vie.

Mae arrive pour son tour de garde, le visage ravagé par la peine, elle évite mon regard, probablement encore convaincue de ma responsabilité dans l’AVC de mon père. Sans tenir compte de ma présence, elle tourne mon père de côté, lui crème le dos, replace ses oreillers, masse ses pieds, lui donne un peu d’eau à la paille, flatte ses cheveux.

— Je pense que tu devrais reprendre ton travail d’infirmière. Non, dans le fond, je ne le pense pas, j’en suis convaincu.

Me prenant à l'écart pour ne pas que mon père entende, elle en profite pour sortir verbalement la hargne que je ne vois que trop dans son regard.

— Tiens, tu te permets d’offrir des conseils maintenant Monsieur le psychologue. Tu ne trouves plus que tu es trop proche de moi pour te prononcer cette fois. C’est curieux comment tu peux les prodiguer quand on ne te le demande pas et comment tu fuis lorsqu’on réclame ton aide.

— Mae, ne parle pas ainsi. Tu sais très bien que si j’avais pu t’aider avec Mérédith, je l’aurais fait. Mais écoute donc et réfléchis à ce que je viens de te dire à propos de tes aptitudes. Tu ne te vois pas tendre l’oreille comme si tu voulais encore tremper dans ce milieu. On dirait que tu envies le personnel. À mon avis, tu refoules ton désir de retourner travailler comme infirmière.

Je m'assois près d'elle dans l'espoir que mon intervention puisse l'inciter à faire des ouvertures. Peine perdue, cantonnée dans sa colère, statufiée dans l'inertie de son silence, son regard reste figé sur mon père momifié dans sa paralysie. Ne pouvant supporter davantage son attitude de fermeture, je ramasse mes notes de cours et la laisse jouer à l'infirmière en cachette.

Même si les jours passent, ma mère est toujours en état de choc. Elle veut changer la décoration, elle dit que le Feng Shui, c'est de la foutaise et qu'elle a été bernée par le Chi qui devait apporter l'harmonie.

— Maman, je ne crois pas que le moment soit approprié. Garde tes énergies, nous n'en aurons pas de trop. On n'a pas fini de se balader pour papa. Nous devons continuer nos vies aussi. D'ailleurs, tu as une soirée de poésie la semaine prochaine et tu ne devrais pas l'annuler. Il faut que tu te changes les idées.

— Zac, je suis vraiment inquiète. Ton père si indépendant, tu le vois toi, quémander de l'aide pour ses besoins essentiels. Je ne sais pas comment il va réussir à passer à travers.

— Maman, fais confiance à la vie. Tu verras, on va y arriver tous ensemble.

Je reste toujours abasourdi d'entendre certains mots sortir de ma bouche, j'ai l'impression dans ce temps-là que c'est un autre qui parle. Ai-je bien dit : fais confiance à la vie ? Plus d'une fois, j'ai voulu en finir et par surcroît j'ai pris deux ans à émerger de ma torpeur. Mon conseil sonne faux comme un piano désaccordé et pas simplement d'un demi-ton. Je suis resté trop longtemps accroché à la même note, à errer dans les mêmes registres pour me permettre de vanter les mérites des sonates et des adagios. L'empreinte d'un sol ou probablement plus d'un fa bémol bien estampée en moi, j'ai tant joué les gammes descendantes pendant de nombreuses mesures de temps, qu'aujourd'hui, je me considère bien incohérent pour prêcher les grandes envolées.

— Dis donc, je n'ai pas encore trouvé le moment adéquat pour parler à Margot. Quand j'arrive de l'hôpital, elle dort et le matin elle est toujours pressée. Comment va-t-elle ?

— Pour ce qui est de sa grossesse, elle n'a pas décidé. Elle en est au début, ce qui lui laisse un peu de temps pour y penser. Je lui ai fait comprendre que peu importe sa décision, nous serons là pour l'épauler.

— Tu as bien fait, je suis entièrement d'accord avec toi.

— Tant qu'à apprendre l'identité de son vrai père, elle veut y réfléchir. Elle sait que ce dernier connaît son existence, qu'il ne l'a pas rejetée et que c'est sur mon insistance qu'il a renoncé. Elle comprend très bien, étant donné qu'il est marié et a deux enfants, qu'elle ne peut pas entrer dans sa vie sans son consentement. Par contre, je lui ai dit que si elle y tenait, je m'organiserais pour voir ce que je peux faire.

— Bon, je crois que tu as encore bien fait.

— Puis comment a été ta journée à l'hôpital ?

— Ils sont venus le chercher une partie de l'avant-midi pour l'amener en ergo et en physio. Je suis parti lorsque Mae est arrivée. Savais-tu qu'elle pense que Mérédith est dyslexique ? Elle m'en a soufflé mot quand on l'a fêté samedi dernier, mais avec les évènements, je n'ai pas eu le temps de t'en parler.

— Non, je l'ignorais. Mae n'est pas du genre à se confier et encore moins à moi. Je suis toujours pour elle la femme qui vole l'amour de son père.

Pendant que nous jasons, j'entends mon grand-père qui entre avec fracas par la porte d'en avant. Son logement étant relié au nôtre par le sous-sol, nous ne sommes pas habitués de le voir passer par l'extérieur. Bien qu'essoufflé, il réussit à me déballer en toute hâte :

— *Hurry, hurry* mon Zig Zag, viens m'aider à haler la *dishwasher* dans la boîte de mon *truck*. J'tchenions point à me la faire rafler. Puis en plus, batèche de batèche, y *restart back* à mouiller.

— Un lave-vaisselle, mais qu'est-ce que tu veux faire avec un lave-vaisselle ? Tu en as déjà un.

— Veux-tu *stoppe*r ton baratinage, on n'a pas le temps. Grouille-toé les meules avant de prendre racine. Si je te disions *hurry* c'est *right now*.

— Allez, je te suis. À ce que je vois, *peddler* un jour, *peddler* toujours.

Il ne sert à rien de lui demander pourquoi il ramasse un lave-vaisselle. Dans le fond, je sais très bien qu'il veut le démonter en petites pièces et qu'il va tout garder : boulons, boutons, vis, paniers, tuyaux, moteur. Tout sera classé dans son bric-à-brac qui remplit une remise à côté de la nôtre. Toutes les semaines, la soirée avant la collecte des ordures, il sillonne les rues à la recherche de toutes sortes de machins, de bébelles, de trucs pour lesquels, il s'évertue à trouver toutes sortes d'utilités. Réputé dans le quartier, il rafistole pour le voisinage, de la porte de garage à la vielle horloge grand-père. Il est très fier de jumeler à l'incommensurable plaisir de se rendre utile, une participation au recyclage. Une fois la précieuse cargaison déchargée dans sa caverne d'Ali Baba, il m'invite à prendre place dans son fauteuil grossièrement rénové dont une patte tient encore par du ruban adhésif.

— Taboire, c'est vrai que c'est demain que t'allions *cré* ta soupirante.

— Oui, puis j'espère qu'elle va être là. Il y a deux avions qui arrivent de Varadero, un à quatorze heures et l'autre à dix-neuf heures. Je serai obligé de passer une partie de la journée à l'aéroport. Je ferai mes travaux là-bas, ce qui ne peut être pire que de travailler dans une chambre d'hôpital.

— *Worry pas ton brain* [14] mon Zig Zag. Je suis certain que tu vas la trouver et réussir à l'*enfirwaper*.

— L'en... quoi ?

— L'*enfirwaper,* ça veut dire qu'elle va se laisser endormir par ton charme. Elle n'aura pas le temps de rien voir et bang, elle va *faller down* dans tes bras. Ça vient de *in fur wrap*. À l'époque de la traite des fourrures, on cachait de vieilles étoffes pour faire grossir les ballots, on leurrait les autres, on les endormait. J'étions *çartains* qu'avec un petit boniment tu vas l'*enfirwaper*.

— Penses-tu que je veux la leurrer grand-père et que je cache des vieilles étoffes ?

— Non, mon Zig Zag, j'*woué* que de vieux fantômes et des rancoeurs qui ne peuvent que t'*enfirwaper* toé même, te leurrer.

— Bon bien, bonne nuit, on verra bien.

Je réfléchis à ce que vient de me dire mon grand-père. M'*enfirwaper* moi-même. Perspicace, les antennes toujours sorties, il capte tout. Non seulement il capte, il émet toujours le bon signal et en plus sur des bandes accessibles à tous. Je sais qu'il a raison, en tout cas, ma tête le sait, c'est mon coeur qui ne module plus sur les mêmes fréquences que mes ondes cérébrales.

En ce vendredi 27 novembre, une mini tempête de neige ne réussit pas à freiner mes ardeurs et c'est le coeur plein d'espoir, mais aussi plein d'appréhension, que je me retrouve dès treize heures à l'aéroport Montréal-Trudeau.

Je me construis plein de scénarios, me demande comment l'aborder, reprends mes canevas, change mes discours, rajoute une phrase, en enlève une autre. Des parties de texte sont rédigées un peu partout sur des bouts de papier éparpillés dans les poches de mon pantalon, de mon manteau et de ma chemise. Je me retiens pour ne pas en écrire sur mes mains et à la rigueur pour ne pas me transformer en manuscrit humain. Après plusieurs lectures et ajustements, je reviens toujours aux premières phrases. Rien ne me satisfait, rien ne traduit l'intensité des courants qui me traversent. Je surfe dans l'insatisfaction. Toutes les formulations m'apparaissent diluées, ou bien à l'inverse, un concentré pas naturel de sentiments confus. Ça ne coule pas.

En tout cas, si mon texte ne transpire pas la spontanéité, mon corps transpire et pas juste un peu. Des cernes plus foncés sous mes bras trahissent mon excessive sudation. J'aurais dû apporter des vêtements de rechange. J'y pense, ils doivent bien vendre des chemises dans les boutiques. Je cours aussitôt en acheter une. Maintenant, laquelle ? Bleue, non verte, non blanche. Après tout, rien ne rehaussera mon teint blafard ni mes yeux malades d'inquiétude. Ce serait bien de prendre une douche aussi. En ont-ils à l'aéroport ?

Sûrement, je vais aller m’enquérir au kiosque d’information. Seigneur, je deviens dingue, il faut que je me ressaisisse. Je me contenterai de me brosser les dents et de m’acheter de la gomme à mâcher.

Finalement, je me calme... un peu. Je vois aux tableaux indicateurs que le vol qui devait atterrir à quatorze heures est retardé d'une heure. Je tente de me concentrer sur mes travaux, peine perdue. Je n’arrête pas d’inspecter les gens qui circulent. Je scrute les visages à la recherche de potentiels terroristes, discrimine les races, recherche les Arabes. Mais qu’est-ce qu’il m'arrive ? On dirait que mon père déteint sur moi. C’est fou à quel point le 11 septembre a imbibé l’éponge de nos consciences collectives, lui faisant prendre par osmose les teintes de nos plus sombres spéculations. À quinze heures vingt, je me rends près des cordons de sécurité qui délimitent la zone des arrivées et je commence à surveiller les passagers tous astreints d’utiliser ce corridor. Enfin, plusieurs bronzés se pointent, elle doit être dans ce groupe, mon coeur bat la chamade pendant que mes yeux s’activent comme un dispositif de balayage sélectif. Mais non, pas de Stéphanie dans le champ visuel. À seize heures, je me résigne et retourne à mes travaux. L’anxiété monte d'une octave, mon moral en descend dix.

Le même manège recommence pour l’avion de dix-neuf heures avec malheureusement le même résultat. Anéanti, je ne vois aucune autre chance de la retrouver. Je quitte l’aéroport. Je m’en veux énormément de ne pas avoir pris ses coordonnées. Pour une fois que j’ai le goût de me réinvestir dans une liaison, il a fallu que cette perspective de bonheur me soit fauchée sous le coeur. Que se passe-t-il dans la configuration de mes astres ? Existe-t-il des tsunamis de trous noirs ? Je me demande si l’émission « *Retrouvailles* » de Claire Lamarche reviendra sur les ondes de la télévision. Je ne peux pas croire que j’en suis rendu à envisager de telles avenues. Il me resterait aussi le recours à un détective privé, encore faut-il qu’elle n’ait pas abandonné la médecine comme elle en avait manifesté la possibilité.

C’est plus fort que moi, à toutes les fois que je rends visite à mon père à l’hôpital, je cherche Stéphanie dans tous les attroupements de personnel, passe mon temps à aller à la cafétéria dans l’espoir de la voir grignoter un petit morceau, écoute attentivement le nom des médecins appelés sur l’interphone. Au risque d’avoir l’air suspect, j’entreprends de pousser plus loin mon enquête. Avec l’excuse d’avoir un cadeau à donner à une résidente en médecine, j’engage la conversation avec la personne qui s’occupe des appels généraux. Rien à faire, aucune transgression à la réserve discrétionnaire de ce côté-là. La liste du personnel se révèle davantage blindée que les secrets professionnels contenus dans les dossiers de patients. Je pourrais d’ailleurs en dire long sur cette supposée confidentialité qu’on brandit haut et fort comme faisant partie d’un code de déontologie intouchable. J’aimerais bien qu’on cesse de jouer aux vierges offensées quand j’ai été personnellement et fréquemment témoin d’entorses sévères à la discrétion. On discute en plein corridor et à voix haute de la prostate du 26-B, de l’ictère de Monsieur Labrie qui s’aggrave, de la manière d’apprendre au 34-A qu’on vient de découvrir des cellules néoplasiques sur ses poumons et que l’opération à l’intestin de Madame Rinfret a abouti en colostomie. J’ai également su que la fille de la patiente du 21-B est fatigante et qu’elle n’arrête pas de téléphoner. Alors qu’ils ne me fassent pas suer avec un petit renseignement à savoir s’il y a une résidente en médecine avec le prénom de Stéphanie dans leur foutu hôpital.

Je ne commencerai pas à soudoyer des gens. Quoique parfois j’y pense, c’est vrai que c’est tentant. En désespoir de cause, pourquoi pas ? Les partis politiques le font dans des buts beaucoup moins honorables. Après tout, je ne recherche ni gloire, ni pouvoir, ni richesse, juste un petit soleil sous l’oreille droite pour venir me réchauffer le coeur.

Ma mère, dont la capacité à se retourner de bord sur un dix cents m’a toujours fasciné, a déjà transformé la maison en chantier de construction. La salle familiale du rez-de-chaussée deviendra dans un premier temps la chambre de mes parents où ils auront chacun leur lit, ce qui n’est pas nouveau. Ils ne donnaient pas dans l’exhibition de leurs sentiments alors l’image, des lits à une place, cadre bien avec la froideur véhiculée durant de nombreuses années. Dès le printemps, une rallonge sera ajoutée à cet espace avec tous les équipements modernes nécessaires aux soins d’hygiène. Bien qu’amputée de la salle familiale, la maison conserve encore une immense pièce de séjour au rez-de-chaussée en l’occurrence le salon *Shogun*.

Mae a raccourci les poignards de ses yeux quand elle les pointe en ma direction et les a changés en larmes lorsqu’elle a présenté des fleurs à Margot. En contrepartie, cette dernière lui a offert un sourire ce qui est un

évènement rare. Tous appelés à collaborer, soit dans les travaux de réaménagement ou dans une présence auprès de mon père, nous voguons finalement dans une barque commune. Moi qui espérais, nous voir naviguer dans un même courant et parfois que nous nous arrimions comme des voiliers à l'épaule, c'est au-delà de mes attentes. Il n'est plus question d'abordage, nous sommes dans le même bateau. Comme si notre esprit familial en latence se serait retrouvé éveillé par l'appel à l'aide, fouetté par un « May Day » pour ne pas dire un « Mae Day » compte tenu des bouleversements déclencheurs survenus la journée de la fête de ma soeur Mae.

Non seulement Fédérico nage dans cette échappatoire, mais il y flotte comme dans un bassin en haute teneur saline. Salvador puise des énergies créatrices dans son cerveau bouillonnant et élabore un projet ingénieux pour faciliter les déplacements de mon père. Très brillant Salvador, très brillant. D'accord, il surenchérit parfois sur la note, mais il exulte dans un monde, dans une gamme peut-être en asynchronisme avec nous, mais assurément dans une concordance avec sa propre mélodie. De mon côté, je piétine dans ma rancoeur et gambade dans la frénésie qui nous unit.

Que le rapprochement tant souhaité survienne suite à l'accident vasculaire cérébral de mon père, n'interfère pas ni n'amoindrit ma satisfaction de voir nos liens se resserrer. Parfois, je me surprends à penser qu'il est juste qu'il paie la note. Je n'aime pas cette haine qui s'est installée insidieusement et tenacement dans mon coeur comme une vieille tache d'huile incrustée dans le pavé uni d'une entrée de garage. Je suis imprégné par osmose de la méchanceté qu'il nous a servie à toutes les sauces. J'en ai des nausées à me regarder dans le miroir. J'ai disqualifié mon père, l'ai exclu d'un titre qu'il ne mérite pas. C'est plus confortable que la sensation de vivre le rejet, le bannissement. Ce qui me perturbe, c'est la tristesse de ma mère. J'aimerais bien lui dire qu'il n'en vaut pas la peine, mais je crois que je la blesserais davantage.

Margot n'a pas encore pris de décision pour sa grossesse. Elle devrait accoucher en juillet, ce qui lui permettrait de finir son année scolaire. Question de m'aérer l'esprit de mon mémoire qui commence d'ailleurs à me faire douter de la mienne, je profite d'une pause pour aller la voir dans sa chambre.

— Margot, c'est moi, je peux entrer ?

— Ben, t'es déjà pas mal entré à ce que je *voué* ! Qu'est-ce que tu veux ? J'ai plein de devoirs.

Je ne sais pas trop comment m'y prendre, mais j'aimerais bien qu'elle verbalise un peu sur sa grossesse. L'exercice sera ardu, ma soeur est en quelque sorte, une poupée russe d'huîtres dont chaque coquille a été solidement

scellée avant de s’encastrer dans une autre.

— Tu viens pour me parler de ma grossesse hein ?

— Oui, je m'inquiète. C'est un gros bouleversement dans ta vie et il est important que tu t'exprimes. As-tu quelqu’un pour en parler ? Et puis dis-moi si je me trompe, mais j'ai l'impression que tu m'évites ?

— Christ, Zac qu’est-ce que tu veux que je te dise. J’étais gelée, j’ai dû oublier de lui faire mettre un condom.

— Il ne sert à rien de revenir sur les circonstances. Je ne suis pas ici pour te juger. Ce dont il importe de discuter, ce sont de tes sentiments.

— Ben, qu’est ce que t’en penses ? Ostie, je ne suis pas contente. Maman m’a dit que je pourrais continuer mes études et qu’elle m’aiderait avec le bébé si je décide de le garder.

— Moi aussi je suis là et je veux t’aider. Et le père ?

— Je le sais-tu moé c’est qui le père. Je t’ai dit que j’étais gelée. Et puis, on as-tu vraiment besoin d’un père ?

— Parlant de père, comment vis-tu le fait que papa n’est pas ton vrai père ?

— Je m’en christ, ça toujours été un étranger pour moé. Non, mais j’avais-tu raison de l’appeler l’étranger celui-là ? J’en ai jamais eu de père de toute façon. Donc, qu’est-ce que tu veux que ça change ?

— Et pour ton vrai père ?

— Je me dis qu’y peux pas être pire que l’étranger. Je ne sais pas encore. Stie, as-tu fini avec ton interrogatoire ?

— Sans te faire la morale, si tu as l’intention de garder le bébé, la drogue et la cigarette, mets une croix dessus.

— Stie, je le sais. J’pas complètement conne.

— Bon, je te laisse. N'oublie pas que je suis là pour toi, ok ?

— Ouais, *asteure* dégage !

— Peu importe ta décision.

— J’ai compris, la grossesse ne m'a pas rendue sourde !

Je préfère ne pas insister, quitte à revenir à la charge plus tard. J’ai comme l’impression qu’elle me cache quelque chose. Je ne sais pas quoi au juste, mais je le ressens. Ses yeux cherchent l’évasion, mais surtout, je réalise bien qu'elle fuit avec ses propos expéditifs.

— J'oubliais, dis donc Margot, c’est quoi toutes ces amies qui viennent à la maison ? À chaque fois, une différente. Ne me dis pas que tu fais du trafic de substances illégales. J’ai également vu une fille sortir de la chambre de Salvador, l’autre soir...

Quelques secondes de silence suffisent pour que ma pensée

dévale sur les versants de la débauche sexuelle.

— Merde, je viens de comprendre, ton commerce est d'un tout autre ordre. Margot, dis-moi que ce n'est pas vrai ?

— Ostie Zac, y a personne qui s'occupe de la sexualité de Salvador. Il ne te serait jamais venu à l'idée que les autistes aussi aiment baiser. Ce n'est pas parce que tu as mis une croix là-dessus que les autres sont comme toé. Et ce n'est pas non plus, Fédérico pogné dans son homosexualité, qui va y penser. L'an passé, j'ai demandé ouvertement à Salvador s'il voulait embrasser une fille. Au début, il était gêné, puis il m'a dit qu'une fois au parc, il avait essayé, mais la fille avait crié et s'était sauvée en courant et d'ailleurs lui aussi. Y connaît pas ça lui, ostie, établir une relation avec quelqu'un avant de sauter à ses pulsions. Alors, je lui ai dit que je m'en occuperais, comme ça on ne risque pas qu'il harcèle quelqu'un d'autre. Depuis un an, je lui trouve des filles, environ aux deux semaines. J'ai montré sa photo à quelques amies en leur expliquant la situation. Il est si mignon, tendre, affectueux et apparemment bon baiseur. Elles se sont parlées entre elles de comment il était et je n'ai jamais de difficulté à recruter une fille.

Je reste là, bouche bée. Comment se fait-il que je ne vois rien, que je ne devine jamais les tourments de mes proches tandis que ma soeur est toujours au courant ? Pourtant, j'ai été sensibilisé durant ma formation par l'étude de Ousley et Mesibov sur ce sujet. En plus, je constate qu'elle sait pour Fédérico. Si je n'avais pas été témoin de la scène avec Luis quand j'étais jeune, je ne l'aurais probablement jamais découvert par moi-même. Pas surprenant que je ne réagisse pas à leurs détresses, je suis trop concentré sur ma personne. Je deviens comme mon père, l'indifférence héréditaire est en train de gagner du terrain. Margot, ma petite soeur de seize ans, que je juge disjonctée, est beaucoup plus branchée qu'un corniaud de présumé psychologue à la con que je suis. De plus, fidèle à mon incompétence, je ne sais pas quoi lui répondre et encore moins, comment moralement parlant, évaluer son intervention. Je sors de ma stupeur sans savoir comment négocier avec cette situation plutôt saugrenue.

— Margot, tu me désarmes. Je n'ai aucune espèce d'idée de ce qu'il conviendrait de te dire. Devrais-je cautionner ou réprimer ton attitude ? Je l'ignore complètement. Dis-moi que tu ne paies pas ces filles ?

— Ben voyons, comment crois-tu que je pourrais les payer ?

— Je ne sais vraiment pas quoi en penser, Margot. Ta position est très défendable quoique... et puis dans le fond, si Salvador est heureux et qu'elles sont consentantes. Tu as raison, tu ne lèses personne. Tu m'impressionnes Margot. Tu es plus à l'écoute que moi des besoins des autres. J'en suis bouleversé. Et dis-moi, comment ça se fait que tu le sais pour

Fédérico ?

— Ostie, y faudrait être aveugle pour ne pas s’en apercevoir.

— Tu trouves ?

— Me niaises-tu là ?

— Bon, je te laisse ma petite soeur.

— Demi-soeur.

— Une demi-pomme savoureuse est plus appréciée qu’une entière pourrie.

Je retourne à ma chambre en écorniflant un peu vers le salon où ma mère reçoit une dizaine de personnes de son cercle de poésie. Je les entends déblatérer sur les substitutions insolites et les allégories de Rimbaud, du mimétisme de Verlaine et de l’importance des énigmes pour Mallarmé. J’admire ma mère de pouvoir surfer dans le langage assez hermétique du symbolisme et des métaphores. Puis, un homme déclame un poème d’Alfred de Musset :

« À Mademoiselle

Oui, femme, quoiqu’on puisse dire vous avez le fatal pouvoir

De nous jeter par un sourire dans l’ivresse ou le désespoir.

Oui, deux mots, le silence même, un regard distrait ou moqueur,

Peuvent donner à qui vous aime un coup de poignard dans le coeur. »

Je commence à me sentir interpeller par cette poésie que je trouve pertinente à ma situation, quand le bruit d’une déflagration me ramène à des ondes beaucoup moins romantiques. Tout le monde se tait et un déclic se fait dans ma tête. Je cours à la fenêtre arrière et je vois mon grand-père sortir de la remise en titubant. Je m’empresse d’aller le rejoindre en criant à ma mère :

— Maman, maman c'est grand-père, il a fait sauter quelque chose dans sa remise, il y a plein de fumée.

Arrivé près de lui, il me raconte qu’en rafistolant un vieux barbecue, il a pressé à plusieurs reprises sur le bouton d’ignition, de sorte que la concentration de propane était trop élevée lorsqu’il a réussi à provoquer une étincelle. Résultat : cils, sourcils, toupet, queue de son chapeau de Davy Crockett, tout a subi une coupe drastique. Je note qu’il a aussi de bonnes brûlures au visage et aux mains.

— Taboire, je pensions pas que ça me pèterait dans fiole de même.

Il semble ébranlé, je l’amène à la maison. Ma mère, dans tous ses états, arrive à notre rencontre avec une partie du cercle littéraire justement en demi-cercle derrière elle.

— Papa, es-tu correct ? Viens, on va inspecter la gravité de tes

brûlures à l’intérieur. J’y pense, Florence tu es infirmière, pourrais-tu t'en occuper ? J’ai des pansements et de l’onguent dans la pharmacie.

— Je veux bien Sarah, mais il y a si longtemps que je n'ai pas donné de soins. Par contre, ses brûlures ne paraissent pas trop graves. Venez, Monsieur, allons nous installer dans la salle de bain et je vais vous examiner.

— Appelez-moi Alfred, chère *milady*. Je donnions volontiers mon corps à votre science.

Ce n’est pas croyable, il lui fait le coup du baisemain. Il a l’air déjà subjugué par son infirmière. Je crois qu’il y a un phénomène plus brûlant que ses plaies vives qui enflamme une autre partie de son corps. Je le surveille, il est bien capable de s’infliger des blessures pour bénéficier de certains touchers thérapeutiques.

— Je pourrions vous appeler par votre joli prénom, Florence ?

— Bien sûr.

— Votre prénom est ben *fitté* avec vous chère Florence, vous *smeltez* comme tout un *bucket* de fleurs. Avec un tel prénom, j’avions le goût de vous causer fleurette.

— Vous êtes très poétique. De la façon dont vous parlez, vous devriez faire partie de notre groupe.

Les yeux de mon grand-père me font signe de le laisser seul avec sa guérisseuse. Je m’amuse pour une fois à ses dépens et joue à celui qui ne comprend pas. Pour une fois que je peux l’étriver moi aussi.

— C’est OK, mon Zig Zag, madame va *taker care* de moé, je ne veux pas te retarder dans tes *homework*.

— Pas de problème, j’ai fini pour ce soir. Je suis juste inquiet pour toi.

— *Don’t worry ton brain* mon Zig Zag. Florence a l’air d’une bonne *nurse,* probablement la *best* que j’avions eu !

— Quel prénom pittoresque que le vôtre Zig Zag, je ne l’ai jamais entendu.

— Ça prenait seulement mon grand-père pour transformer Zachary en Zig Zag. Il a beaucoup d’imagination. D’ailleurs, je pense moi aussi qu’il serait un bon atout dans votre groupe littéraire. Il va vous mettre de la couleur dans vos vers les plus sombres.

— Je n’en doute pas. C’est vrai ce que dit votre Zig... pardon Zachary. Alors pourquoi ne joindriez-vous pas notre groupe ? Chacun lit un poème puis verbalise sur les émotions qu’il a ressenties puis compare son interprétation avec celle des autres. Il faut juste de l’ouverture d’esprit.

— Il va de soi qu'il a tout ce qu’il faut !

— C’est certain que j’étions pas *blind* de l’oreille. Puis j’étions pas plus *blind* des yeux quand je *woué* une belle créature comme vous Florence.

— Mais vous êtes très charmeur et de plus, bien amusant, cher Monsieur. Que faites-vous habillé comme ça ? On dirait une affiche publicitaire.

— C’est juste pour gosser dans la *shed* que je m’attriquions ainsi. Ordinairement, j’étions ben *swell*. Dis-lui Zig Zag.

Je retiens avec peine le fou rire.

— C’est certain Madame Florence. Son bon goût m’incite à l’amener courir les magasins avec moi pour bénéficier de ses judicieux conseils.

Très fier de ma réplique, il me fait un clin d’oeil suivi aussitôt d’un subtil geste pour m’indiquer la sortie côté jardin comme on dit. Il a de la chance, Margot me crie de sa chambre que Max est au téléphone. J’ai envie de dire à Margot que je le rappellerai plus tard, mais j’opte pour un retrait qui contribuera sûrement à donner encore plus d’ailes à mon grand-père.

— Zac, je sais que c’est à mon tour de prendre mon auto demain, mais j’ai un problème mécanique. Peux-tu venir me chercher ?

— Avec plaisir. Ta Jetta se prépare à rendre l’âme ? Je la comprends, tu ne ménages pas tes transports et c’est au sens figuré comme au sens propre. Que dirais-tu si nous aillions faire une reconnaissance à l’hôpital Saint-Luc demain ? En allant de temps en temps dans différents hôpitaux de la région, un jour je pourrais tomber sur elle. C’est fou, je sais, mais je n’arrive pas à me l’ôter de la tête. Je m’en veux de ne pas lui avoir demandé son nom.

— Bien sûr Zac. Tu devais te préparer pour ta rencontre avec ton directeur de mémoire demain.

— Pas du tout, j’assistais à un cours de séduction. On ne sait jamais !

— À quoi ?

— Un cours de séduction donné par mon grand-père, alors tu vois le genre.

— C’est vrai qu’il est drôle, disons qu’il est pétillant et surtout différent ton grand-père. Écoute, je te reviens avec la petite fête qu’on a organisée pour Sam qui vient de sortir du centre de détention.

— Max, je t’ai déjà dit plusieurs fois que je ne veux pas le revoir.

— Il a purgé sa peine et de plus il est lourdement pénalisé pour son erreur de jugement. Ne trouves-tu pas que c’est le temps pour toi de faire un virage ?

— Je te le répète, c’est non ! Bon à demain, je retourne à mon cours de séduction.

— Une minute, je n’ai pas fini. Calme-toi, je ne veux pas te parler

de Sam. Je sais que tu ne lis pas le journal du club social, mais demain soir c'est le party de Noël à la faculté, ce serait justement le temps de mettre en pratique ton cours de séduction, on y va, OK ?

— Bof... Je ne sais pas. Je ne suis pas d'humeur à festoyer.

— Ça va nous faire du bien de s'épivarder un peu.

— OK, mais c'est bien pour acheter la paix, comme je te connais tu ne me lâcheras pas.

— Wow ! Tu t'en viens de plus en plus lucide. Nous sommes comme un petit couple, nous nous devinons, nous anticipons mutuellement nos manoeuvres, nous lisons dans la pensée de l'autre.

— Arrête Max, tu me donnes le goût de t'embrasser.

— Ménage tes effusions pour la fille que j'ai l'intention de te présenter.

— Je le savais, que je le savais donc qu'il y avait une entourloupette là-dedans. Pourquoi ne la garderais-tu pas pour toi ? Charité bien ordonnée commence par soi-même.

— C'est une blague, bon disons une demi-blague. Je l'ai entendue dire à ses amies qu'elle y allait. Elle ne le sait pas que je compte te la présenter. Elle est brillante, vive et super canon. Ça ne fait que trois mois que j'ai rompu avec Kim, je peux me permettre d'attendre tandis que toi mon vieux, tu dois commencer à avoir des tendinites du poignet. Dis-moi Zac, depuis quand n'as-tu pas baisé ? Tes condoms doivent être tous expirés. Jette-moi ça.

— Ce que j'aime ta façon délicate de t'exprimer. Je le sais, il va falloir que j'arrête d'être pantouflard et ouvre mon canal « découverte. » Mais j'ai seulement Stéphanie dans la tête, je n'ai pas encore démissionné de la retrouver.

— Bon, on s'en reparle demain. Salut, mon mignon !

— À demain, espèce de tache !

Je passe la journée en traînant un boulet. Juste à la pensée d'afficher un air socialement enjoué et trouver comment m'habiller, j'en suis déjà épuisé. Bref, je me suis tracassé pour rien. Quelle angoisse inutile lorsqu'on a une soeur qui est prête à tous les excès. Margot a décidé de me créer une allure qui dépasse toutes mes attentes. Il faut dire que je n'en avais pas beaucoup. Le miroir me renvoie l'image de quelqu'un que je ne reconnais pas. Même Gaspard me regarde en tournant la tête. Pourquoi n'ai-je pas pensé d'appeler Fédérico avant d'en parler à Margot ? Comme styliste, je n'aurais pas pu trouver mieux. Maudit, que je suis ralenti et parfois si naïf de croire que les autres détiennent la vérité absolue**.**

— Margot, est-ce vraiment nécessaire le noeud papillon ? Je ne

m’en vais pas à un bal. C’est un party d’étudiants pour Noël.

— Ostie Zac, c’est *cool*, avec le débardeur. Pis tiens, fume donc une couple de *puff*, t’é raide comme une barre, relaxe *man*. Maintenant, viens que je t’arrange les cheveux, avec un peu de gel, tu vas avoir un de ces *look*.

Je me laisse bichonner comme un docile caniche qui se contenterait d’une petite promenade puis de venir se coucher en rond sur son tapis. Quand Max arrive, je me transforme en chien qui ne veut pas aller chez le vétérinaire et qui tire sur sa corde. Il a beau me flatter dans le sens du poil, me promettre une récompense, l’enthousiasme n’y est pas.

À notre arrivée, une centaine d’étudiants sont déjà en défoulement collectif. La musique entraînante de *Pocketfull of sunshine* que Laurie n’a pas cessé de chanter à Cuba, me ramène encore à la boucle Cuba-Stéphanie-Cuba-Stéphanie... Maxime m’entraîne vers un groupe d’amis.

— C’est celle avec le chandail rayé bleu. Elle s’appelle Karine. Es-tu assez belle ? On dirait une apparition.

— Bof... pourquoi ne la gardes-tu pas pour toi ?

— Je pense que tu es davantage son genre.

— Ah oui, et c’est quoi mon genre ?

— Tu es drôlement mignon avec ton noeud papillon.

— Arrête de m’étriver parce que je vais te le faire avaler.

Les présentations faites, je me sens assez à l’aise pour aborder des discussions avec plusieurs membres du groupe. Bien que ne participant à aucune vie sociale, l'intégration fut assez aisée.

Karine est une fille agréable et enjouée, mais qui ne me fait pas vibrer. Quand il n’y a pas de frissons qui viennent nous donner des chaleurs, c’est peine perdue. De toute façon, je crois que c’est réciproque et au comble de l’ironie, elle est beaucoup plus intéressée par Maxime qui du plancher de danse ne cesse de la regarder. Je vais le rejoindre pour lui apprendre la fin de son avenir comme agent matrimonial.

— Ta fille super canon, t’as dans son champ de mire, ses canons à elle, sont pointés sur toi. Je te le dis, tu es sa cible. Elle est géniale, mais je ne clique pas. De toute façon, si tu l’as repérée c’est qu’elle te plaît. Inquiète-toi pas pour moi, mon âme soeur m’attend dans un autre tournant.

En fin de compte, la soirée s’avéra bien amusante. Voir Maxime courtiser Karine fut presque aussi cocasse que de voir mon grand-père faire sa cour à Florence.

— Je pense que tu tirerais avantage à suivre un cours de séduction de mon grand-père !

— Arrête de me narguer à ton tour parce que c’est moi qui vais te

le faire avaler ton noeud papillon.

À la fin de soirée, le caniche est bien content de regagner sa niche et les odeurs sécurisantes de sa meute. Et si je hurlais à la lune, ma Vénus m'entendrait-elle ?

Nos temps partagés entre les réaménagements de la maison et le centre de réhabilitation, où mon père se trouve depuis le quinze décembre, nous font traverser la période des fêtes avec morosité. À force de jérémiades et de lamentations, mon grand-père a réussi à convaincre ma mère de lui faire son traditionnel « *chiard à la viande boucanée* » un fricot acadien. Pourtant débordée, il a fallu qu'elle puise des énergies dans les corridors de la résilience pour faire plaisir à son père.

Après trois semaines à l'hôpital et un mois au centre de réadaptation, mon père revient à la maison à la mi-janvier plus exactement le douze, journée du gigantesque tremblement de terre en Haïti. Est-ce un présage des immenses bouleversements qui ébranleront notre famille ? Le retour ne s'annonce pas facile. Étant un cadre important dans la hiérarchie militaire, mon père, l'ex-général, bénéficie d'une multitude de ressources autant humaines que matérielles, mais malgré cette aide, nous n'aurons pas le choix de mettre l'épaule à la roue.

Il est certain que toute notre dynamique familiale changera. D'une certaine façon, il va encore nous imposer son rythme. Je lui en veux même dans la maladie. Lui, toujours lui comme toile de fond. Il faut toujours qu'il teinte notre firmament et pas nécessairement des plus belles couleurs. Nous serons encore sous son emprise. Je le hais pour ce pouvoir sur nos existences qu'il réussit à garder. Je me sens manipulé. Une fois de plus, nous nous faisons décréter nos conditions de vie, usurper nos libertés. Et la cerise sur le *sundae*, comme on dit, c'est que maintenant je me sens coupable de le détester. Il a changé la donne avec sa maladie. Et désormais, je devrai le détester avec des remords. Que suis-je devenu ? Je ne me connaissais pas tant d'animosités et de ressentiments. Il m'a légué son intolérance en héritage c'est certain. Je ne vois pas d'autre explication.

Le trouble de langage dont souffre mon père est l'aphasie de Broca. Il a de la difficulté à formuler oralement ses idées, mais dans son esprit tout est cohérent. La compréhension n'est pas atteinte. Sa bouche en retard sur sa pensée, laisse à tort, supposer une pensée en retard. L'articulation est difficile ce qui devient très frustrant pour lui. Il sait qu'il veut dire café, mais constate à son grand désarroi qu'il prononce saké. J'ai l'impression que justement pour cette raison, il s'empêche de parler. Il est orgueilleux et peu habitué aux défaites. Son moral est très atteint ; le médecin nous a avisés qu'il est normal de le voir éventuellement sombrer dans une forme de dépression. Chose certaine, il pleure beaucoup et n'en laisse transparaître aucune gêne, ce qui me surprend énormément. Il se fâche très souvent ce qui me surprend moins. Il est là devant moi, démuni, descendu de ses balustrades, ne pouvant atteindre qui que ce soit

avec son regard de petit veau abandonné dans un encan. Lui, qui toisait plus haut que sa hauteur en est réduit à quémander au ras le sol. La débarque est grande.

Nous avons cherché à maintes reprises de lui faire écrire ce qu'il voulait. Peine perdue, avec l'aphasie se greffe souvent une agraphie, une incapacité d'écrire. Même le rébus, une suite de mots agencés avec des dessins et des chiffres, ne s'avère pas plus facile. Dans un geste de défoulement sûrement salutaire, il nous tire son crayon avec sa main gauche, ce qui me donne le goût de tirer un trait sur toute forme d'aide.

Au centre, où il doit d'ailleurs retourner plusieurs fois par semaine, ils le soumettent à un programme d'exercices afin qu'il puisse récupérer une partie de sa mobilité, mais jusqu'à présent, l'hémiplégie droite paraît irréversible. Ils nous disent par contre qu'il est encore trop tôt pour se prononcer. Ils font également travailler son côté moteur, c'est-à-dire le gauche, pour le renforcer et faciliter ses déplacements. Mon père est droitier, il n'est pas évident d'obtenir le transfert de toutes ses habiletés a**c**quises vers le côté gauche.

Pour ce qui est des troubles de la parole, différentes techniques sont envisagées dont une rééducation par la mélodie-thérapie où des mots et de courtes phrases sont scandés sur une mélodie. Ainsi sur l'air connu, « *Au clair de la lune* » on dit : « Je voudrais me lever » et on enchaîne par « quand vous aurez le temps » à la place de « *mon ami Pierrot* ». Cette approche met l'accent sur le chant pour récupérer les capacités d'expression et créer les liens d'entraînement dans les phrases. Après quelques semaines, la musique est supprimée et dès que la phrase débute, le reste suit à la queue leu leu comme les wagons se rangent derrière la locomotive de tête. Il faudra qu'il continue plusieurs mois sur une base externe, un programme qui le contraint à des exercices soutenus, avec bien sûr le support de toute une équipe de physiothérapeutes, d'ergothérapeutes et d'orthophonistes.

Les semaines se poursuivent sans apparence de gains notables. Je ne sais pas comment le tout se déroule aux séances d'orthophonie, mais à la maison, mon père se cantonne dans un mutisme déconcertant. Je crois qu'il a honte de parler. C'est peut-être aussi une forme de négation, de rejet ou de rébellion devant tous les changements de sa nouvelle vie**.**

Ma mère a dû renoncer à son travail d'agente en immobilier. Mais elle n'est pas sans ressource financière. Les avantages greffés au poste de général ont fait de mon père un homme blindé au point de vue de l'assurance maladie et invalidité.

À ma très grande surprise, Salvador n'apparaît pas très bouleversé par la maladie de mon père. Il s'assoit des heures à côté du lit sans parler, comme s'il récupérait en silence toutes les heures d'absence, toutes les heures

pendant lesquelles il a été privé de la présence d'un père. Ni l'un ni l'autre d'ailleurs ne parle. J'ai saisi à quelques reprises leurs regards qui se dérobent chacun leur tour de l'emprise de l'autre. Ils s'épient mutuellement. Pendant ce temps-là, Gaspard fait des tentatives infructueuses pour se nicher sur le lit de mon père, qui d'un coup de pied gauche, le repousse brusquement sur le plancher des vaches. Je vois mon frère sourciller, se lever et tourner rapidement en rond au pied du lit. Ne sachant comment évacuer sa colère, il la promène. Si j'avais à promener la mienne, je ne sais pas jusqu'où je pourrais me rendre. Comme très souvent dans ces temps-là, il accompagne ses déplacements par des mouvements de rotation de ses poignets.

Je me demande ce que pense mon frère. Ce que pense mon père, je m'en fous. Mon frère m'intrigue, j'aimerais entrer dans sa tête. Au-delà de ce grand grand courant d'air de spontanéité, je ne serais pas surpris d'y retrouver la démesure de sa bonté ce qui me renverrait une mesure assez piètre de la mienne.

— Qu'est-ce que tu fais Salvador ?

Pas de réponse. Je m'approche, m'installe devant son regard et lui repose de nouveau ma question. Cette fois-ci, il me murmure.

— J'écoute le silence avec papa.

Je le laisse pour retrouver ma mère à la cuisine. Elle s'évertue à trouver des recettes qui demeurent appétissantes tout en n'étant pas trop difficiles à mastiquer pour mon père.

— Ça va maman ? Tu tiens le coup ?

— Bien sûr, c'est certain que c'est toute une adaptation, mais je pense que nous nous en sortons assez bien. Avec l'agrandissement au printemps, ce sera mieux.

— Avoir abandonné ton travail ne te fait pas trop de peine ? Tu aimais bien ce que tu faisais.

— Non, ça va, de toute façon, j'avais envisagé de prendre ma retraite l'an prochain. Donc pour une année, ce n'est pas grave. Et puis, je fais comme tu m'as dit, je garde mon cercle de poésie une fois par mois. Je pense que c'est important que je me réserve des activités juste pour moi. Parlant de mon groupe littéraire, tiens-toi bien, je vais t'en raconter une bonne.

— Grand-père est entré dans ton cercle de poésie.

Elle me regarde stupéfaite.

— Il t'en a glissé un mot ?

— Non, mais c'était évident. Si tu avais vu la scène dans la salle de bain quand il s'est brûlé et que la *milady* Florence comme il l'appelle, lui a ravi le coeur en le soignant.

— Ah, bien le sacripant ! Je n'ai rien vu venir, j'étais trop

occupée avec le groupe. Bon, il faudrait aller aider ton père à se glisser sur le fauteuil roulant et l'amener ici, nous sommes prêts à manger.

— Avant, dis-moi, est-ce que papa te parle ?

— Non, il est fâché contre moi. Il évite mon regard. C'est certain qu'il n'a pas digéré la nouvelle que Margot n'est pas sa fille et je peux comprendre. Ça devait le tracasser de ne pas savoir qui est le père. Je me suis assise près de lui et je lui ai tout dit. Étant donné les circonstances, il n'a pas eu le choix de m'écouter. Il ne peut plus claquer la porte maintenant. Alors j'en abuse, je me vide le coeur de mes frustrations à mesure que les souvenirs me les ramènent à l'esprit.

— Ce n'est pas moi qui vais te désapprouver.

Lorsque j'arrive dans la salle familiale devenue chambre, Salvador est déjà en train d'assister mon père dans le transfert vers le fauteuil roulant. Il aide aux déplacements comme s'il avait passé une partie de sa vie à travailler comme préposé aux malades. À la table, Salvador fait comme mon père, il ne se sert que de sa main gauche. Pour résister à la tentation de changer de main, il s'assoit sur sa main droite. Quand mon père s'essuie, il s'essuie. Quand mon père laisse tomber de la nourriture, il en laisse tomber. Quand mon père s'étouffe, il s'étouffe lui aussi. Ma mère et moi ne savons plus trop comment réagir. Margot tranche pour nous.

— Christ Salvador, t'es pas obligé de faire comme lui. Il y a assez d'un paralysé dans la maison.

Mon père ne bronche pas. Il est atteint de surdité sélective depuis plusieurs années. Certains décibels de la vie familiale ne font pas partie de son acuité auditive.

— Stie, pourquoi vous me regardez comme ça ? Il va falloir arrêter d'avoir peur des mots. L'étranger *yé* paralysé, *moé chu* une *fuckée* enceinte qui s'est fait avorter, Fédérico c't'une pédale, Mae une ostie d'hystérique pognée dans son désir de plaire à papa, Zac un psy frustré, resté accroché dans son traumatisme, maman une sainte qui n'arrête pas de tout prendre sur ses épaules. Pis, je saute grand-père et Salvador qui à mon avis se passent de commentaire.

Un silence plane. Devant une vérité si crue qui arrive comme un piano qui vient de tomber d'un deuxième étage, nous nous retrouvons aphones, sans note à dire, aucun son. Nous sommes le piano écrasé sur le trottoir.

Après avoir dévoré avec avidité et dans un temps record tout le contenu de son assiette, Margot se lève comme si un ressort venait de sortir de sa chaise.

— Ostie, m'a être encore en retard. Faut que j'm'en aille.

Elle quitte la table tout bonnement, sans un mot de plus, comme si elle venait de nous parler de la pluie et du beau temps. Ma mère n'a pas avalé une bouchée. Salvador en profite pour lui dérober son dessert. Le commentaire de Margot n'a pas traversé les parois de l'esprit de mon frère, quant à mon père, je pense que son esprit n'a plus de parois pour agripper les émotions. Il continue à manger avec flegme et impassibilité. J'ai presque le goût de le gifler pour lui ôter ses traits d'indifférent. Mais c'est gênant de le frapper dans sa condition. J'aide ma mère à desservir pendant que Salvador ramène mon père dans sa chambre.

— Zachary, savais-tu toi que Margot est allée se faire avorter et c'est quoi ces allusions-là à propos de Fédérico ?

— Maman, c'est vrai ce qu'a dit Margot. Fédérico est homosexuel.

— Mais il est marié avec Sophie et ils ont un enfant.

— Et tu crois vraiment que ça change quelque chose ?

— Comment se fait-il que je n'aie rien vu ? Et toi, ça fait longtemps que tu le sais ?

— Depuis une dizaine d'années, mais ce n'est que depuis quelques mois qu'il m'en a parlé.

— Mon doux Seigneur ! Je repense à toutes ses tentatives de suicide. Dire que je croyais que c'était parce qu'il n'aimait pas son travail. Je comprends maintenant. Il doit être si malheureux. Pourquoi n'a-t-il rien dit ?

— Rappelle-toi l'intolérance de papa face aux gais. Il est aisé de s'imaginer pourquoi il s'est caché derrière une façade de normalité.

— Et pour Margot ?

— Je viens de l'apprendre tout comme que toi. J'aimerais bien continuer à jaser avec toi maman, mais j'ai une rencontre avec mon directeur de mémoire, je dois partir, on se reparle d'accord ?

— Bien sûr... Oh Zachary, est-ce que tu accepterais d'aller avec Salvador à son rendez-vous annuel à l'Institut de Neurologie la semaine prochaine ? C'est la journée de mon cercle de poésie.

— Non, pas de problème. Dans mes tournées d'hôpitaux pour retrouver Stéphanie, je n'ai pas visité celui-là.

— Tu ne démissionnes pas. Elle doit être spéciale cette fille.

— Tu n'as pas idée. Alors, à ce soir !

En m'en allant, je jette un coup d'oeil dans la chambre de mon père. Salvador est là, il écoute encore le silence avec ce dernier.

Je reviens en fin de journée de l’université avec sur les épaules, d’un côté le poids de mon manque de rigueur et de l’autre, le poids de la culpabilité pour ne pas avoir corrigé le tir avant. Je remercie le ciel de ne pas m’avoir donné trois épaules. Avec tous les correctifs que mon directeur de mémoire me demande d’apporter, je n’ai pas le choix, il me faudra mettre plus d’ardeur dans mes études durant les semaines qui viennent. Je me retire donc très tôt dans ma chambre. J’embarque à grandes foulées en mode panique devant le travail à remettre. Petite échappatoire, on cogne à ma porte.

— Zac, je peux te déranger une minute.

C’est Margot. Son costume de yéti agressif s'est permuté en celui docile, d'un câlinours orangé.

— Bien sûr Margot. C’est toujours avec plaisir que je jase avec toi.

— Je capote, Zac. Je me sens affreusement coupable et *cheap* avec toute la gentillesse dont vous m’avez entourée, maman et toé.

— Si c'est de ne pas nous avoir mis au courant avant ton recours à l'avortement, ne t'en fais pas.

— Non Zac, ce n'est pas ça. Ostie, je n'ai pas eu d'avortement parce que je n’ai jamais été enceinte. Comprends-tu ?

Mes yeux durent se décrocher de leurs orbites.

— Quoi ?

— Je n’ai jamais été enceinte Zac, j’ai tout inventé pour écoeurer papa, le pousser à bout, le faire suer parce qu’il ne s’occupe jamais de moé. J’ai voulu aussi clouer le bec à Mae avec ses remontrances de « mademoiselle parfaite ». Sur le coup, je n’ai pas réalisé l’impact, pis tout s’est enchaîné. Mais là, il fallait ben que je trouve un moyen de m’en sortir, je ne pouvais quand même pas me faire faire un bébé. Je n’ai pas le courage de dire la vérité à maman. Je vais lui faire de la peine pis elle en a ben assez comme ça. Pis réalises-tu que tout ce qui est arrivé a été provoqué par moé quand j’ai dit que j’étais enceinte ? Ostie Zac, je capote.

Elle se jette dans mes bras. Je la laisse monter et descendre les pentes de ses sanglots et la récupère lorsqu’elle amorce la courbe ascendante du hoquet compensateur.

— Calme-toi, Margot. Je suis bien content que tu viennes m’en parler. Ce qui est arrivé est le résultat d’une série d’évènements et d’un malencontreux hasard. Enlève-toi tout de suite de la tête, la responsabilité de l’AVC de papa. Pour ce qui concerne tes mensonges sur la grossesse et l'avortement, ce bout-là t’appartient complètement. Fais ce que ton coeur te dicte de dire ou de taire. Je ne m’en mêle pas. Ce qui vient surtout me chercher

Margot, c’est ta détresse devant l’indifférence de papa. Je te comprends parce que je la vis moi aussi. Je n’ai pas découvert, moi non plus, de soupape confortable. Vois-tu, nous sommes un peu dans la même galère. Nous avons été blessés beaucoup plus que nous osons l’avouer par son comportement de « je-m’en-foutiste » à notre égard. Il ne nous voit pas en tant qu’entité, il ne remarque que ce qui déroge des coupes au carré de son système de valeurs. Ça fait mal. Je peux comprendre le geste que tu as posé.

Elle continue à renifler, s’essuyant sur mon chandail sans se soucier de tout le maquillage qu’elle y dépose.

— Merci Zac de m’écouter. Ne le dis-le pas à maman, je lui dirai quand je me sentirai prête.

— D’accord... ma demi-soeur.

Une semaine plus tard, mon grand-père, tel un chasseur qui guette sa proie, m’assaille dès mon entrée en territoire familial. Homme de tous les excès, il s’est sûrement douché avec la lotion après-rasage *Calvin Klein*, qu’il est venu m’emprunter avant-hier. L'odeur qu'il laisse dans son sillage viderait un boisé de tout cervidé.

— Ah Zig Zag ! Tu serions ben *blood* de venir *shopper* avec moé.

— Laisse-moi deviner pourquoi tu veux te mettre beau, voyons voir... pour aller à la messe... non... mauvaise réponse... pour venir courir les hôpitaux avec moi... bip... encore mauvais choix.

— P’tit vlimeux, arrête de m’étriver.

— Ben oui, je vais y aller avec toi, laisse-moi juste le temps de me changer, j’ai renversé du café sur moi en conduisant.

En passant devant la chambre de mes parents, je vois Mae en train de masser les jambes de mon père. Ce dernier est toujours enfermé dans son mutisme et Mae dans ses monologues pendant que ma mère doit encore soliloquer dans la cuisine. Salvador n’est donc pas là pour écouter le silence avec mon père. Écouter le silence. Mon frère a probablement compris que le dialogue avec mon père doit reprendre où nous l'avons laissé, c'est-à-dire, enclavé dans l'absence d'échanges.

J’y pense, ma mère devait aller ce matin avec mon père au centre de réadaptation. Je ne peux résister à la tentation d’aller lui parler. Je la retrouve à la cuisine en train naturellement de gagner encore des indulgences.

— Et puis, qu’est-ce qu’il a dit le médecin ?

— Je n'en reviens pas Zachary, ton père ferait, selon les équipes, des progrès intéressants au niveau du langage. Je ne comprends pas. Le médecin pense qu’il ne veut pas nous montrer qu’il bafouille ou se trompe de mots. Il préfère probablement attendre d’être plus habile, en somme il a honte de parler devant nous. Il recommande de ne pas le brusquer dans ses choix. Salvador est venu avec nous, tu aurais dû le voir. Il voulait essayer les équipements. Il avait l’air d’un enfant dans un magasin de bonbons. Le personnel a été très compréhensif et gentil avec lui.

— Eh bien, toute une journée ! Salvador doit être content. Pour en revenir à papa, ce n'est pas surprenant. L'as-tu déjà vu afficher ses faiblesses ?

— Zachary, je te sens très hostile envers ton père. J’en suis déconcertée.

— Oui c’est vrai, maman. Je ne comprends pas que tu l’aimes encore après tout ce qu’il t’a fait. Moi je lui en veux de ce qu’il a fait de nous.

— Ne minimise pas ce que vous êtes devenus. Vous demeurez tous des êtres sensibles qui malgré bien des blessures, persistent à croire en la

vie... enfin sauf peut-être Fédérico, je ne sais plus... Zachary, dis-moi comment dois-je réagir avec lui ? Depuis que je l'ai appris, j'ai peur de ma réaction. Je ne veux pas le blesser.

— Maman n'écoute que ton coeur. Fédérico a seulement besoin d'un terreau propice à la confidence. Et cesse de toujours t'inquiéter et de chercher des failles dans tes jugements et tes actions. De toute façon, ne t'ingénie pas à être parfaite, la perfection tape sur les nerfs des autres. Sois tout simplement bonne et humaine, tu le fais très bien d'ailleurs.

Elle s'approche de moi, soulève son petit corps amaigri par les évènements des derniers mois puis dépose un affectueux baiser sur ma joue.

— C'est gentil Zachary, maintenant, il faut que je te parle de Salvador.

Elle est interrompue par mon grand-père qui crie du hall d'entrée.

— Zig Zag, j'attendions là. *Kossé* que tu brettes ?

— J'arrive grand-père, donne-moi encore cinq minutes. Continue, maman.

— Ce matin, comme il n'arrivait pas pour déjeuner, je suis allée dans sa chambre. Eh bien ! Tu ne me croiras pas, mais il jouait au paralysé. Il tentait de se glisser de son lit à sa chaise en ne s'aidant que de son côté gauche. Avant ce n'était que le bras droit qu'il n'utilisait pas, mais là, c'est la jambe droite aussi qu'il ne bougeait plus. Je n'ai rien dit, je suis sortie de la chambre, je crois qu'il ne m'a pas vu, il avait l'air dans son monde. Au bout d'une demi-heure, il est arrivé dans la cuisine comme si de rien n'était. Crois-tu qu'il y aurait matière à s'alarmer ?

— C'est certain que c'est troublant, mais ne nous inquiétons pas outre mesure. C'est peut-être sa soupape pour évacuer toutes ses émotions devant les évènements récents. Je ne sais pas. Écoute on s'en reparle, je dois filer, grand-père m'attend pour que j'aille l'aider à trouver de beaux vêtements. Il doit vouloir impressionner *milady* Florence demain au cercle de poésie.

Mae arrive dans la cuisine les yeux larmoyants.

— Maman, il m'a dit merci. Papa m'a dit merci. C'est la première fois qu'il me parle depuis l'accident.

— Je vous laisse, grand-père va m'arracher la tête.

Je cours me changer de pantalon puis quitte avec mon grand-père pour une tournée des magasins. Je me croise les doigts pour qu'il soit moins exubérant cette fois-ci, mais surtout moins entreprenant que la dernière fois.

— Bon allons te trouver quelque chose à la mode de... de... Florence. Je ne sais pas comment on s'habille en Italie. Dis-moi donc, as-tu trouvé ton poème ?

— Oui, mais j'étions point *çartain* de ma trouvaille, j'espérions pas *choker* dans mon *speech*. Écoute moé ça mon Zig Zag. C'est de Gaston Miron :

« *Ma désolée sereine*
Ma barricadée lointaine
*Ma poésie les yeux brûlé*s. »

Tu vois-tu le rapport, les yeux brûlés, l'as-tu *catché* ? Brûlés comme mes yeux l'autre soir.

— J'ai très bien saisi, tu as vraiment de la suite dans les idées. Mais qu'est-ce que je dis ? Ce n'est pas de la suite, au contraire, tu devances. Tu as toujours une longueur d'avance et tu réussis indéniablement à nous surprendre.

— Bon, je continuions en sautant le *middle*, la fin est plus *punchée*.

« *Tu renaîtras toi petite*
Parmi les cendres
Le long des gares nouvelles
Dans notre petit destin
Ma poésie le coeur heurté
Ma poésie de cailloux chahutés. »

— Wow ! Tu vas, comment tu dis ça donc ? Ah oui, « l'*enfirwapper.* »

— Bon maintenant, y fallions me renipper en vrai monsieur, j'verrions un beau *suit* noir en lin pis des souliers en cuir *patent* [15]. Je voudrions pas qu'elle trouve raison pour se *complain* de mon accoutrement.

Il tient mordicus à un habit dont il hésite entre y agencer une cravate ou un noeud papillon. Je dois user de patience et sortir une batterie d'arguments pour le convaincre qu'un habit c'est trop habillé pour une soirée de poésie et que juste veston et cravate, c'est encore de trop. À son grand regret, nous choisissons un pantalon en velours côtelé marine avec un chandail encolure en v et une chemise à petits carreaux.

— Mais Zig Zag, tu trouvions pas que ça fait un peu *cheap*, c'est drabe.

— Mais non, c'est sobre et classique. Tu n'es pas obligé de toujours avoir l'air d'un sapin de Noël. On va garder l'habit pour tes noces ! Ne va pas me rajouter des décorations, des écussons. Puis, ta calotte, tu la gardes chez vous, les fleurs aussi. N'arrive pas avec des fleurs, tu vas la gêner devant tout le monde. Et ne parle pas de ton urinothérapie, ce ne serait pas de bon goût dans un cercle littéraire. Bon, on y va maintenant, j'ai du travail et demain après-

midi je dois aller avec Salvador à son rendez-vous annuel.

— Taboire, j'allions pas *leaper* la bouture [16] la première fois. J'savions vivre. Mais c'est *çartain* que j'allions employer le vert pis le sec pour l'amadouer.

— Le vert pis le sec, qu'est-ce que tu veux dire ?

— Et Ste-viarge, que vous n'avez pas de culture. *Kossé* que vous avez appris vous autres à l'école ? Ça veut dire pas prendre de chance et prendre tous les moyens, le bois mouillé pis le bois sec. On prend toute.

— Allez, partons ! Il va falloir que j'utilise le vert pis le sec moi aussi pour le finir ce maudit mémoire-là.

Aussitôt à la maison, je dois me faire violence pour m'isoler et cogiter sur mon texte. Je me demande comment je vais y réussir, l'intérêt n'y est plus. C'est certain que mon thème sur lequel je ne finis plus de déblatérer depuis septembre : l'impact émotionnel des évènements catastrophiques sur la mémoire collective, je commence à l'avoir assez de travers. J'en ai ras le pompon comme on dit, de relire et de ressasser les témoignages des personnes touchées par la tuerie de la polytechnique de 1989, du collège Dawson en 2006, de l'attentat du 11 septembre en passant naturellement par le verglas de 1998 et le déluge du Saguenay en 1996. Ma vie est déjà une catastrophe. Quelle idée ai-je eue de m'être arrêté sur ce choix ?

Dans la table de mes matières grises, c'est l'anarchie. Mes prémisses, hypothèses et conclusions tournoient dans une valse folle, il n'y a plus personne qui suit la musique, on dirait un spectacle déconcertant de danse expérimentale. Pendant que je m'apitoie sur mon sort, ce qui est en quelque sorte une échappatoire, une sorte de détournement de mon attention qui devrait, disons-le, se concentrer sur ce foutu mémoire, j'entends un bruit venant du sous-sol. Je saute sur cette chance inouïe, inattendue de m'évader ne serait-ce que quelques minutes d'un exercice sous lequel je courbe littéralement l'échine littéraire. Toutes les distractions sont bonnes pour justifier que je ne fais pas mon boulot d'étudiant. Les plus simplettes situations sont bienvenues si elles peuvent me soustraire du bagne universitaire. J'aurais le goût de me mettre à fumer pour augmenter mes activités parascolaires.

Malheureusement, je remonte trop vite à mon goût. Ce n'était que Salvador qui bizounait je ne sais pas quoi au juste. Il n'a pas répondu à mes questions comme souvent d'ailleurs. Le boulet que je traîne à la cheville heurte chaque marche dans un bang qui martèle ma conscience. Bon, merde, il faut que je m'y mette. J'ai le goût de bouger. Je tourne les bras dans un sens puis dans l'autre, répète le processus avec les chevilles. Suivent les exercices de la nuque, la tête d'un bord et de l'autre. Pourvu que cela ne déplace pas davantage mes

idées, elles sont déjà bien assez éparpillées. Ah zut ! En plus, voilà que l’image de Stéphanie vient tout bousculer. Aussi bien me coucher, je me lèverai très tôt demain matin.

Trois heures trente du matin. Le goût d'étudier n'est pas davantage au rendez-vous. Le peu d'énergie qui m'habite est utilisé pour me trouver des échappatoires. Pensant m'épargner trois minutes de supplice, je décide d’aller me faire un café. Erreur, le calendrier accroché sur le réfrigérateur me ramène brutalement à la date butoir du 30 avril pour la remise de mon mémoire. Je me dis que beaucoup de gens doivent stresser sur cette date-là eux aussi. En tout cas, moi, ce n’est pas l’impôt à payer qui va m'énerver. Je n’ai rien gagné. Je vis de prêts, de bourses et de la générosité familiale. Je le répète, un vrai Tanguy. Je réintègre ma chambre. Après deux heures d’errance à l’intérieur d’un cerveau au neutre, j’enclenche le reculons, retourne dans mon lit et adopte ce stationnement jusqu’à ce que mon réveil m'avise qu'il me faudra remettre de la monnaie pour défrayer mes périodes de flâneries.

À huit heures, je vais déjeuner. En passant devant la chambre de mes parents, je ne crois pas ce que je viens de voir, je dois revenir sur mes pas pour m'assurer que je ne vis pas une hallucination, je reste stupéfait. Suis-je encore en sommeil paradoxal, en période de rêve, dans la phase *REM (rapid eye movement*) ? Je me touche les yeux, non, pas de mouvements rapides, ils ne bougent pas. J'en profite pour les frotter afin d'ajuster ma vision, au cas où j'aurais un problème plutôt de ce côté-là. Non plus, je suis vraiment en temps réel.

Ils ne me voient pas, ils me font dos. Salvador a monté tout son équipement de peinture et installé deux chevalets. Voilà ce qu'il fabriquait hier soir dans l'atelier ! Il construisait un chevalet pour mon père. Ce dernier, assis dans son fauteuil roulant, a un pinceau dans la main gauche tout comme Salvador qui joue encore au paralysé en ignorant sa droite. Je rêve. Que quelqu'un me pince.

Comment a-t-il réussi à amener mon père, un réfractaire notoire à tout ce qui n'est pas cartésien, à s'adonner à un art où il faut aller piger sans retenue dans ses émotions ? C'est certain, la paralysie a touché des zones insoupçonnées de son cerveau ou encore en atteignant certaines régions, elle a permis à d'autres de prendre le dessus. C'est le phénomène de la récurrence, de la périodicité des cycles de la vie. La mort de vieux arbres laisse entrer le soleil pour stimuler les jeunes pousses. Ses cellules cérébrales viennent au détriment de certaines autres, de bénéficier d'un méchant coup de pouce. Les fibres de ses émotions devaient être écrasées par la masse de ses méganeurones, embrigadés depuis plusieurs années dans la rigidité draconienne militaire.

Je reste là, pantois, ahuri, la mâchoire presque décrochée. J'entends Salvador et là ce sont mes oreilles qui n'en croient pas leurs yeux.

— Rrrrouge, papa... dis-le encore rrrouge.

Tel un perroquet en apprentissage, mon père répète docilement.

— ou... be

— Ge papa, pas be... rrrouggge ge ge.

Le bouc suffisant est devenu un agneau qui mange dans la main du petit mouton noir. Ironie du sort, « le limité » comme l'appelait mon père avec condescendance, est en train de le bousculer pour qu'il défonce ses limites. Je préfère ne pas m'immiscer. De toute façon, qu'aurais-je à dire, à ajouter à ce processus de sauvetage d'une victime, qui mérite toujours à mon point de vue de se débattre seul contre les vagues ? Maintes fois, il a ignoré nos corps et nos âmes rampant sur les rivages, alors ce n'est pas moi qui vais lui lancer une bouée.

Après le dîner, j'informe Salvador de se préparer. Il a de la

difficulté à quitter son protégé. Il le bichonne comme un minou que sa maman aurait abandonné et contraint au sevrage forcé.

— Allez Salvador, il faut y aller.

— Attends... C'est l'heure de compter... Mes rouleaux... Mes cure-dents... Les oeufs... Les tranches de pain. Pour mesurer les liquides, ce n'est pas l'heure.

Le rituel étant incontournable, je le laisse faire ses décomptes. Puis, je le tire tout doucement par la manche pour qu'il vienne s'asseoir dans ma rudimentaire Honda 1998. Relativement calme, je le regarde s'amuser, en ce frigorifique début février, à monter, descendre, monter, descendre la vitre de mon auto et naturellement en ignorant son bras droit pourtant juste placé à côté de la manivelle. Il me déconcentre totalement parce qu'en plus, il fait comme mon père, il se sert de sa main gauche pour déplacer son bras droit ou replacer sa jambe droite. Je choisis de le laisser faire puisque de toute façon quand Salvador est concentré sur quelque chose, les guichets sont fermés pour toutes autres activités. Distrait par son rituel, j'en oublie étonnamment le mien qui est d'angoisser sur le pont Champlain. Ciel ! Est-ce que Salvador est en train de devenir également mon thérapeute ?

À notre arrivée à l'Institut de Neurologie, Salvador reste assis dans l'auto. Non, ce n'est pas vrai, il ne va pas me faire le coup de nécessiter un fauteuil roulant. Mais si, il le fait. Il ne veut rien entendre. Exaspéré, je n'ai guère le choix, sinon il manquera son rendez-vous. Nous arrivons juste à temps à la clinique des suivis pour les autistes.

Naturellement, je rencontre son médecin, le Docteur Robitaille. Je le mets au parfum au sujet des derniers évènements dans la vie de Salvador et sur sa nouvelle « *plégie-manie.* » Ayant sûrement vu bien des extravagances, le médecin, peu impressionné par les fantaisies de Salvador, se veut rassurant devant ce comportement qui serait selon lui plus ou moins banal, vu les circonstances. Dans le fond, tout est relatif à l'univers dans lequel nous sommes habitués de vivre. Pendant que certaines personnes frisent l'apoplexie en regardant une lacération d'un centimètre, d'autres mangent un sandwich en dirigeant les manoeuvres d'un arrêt cardio-respiratoire. La vie est ainsi faite, ce sont les bagages que nous traînons qui colorent et rendent l'itinéraire sécurisant ou déstabilisant, pas la route.

Docteur Robitaille m'informe qu'ils en ont pour quelques heures avec Salvador. On veut lui faire passer un EEG, une évaluation psychosociale et un tout nouvel examen sur les capacités intellectuelles. Je décide donc d'en profiter et poursuivre mes recherches, pour retrouver Stéphanie. Je pense au roman de Gabriel Garcia Marquez, « *L'amour au temps du choléra* » où

Florentino attend sa Femina durant cinquante-trois ans, sept mois, onze jours et onze nuits. Il n'y a que deux mois, quatorze jours et quatorze nuits que j'ai perdu la trace de Stéphanie, je ne vois pas pourquoi je laisserais le découragement s'installer.

Ayant fait le tour de la majorité des cafétérias de tous les établissements de santé de la région, je me demande si je ne pourrais pas en faire une évaluation des menus, de la salubrité, de la convivialité des lieux et de la courtoisie des employés. Avec ces données, je pourrais sûrement être utile à quelqu'un dans une enquête sur le sujet ou ironie du sort dans son mémoire de maîtrise. Voilà, encore un dérapage pour m'attirer sur des sentiers autres que ceux de mon travail.

Après être resté une heure trente à la cafétéria, je décide de pousser l'audace jusqu'à déambuler dans les unités de soins malgré l'accès interdit. Je regarde partout, m'étire le cou pour voir dans les minces espaces de portes entrouvertes. Je demeure les oreilles aux aguets de toute intonation de voix qui pourrait se marier à celle de Stéphanie. J'aimerais avoir un périscope pour lorgner de l'autre côté des cloisons. L'évaluation des mollets dépassant les rideaux, ne m'apparaît pas un outil fiable. Ce qui n'aide pas non plus, c'est qu'un fort pourcentage de personnes porte le pantalon. Je me ressaisis et me demande sérieusement si je ne suis pas en train de glisser doucement dans les zones nébuleuses de la névrose obsessionnelle. Naturellement, j'ai fait des tournées de reconnaissance à Charles LeMoyne où mon père a été hospitalisé, puis j'ai poursuivi l'enquête aux hôpitaux de Pierre-Boucher, Notre-Dame, Saint-Luc, Sacré-Coeur, l'Hôpital Général de Montréal, Ste-Justine, l'Hôpital pour Enfants, l'Hôtel-Dieu et Maisonneuve Rosemont. Je réclame à grand déploiement dans mes prières le pouvoir d'ubiquité.

Il me faut maintenant retourner à la clinique avant que les rendez-vous de Salvador se terminent, si je veux avoir la chance de reparler au Docteur Robitaille. Je m'installe dans la salle d'attente, mon coeur habitué à l'échec, mais non résolu à abdiquer. J'ai l'intention de demander à ma mère de m'avancer les sous pour financer les frais d'un détective privé. Il faut dire que le fait d'avoir été embauché par un CLSC, pour un travail débutant en mai prochain, me place dans une situation où je peux me permettre cet emprunt.

On m'appelle. Le médecin me dit qu'à part une fébrilité plus marquée chez Salvador probablement explicable par les évènements qui ont perturbé notre vie familiale, son évolution suit le cours normal des trois dernières années. Son état demeure stable, le Docteur Robitaille n'envisage aucune modification de la médication et me recommande le maintien des contrôles annuels. Pour ce qui est de sa tendance à transposer sur son corps, les

changements survenus chez son père, il ne faut pas s'alarmer outre mesure. Il s'agirait pour lui d'une façon d'assimiler ces bouleversements. Il ajoute que Salvador s'est levé de son fauteuil roulant tout naturellement, sans faire de manière. Je réalise que depuis des années, j'ai fait une grave erreur d'interprétation en croyant que mon frère traversait allègrement ses contradictions. Pour Salvador, il n'y a pas de dichotomie. Ce n'est pas compliqué, il est toujours en concordance avec lui-même.

Je suis soulagé qu'il marche, ce qui m'évite de courir encore pour trouver un fauteuil roulant. Épuisé, il s'abandonne au sommeil aussitôt la voiture démarrée, tel un bébé qui s'endort sur les vibrations d'une sécheuse. Arrivé à la maison, il se dirige dans sa chambre où il se laisse tomber sur son lit pour poursuivre sa récupération.

Ma mère est en mode panique. Son cercle littéraire arrivera dans une heure. Elle vient de terminer son ménage et est en train de leur apprêter un goûter. Naturellement, il faut que tout soit à la hauteur de ses fantaisies compensatoires.

— Oh Zachary ! Je t'en demande beaucoup, mais est-ce que tu pourrais préparer le souper de Salvador, quand il va se lever ?

— Pas de problème.

— Maintenant, raconte-moi ce que t'a dit le médecin.

Pendant que j'amorce le récit de ma journée, mon grand-père fait une entrée triomphale. C'est la deuxième fois que je fige aujourd'hui. Ce matin, la scène de l'atelier de peinture et du cours de prononciation donné par Salvador m'avait cloué sur place. On devrait en profiter pour couler mes formes. Je me vois très bien dans un musée de cire. La raison m'est encore inconnue pour que j'en vienne au panthéon de la gloire, mais on peut rêver. Estomaquée, ma mère de son côté s'est cristallisée en statue de sel.

— Eh bien ! Grand-père, pour une transformation extrême, c'est réussi. Je ne suis pas certain que je t'aurais reconnu si je t'avais croisé sur la rue.

— Taboire, arrête de m'asticoter, mon petit vlimeux ! Je me sentions tout *blêmezir* quasiment proche à *chier dans l'nique* ! [17]

— Ah ! Vois-tu maintenant que tu ouvres la bouche, je te reconnais.

On pouffe de rire tous les trois.

— Bon, je vais prendre une douche et ne t'inquiète pas maman, je m'occuperai de Salvador.

On dirait que tout en fouettant ma peau, les jets d'eau éveillent mes besoins de contact physique. Mon corps commence à me détester de le négliger. Je me revois enfant, découpant les personnages dans les catalogues

Sears, pour leur faire subir de drôles de combinaisons en permutant les têtes. Aujourd'hui, les découpes franches entre ma carapace corporelle et l'esprit qui l'habite en visiteur font que parfois j'aurais le goût moi aussi, de me chercher un nouvel agencement qui ne rejette pas d'emblée les désirs et aspirations propres à une entité.

Je sublime mon incapacité à établir des liens physiques et transcende un corps qui commence à m'envoyer des signaux de détresse. Mon enveloppe est saturée des discours qui transposent ses instincts et appétits dans un menu intellectuel. Je pense à la dualité, à Herman Hess avec son roman « Le loup des steppes » qui remet les pendules de notre corps, à l'heure de nos deux réalités. J'ai du ménage à faire dans ma vie.

Pour le moment, mon horloge fonctionne à faible régime sur le tic tac manuel et j'oublie très souvent de remonter le mécanisme. De toute façon, pour ce que je fous de mon temps, il ne sert à rien de le mesurer. Est-ce qu'il y a quelqu'un qui veut savoir à quelle heure il a été une nullité ? Bon, il est temps que je sorte de la douche afin de préparer le souper de Salvador.

En me dirigeant vers la cuisine, je dois absolument passer devant la chambre de mes parents. Et bien là, c'est un autre grand coup. Ma mâchoire vient de sortir de nouveau de son ancrage. On ne dit jamais deux sans trois. Je fige, oui encore, pour la troisième fois aujourd'hui. Je me sens comme le Christ à sa troisième chute. La scène frise la fiction, l'irréel. Je m'approche pour en être bien certain. Mon grand-père joue à la bataille navale avec le général déchu. Du plus loin que je me souvienne, ils ont passé leurs vies dans des batailles sans fin et maintenant ils jouent à la guerre. Ce matin, c'était Salvador qui l'initiait à la peinture ainsi qu'à l'art oratoire et maintenant mon grand-père joue à la bataille navale avec lui. Qu'est-ce que se sera après ? Mae va lui donner un rôle dans sa troupe de théâtre ? Fédérico va l'amener déambuler dans les rues de Montréal à la parade de la fierté gaie ? Margot va venir fumer ses joints, assise sur son lit ? Bientôt, il n'y aura plus que moi qui ne veux pas l'adopter.

— Batèche, t'avions encore *pushé down* un de mes *boat*. Le numéro un.

Mon père, le général, lui décoche un sourire tout croche. Il y a si longtemps, que je l'ai vu mettre un rictus sur son visage qui n'affiche ordinairement que les affects négatifs. La présence d'un sourire sur ses lèvres me semble donc plus inusitée et incongrue que sa bouche déviée. Les manifestations relevant de la joie ont été éliminées de son faciès et les vestiges de sourire sont enfouis dans la nuit des temps, lors d'une période où je n'existais pas. De plus, que mon grand-père en soit le facteur déclenchant me fait *faller down* de mes baskets. Est-ce vraiment mon grand-père, l'ennemi juré du grand despote, le

rebelle, l’apôtre de la mutinerie que je vois s’acoquiner avec l'adversaire ? Que lui est-il arrivé ? Une transformation extrême ! Le nouvel habillement sobre, sans artifice, sans fioriture de mon grand-père, vient de le lancer dans une orbite inexplorée. L’habit a-t-il transformé le moine ?

— Espère-moé une minute, je revenions *back*. J’allions juste faire pleurer marguerite.

Je viens de retrouver mon grand-père. Une phrase a suffi pour que je ressente le vent de l’Acadie agripper au passage les effluves des parlures colorées du folklore québécois. Comment pourrais-je craindre un instant qu’il puisse se délaver, se déteindre ? Ses fibres sont marquées à l’encre indélébile de l’originalité et de la spontanéité. Je devrais faire des démarches pour le faire reconnaître comme faisant partie du patrimoine national.

Pendant que mon grand-père est parti soulager sa vessie, je regarde mon père qui évite mon regard. Un immense malaise plane entre nous et ce n’est pas moi qui dissiperai le brouillard si épais nous séparant. J’y ajouterais une tranchée ou mieux rebâtirais le mur de Berlin entre nous deux. En conservant une bonne distance, je préserve de cette manière une sécurisante marge de manoeuvre à mes replis. Je suis loin de boire au même verre que lui. Je le déteste, il le sent, c’est parfait ainsi. Parle-moi de ça, des choses claires, sans ambiguïté !

Je réveille Salvador, une heure de sieste c’est suffisant à cette heure-ci, sinon il mènera le bal toute la nuit. Les adeptes de poésie commencent à arriver, je vais les saluer, surtout la charmante Florence devant laquelle mon grand-père, tel un oiseau mâle en parade nuptiale, pavane en exhibant ses nouveaux atours. Pour la subtilité, on repassera, surtout que je viens d’entrevoir un emballage cadeau sur le comptoir de la cuisine. Je lui fais discrètement signe de venir me rejoindre à l’écart.

— Je t’avais dit pas de cadeaux. Tu vas trop vite en affaire.

— T’avions dit pas de fleur. C’est juste du chocolat. J’avions pas ton âge moé. Le temps est en *veille* de me manquer. Y faut ce qui faut quand on courtise.

— Dans le fond, je suis bien mal placé pour te donner des conseils. Grand-père tu as raison. Vas-y comme tu le sens, je pense que c’est la meilleure chose à faire.

— Je sentions-tu le *swing* ? J’espérions pas me faire *flusher right away.* [18]

— Mais non, grand-père, tu es irrésistible comme toujours.

Je retourne continuer mon repas. Salvador est assis à la table, encore stuporeux. Je ne sais pas si c’est à cause du sommeil ou s’il a tout

simplement regagné son monde, mais il ne répond à aucune de mes questions sur sa journée à l'hôpital. Nous mangeons en silence et j'en profite pour écouter ce qui se passe dans le salon. Oups ! Voilà mon grand-père qui récite son poème. Tout va bien, bon débit, bonne intonation. Quelques incertitudes : cette phrase était-elle dans le texte ? Je lui donne le bénéfice du doute. À la rigueur, ce serait plausible. Il achève de déclamer son poème puis il déblatèrera, c'est ce que j'attends. Les couleurs locales devraient ressortir comme un kangourou en pleine rue Sainte-Catherine.

— « *Dans notre petit destin, ma poésie le coeur heurté, ma poésie de cailloux chahutés.* » Je pensions que Gaston Miron par son poème « *Ma poésie de cailloux chahutés* » sonne un *buzzer*, nous snobons la poésie. Nous la maltraitons et y garrochons des roches. Mais la poésie, y fallions en prendre soin comme d'une créature : lui donner un beau tour de galance et y faire une grosse serre. La poésie, c'est comme une *run de vent*, ça ne s'encage pas.[19]

Eh bien ! Mon grand-père vient de leur en beurrer épais. Je crois qu'il sera une bonne recrue pour le cercle littéraire de ma mère. Il les gagnera tous c'est certain. Il est de ceux qui vont chercher les coeurs sans forcer les défenses, il s'y glisse tout en douceur comme la lumière s'infiltre sous les portes. J'écoute avec curiosité les commentaires du groupe. Je reconnais la voix de Florence :

— C'est rafraîchissant ce que tu nous dis Alfred et si... si original.

Ah, si elle savait... elle ne voit que la pointe de l'iceberg. Mon grand-père a de quoi inonder toutes ses plates-bandes.

Salvador est plus éveillé, le repas l'a ramené dans notre dimension.

— Et puis, ils t'ont fait passer plusieurs examens. Tu n'as pas trouvé cela trop long ?

Mon frère enchaîne sur un ton monocorde et ralenti en éparpillant ici et là des pauses compensatrices comme un Petit Poucet qui ne sèmerait des bouts de phrases que dans certaines zones du sentier. C'est comme cela avec Salvador. Nous ne savons jamais si nous emprunterons le TGV ou si nous embarquerons dans une calèche avec un cheval qui fait son dernier tour de piste avant de prendre sa retraite.

— Oh non ! ... C'était amusant les nouveaux... examens... Il a fallu que je fasse des dessins... et tu sais... comment j'aime ça.... Je leur ai dessiné... un boisé... trois cerfs... un ruisseau... Elle a trouvé... amusant... la docteure... quand j'ai rajouté des patins... Je lui ai dit... que c'était ceux... que j'avais perdus... l'an passé... quand on est allé patiner... au domaine enchanté... tu te rappelles ?

— Bien sûr que je m’en souviens, avec la scène que tu avais faite, c’est difficile à oublier. Et puis, qu’est-ce qu’elle a dit la docteure ?

Un silence. J’ai bien peur de ne pas en apprendre beaucoup ce soir.

— Salvador, continue. Je t’écoute.

— Oui... Elle trouvait ça bien drôle... Les patins... Moi aussi je la trouvais bien drôle... avec son soleil... dessiné sous l’oreille.

Soudain, tout bascule, j’ai une telle fixation sur Stéphanie que j’ai peur que mon imagination me joue des tours. Me mettre à inventer des scénarios dans ma tête est une possibilité que je ne peux exclure. Il m’est arrivé à plusieurs reprises de me forger des scènes de bonheur, de me tisser des trames de vie à ma convenance et d’y croire.

— Salvador, veux-tu répéter ce que tu viens de dire ?

Pas de réponse. Non, ce n’est pas le temps qu’il retourne dans son monde. Je crains que le Petit Poucet arrête sa distribution de roches sur le sentier que je veux, plus que tout, emprunter. Je me lève et vais me placer juste devant ses yeux.

— Salvador, je suis là, réponds-moi. Tu m’as dit, un soleil sous l’oreille, n’est-ce pas ?

Il me confirme par un signe de la tête que j’ai effectivement bien entendu.

— Salvador, décris-moi la docteure.

De nouveau un silence. Je m’approche doucement de lui, utilise un langage corporel qui parfois réussit à l’atteindre plus que la parole. Je place tendrement ma main sur son épaule.

— S’il te plaît, Salvador, décris-la-moi.

D'un bond, il se lève et se met à dessiner dans le vide avec un pinceau virtuel.

— Si tu veux, je peux la dessiner... Elle a de beaux cheveux bruns tout frisés... je dirais... brun sépia... mais le brun sépia de « *Winsor and Newton* »... pas celui de la compagnie « *Holbein* ».

Il trace des boucles dans les airs à grands coups de pinceaux imaginaires.

— Sa peau est d’un brun chaud... comme le brun terre de Sienne mélangé à un brun madder alizarin...

Son mouvement se fait doux et glissant.

— Des yeux noisette... ocre, non plutôt un mélange de jaune hansa... et de raw de Sienne... non, non... il faudrait ajouter un brin de vert... vert de Véronne. Et...

Son bras est resté suspendu dans l'attente comme je l'ai vu souvent faire lorsqu'il cherche devant une toile, le pigment approprié. Je sais pertinemment que je ne dois pas le brusquer, sinon il fermera son clapet aussi soudainement qu'une porte de garage qui vient de se décrocher de son ancrage.

— Bon, c'est beau pour les couleurs, Salvador maintenant dis-moi, tu te rappelles de son nom peut-être ?

— Docteur Métivier... C'est drôle Métivier... Comme dans métis... Et elle est métis... mais elle m'a dit de l'appeler Stéphanie.

Je me lève d'un saut, fais basculer ma chaise vers l'arrière, me mets à tourner en rond, viens embrasser Salvador, puis lâche un cri comme si je venais de réussir à monter le Kilimandjaro. Ma mère et mon grand-père se pointent d'un trait dans la cuisine.

— Taboire, Zig Zag, es-tu en train d'avoir un tour de lune ? [20]

— Grâce à Salvador, je viens de retrouver Stéphanie. Elle étudie à l'Institut de Neurologie. De plus, je sais son nom de famille. Je suis si heureux.

Margot arrive à son tour, les cheveux dressés dans les airs, des gants et une bouteille qui annoncent qu'elle aura demain une teinture verte.

— Ostie Zac, tu m'as fait drôlement peur avec ton cri, un peu plus, je renversais toute ma teinture sur le plancher de la salle de bain. Qu'est-ce que t'as ?

Je ne me possède plus, j'empoigne ma mère et me mets à danser un cha-cha-cha, elle se dégage et j'enchaîne avec une danse en ligne et tant qu'à y être le tecktonik. Je termine mon spectacle et dans un élan d'euphorie, je leur donne tous un bec.

— C'est une excellente nouvelle, Zachary. Je suis très heureuse pour toi. J'espère que la suite des évènements va bien se passer. Bon excuse-nous, il faut retourner auprès de nos invités.

Bien qu'interloquée, Margot réussit à se hisser hors de sa torpeur.

— Youhou ! y as-tu quelqu'un qui va se donner la peine de m'expliquer ?

— J'ai trouvé ma Juliette.

— Pis...

— Pis je suis content.

— Ostie, Leonardo Di Caprio grimperait à ma fenêtre de chambre, je ne beuglerais pas comme ça.

Tout excité, je me dirige dans ma chambre afin de m'approprier la nouvelle et de la laisser m'envelopper de la couverture de l'espoir. Comment vais-je l'aborder ? Est-ce qu'elle sera contente qu'on se retrouve ? Mais où ai-je mis les petits papiers avec les différentes phrases que j'avais préparées quand je

suis allé à l’aéroport ? Je fouille partout, mais cela fait déjà deux mois. Bon, j’en compose de nouvelles, ce que j’avais réussi à écrire, si je me rappelle, n’était pas à mon goût. Au diable mon mémoire ! De toute façon, mon coeur a pris le contrôle de ma tête. Il faut absolument que je compose un texte. Je pourrais le laisser demain à la réception si elle n’est pas là. Mais comment trouver les mots pour lui dire que je n’ai jamais cessé de penser à elle ? Mes phrases semblent fades, dépourvues d’âme. Aucune formulation ne peut traduire l’intensité des émotions que j’ai vécues. C’est aberrant ce que nous sommes limités avec les mots. Je crains que mes sentiments sortent dans une émotivité trop exacerbée. Il faut que je tempère mes ardeurs, sinon j'aurai l'air d'un dépendant affectif.

Stéphanie

Je t’ai cherchée en vain à Cuba. J’ai fait le tour des hôpitaux de Montréal, arpenté les salles d’attente et visité toutes leurs cafétérias. Je m’en veux terriblement de ne pas t’avoir demandé ton nom de famille, d’avoir supposé que tu étais là, à ma portée.

Ce soir, grâce à un concours de circonstances, j’apprends par mon frère Salvador que tu travailles à l’Institut de Neurologie. Je bénis le jour où tu as fait tatouer un soleil sous ton oreille, car c’est ainsi que je viens de te retrouver.

Demain, je vais essayer de te rencontrer. S’il m’est impossible de te voir, je te laisserai cette lettre. Je t’avoue que j’ai peur que tes sentiments pour moi ne soient pas réciproques, je prends le risque de vérifier en espérant que je ne te suis pas indifférent.

Nous n’avons pas eu le temps de nous connaître beaucoup, mais je pense énormément à toi. Tu voyages sans cesse dans mes pensées, tu circules sans pudeur en mon âme.

Zachary

Je ne puis être plus explicite sur mes sentiments. Me suis-je trop avancé ? Je vais peut-être l'apeurer avec ma déclaration. J’espère qu’ils accepteront de lui remettre ma lettre. J’inscris « résultat urgent » sur l’enveloppe. Non, mauvaise idée, ils vont l’ouvrir. Et si j'inscrivais seulement son nom et la note « personnel » à côté. Erreur, cela peut inciter les curieux à l’ouvrir. Juste son nom suffira et naturellement joindre mes coordonnées.

Galvanisé, enfiévré par ma passion, je ne trouve aucun espace dans mon cerveau pour faire circuler un autre courant que celui qui porte Stéphanie. Pour ce qui est de dormir et bien c'est comme dans la chanson de Richard Cocciante, elle a cambriolé tout mon sommeil.

Cinq heures, je ne dors toujours pas, je surveille mon cadran qui doit sonner dans trente minutes. Ai-je vraiment encore besoin d'un cadran ? À six heures, je suis sur le pont juste avant l'heure de pointe. Je contrôle de plus en plus ma Champlainophobie pourvu que les automobiles circulent sinon l'inertie me replonge dans ma folie. Lorsque la circulation stagne et m'oblige à croupir, je m'enlise dans le marécage et mes yeux de crocodiles se mettent à compter les piliers. Cette vision ouvre les volets de ma mémoire. Se dessinent les images de la carcasse de l'auto vrillée, compactée et déformée par l'impact dans le parapet. Il devrait être interdit aux médias de projeter de telles images.

J'arrive à l'Institut de Neurologie en marchant sur un nuage et curieusement en étant écrasé d'appréhension. Je me rends immédiatement à la clinique pour les autistes.

— Bonjour, est-ce que le Docteur Stéphanie Métivier travaille aujourd'hui ?

— C'est à quel sujet ?

— Je veux lui parler de mon frère Salvador Valois qu'elle a vu hier.

J'apprécie le prétexte blindé que j'ai pu sortir de ma poche comme un billet de première classe. Les subterfuges ne m'ont jamais réussi.

— Oui, elle devrait arriver vers neuf heures. Vous avez le temps d'aller déjeuner. Je lui ferai le message.

Est drôle elle ! Aller déjeuner quand j'ai un garrot qui fait six circonvolutions autour de mon cou. L'air a de la difficulté à se frayer un chemin jusqu'à mes poumons. J'ai l'estomac qui semble pratiquer une série de noeuds et je ne veux pas savoir la sorte. S'il s'aventure dans un noeud de cabestan, je suis foutu. Quant à mes intestins, ils sont au seuil du socialement sécuritaire, leurs borborygmes menacent de plus en plus les marges de manoeuvre de mes déplacements.

Impossible de m'asseoir, il faut que je promène mon stress. Je déambule en lisant les affiches éducatives placardées tout le long du corridor : la sclérose en plaques, le traumatisme crânien, les maladies neurodégénératives, les maladies démyélinisantes, les syndromes neurotoxiques et les différents types de tumeurs cérébrales. Bonne approche et j'avoue très bien faites ces pancartes et de surcroît, bien imagées. J'ai toujours été pour la vulgarisation des connaissances. Je vais me coucher moins niaiseux ce soir. Bon, c'est quoi qui est écrit sur la porte : « Clinique des troubles du sommeil », mais c'est pour moi. Je devrais y entrer pour prendre un rendez-vous.

Je continue ma promenade occupationnelle. J'ai des bouffées d'angoisse, l'acidité me remonte dans la gorge comme le reflux d'un mascaret.

Je transpire, je dirais plutôt je dégoutte. Il faut que je me calme. Mon organisme carencé se met à vouloir reprendre le temps perdu, mon coeur s'emballe. Je me sens mal. Il ne manquerait plus rien que je m'évanouisse. Que quelqu'un me punaise sur une affiche avant qu'on me dirige aux urgences. Après avoir marché probablement deux kilomètres à force de piétiner toujours les mêmes 60 mètres, je la vois qui s'avance à l'autre bout du corridor. On vient sûrement de changer l'éclairage ou d'ouvrir un puits de lumière, c'est certain. Emmitouflée dans un manteau, elle semble avoir emprisonné le soleil, la lumière sort de partout, provoquant un halo. Elle m'a vu, paraît surprise, me sourit, je flotte vers elle. J'ai l'impression de vivre dans une autre dimension. Avec son chapeau style aviateur et les rabats qui pendouillent, elle a gardé son air piteux pitou. Elle m'enlace, je fonds comme glace au soleil. De toute façon, avec ce que j'ai transpiré, la flaque d'eau devrait être moins abondante par terre.

— Stéphanie, je t'ai activement cherchée. Je suis si heureux de te retrouver.

— Oh Zachary, tu ne me croiras pas. Regarde.

Elle sort un papier de son sac en bandoulière. Elle avait écrit mon numéro de téléphone.

— Hier, quand j'ai vu ton frère, je n'ai pas réalisé sur le coup, car crois-moi, je serais sortie dans la salle d'attente pour voir qui l'accompagnait. Un peu plus tard dans l'après-midi, j'ai fait le lien avec toi. Tu m'en avais parlé dans l'avion. J'ai voulu t'appeler dans la soirée, mais j'avais peur que tu ne souhaites pas me voir. Ce matin, je me suis décidée et me préparais à courir le risque de te téléphoner.

— Je présume que tu dois être pressée. On pourrait souper ensemble ce soir, qu'en penses-tu ?

— Avec très grand plaisir. Je te laisse mon numéro de cellulaire et mon adresse. Il faut que j'y aille. Je dois sûrement avoir un patient qui m'attend.

Avant de me tourner le dos, elle porte deux de ses doigts à sa bouche, puis les dépose sur la mienne. Après quelques pas, elle se retourne :

— Viens me prendre à dix-neuf heures.

Elle n'a pas idée de ce que je voudrais prendre ! Je me touche les lèvres, pour pouvoir répartir sur moi des morceaux de sa présence, faire en quelque sorte une multiplication de son baiser. Allons ! Reviens sur terre Zachary, tu vas la retrouver ce soir et tu récolteras d'autres échantillons. Aussi bien retourner chez moi et m'avancer dans mon travail. Mon esprit libéré va peut-être devenir plus productif. Actuellement, sa vitesse de croisière rivalise avec celle de l'escargot. Zut ! J'ai oublié la lettre. Mais voyons, c'est quoi qui me passe par la tête ? Je l'ai vu, je n'en ai pas besoin. Il faudrait que je fasse un

redressement de mon cerveau avant qu'elle s'aperçoive de mes lacunes.

Maintenant, où est mon auto ? Je ne peux croire qu'elle a été volée. Qui voudrait d'une Honda 1998 ? Sapristi ! Elle a dû être remorquée, j'ai oublié de lire les pancartes dans la rue. À bien y penser, je ne suis pas passé par cette porte-ci. Que je suis bête, je me rappelle maintenant. Je ne me suis pas garé dans la rue ce matin, je suis entré dans le stationnement. En route, dans mon super bolide, me sentant soulevé par la grâce divine, je mets une céleste musique : « *Sacred Arias* » avec la voix d'Andrea Bocelli qui m'enivre et me transporte avec ses différents Ave Maria. J'arrive chez moi sans m'être rappelé avoir traversé le pont Champlain. Mon auto m'a ramené comme un chien d'aveugle guide son maître.

Ma mère me rejoint dans le hall, elle veut les dernières nouvelles pendant que Gaspard vient quêter des caresses. À regarder mes yeux, elle comprend tout de suite.

— Je suis extrêmement contente pour toi. Et à te voir, je crois que tes sentiments sont partagés, je me trompe ?

— Je vais souper avec elle ce soir, je suis si excité. Avez-vous passé un bel avant-midi ?

— Ton père commence à baisser un peu la garde. Il est grand temps, voilà trois semaines qu'il est de retour à la maison. Il m'a souri ce matin et m'a dit bonjour. C'est un début. Maintenant, viens voir ce que ton frère a bricolé toute la matinée dans la chambre. Viens voir ça.

Je la suis. Salvador a installé tout un système complexe de poulies qui partent de différents points d'ancrage au plafond. Mon père est assis dans son fauteuil roulant pendant que Salvador a pris sa place dans le lit et lui fait une démonstration. Avec lui, c'est tout ou rien. Sans avertissement, il passe de la réclusion dans son monde imaginaire à l'étalement de ses frénésies compensatoires. Et le tout, sans pudeur, ne se sentant nullement concerné par nos questionnements.

Aujourd'hui, il utilise le ton saccadé pour donner ses explications. Avec lui, nous ne savons jamais sur quelle pente débouleront ses discours. Parfois, tout traîne en longueur, les mots perdent leur erre d'aller comme une balançoire, qu'on abandonne à son sort. À d'autres moments, tout jaillit en imprévisibles pétarades.

— Tu vois papa... la corde d'un bleu indigo... pas d'un bleu de cobalt... c'est pour faire travailler ta main droite... il y a une courroie... qui va maintenir ta main attachée dedans... Au début... pas de poids, mais avec le temps... j'en ajouterai... La corde rouge vermillon... pas rouge carmin... c'est pareil... mais pour ton pied droit... Les cordes... d'un vert phthalo... pas d'un vert

Hooker... sont pour renforcer ton côté gauche... et pour t'aider à faire des pivots... lors de tes transferts au fauteuil roulant...

Il prend une pause, mais nous sentons très bien, par ses deux bras et ses deux jambes restés dans les harnais, qu'il n'a pas fini ses explications. Nous respectons son rythme. Ma mère et moi restons stupéfiés sur le plateau de l'émerveillement. Pour mon père, difficile à dire. Il a davantage l'air d'un poisson mort ou le simulant sur la grève. Salvador reprend sur une cadence hachurée.

— Il va y avoir un système de récompense... et selon tes efforts... et tes progrès... je te donnerai des jetons... qui pourront être échangés... soit contre mes cours de peinture... des desserts spéciaux de maman... des massages de Mae... des parties de batailles navales avec grand-père... ou encore lorsque le printemps viendra... contre de belles promenades... On commence demain... je t'expliquerai alors les règlements... J'oubliais... tu auras aussi des pénalités... si tu triches... ou ne fais pas l'effort... que je jugerai adéquat.

Petite ressemblance ici avec le système de récompenses établi par Mae pour Mérédith et que j'ai tant décrié ; à la différence qu'à la méthode de Salvador sont greffées des pénalités. Je regarde mon père. Il est difficile d'évaluer son état de surprise depuis sa paralysie, son faciès m'apparaît de toute façon toujours en état d'hébétude. Il ne bronche pas et, encore plus surprenant, accepte le tout comme si de rien n'était. J'ai le goût de le pincer pour qu'il réagisse à tout le travail, la générosité et l'ingéniosité déployés par Salvador. Ce serait peine perdue, ses élans paternels ayant, quant à eux, subi leur paralysie il y a de nombreuses années.

De toute façon, Salvador n'est pas du tout intéressé à une quelconque reconnaissance. Il se fiche de ce que les autres pensent de ses projets, c'est le cadet de ses soucis. Il agit selon ses impulsions du moment et les transpose en des missions salutaires au décloisonnement de son incroyable potentiel imaginatif.

Ses idées de petites récompenses, c'est bien lui. Que cela puisse être jugé enfantin ou blessant, il s'en contre balance royalement. Il n'y a pas de place dans ses projets pour l'opinion des autres. Avec lui, nous sommes devant le fait accompli. Il n'effectue aucun processus de consultation, pourquoi en attendrait-il un de validation de notre part ?

Je réalise que je ne fais pas partie du cercle des généreux donateurs de récompenses et en suis bien indifférent de rester sur le quai à regarder le bateau voguer. J'avoue que je me sens moins seul par le fait que Margot et Fédérico sont eux aussi absents de la liste des bienfaiteurs. Des jappements et du bruit dans l'entrée me tirent de mes pensées. Justement, ce sont

les deux autres ingrats qui arrivent.

— Je venais dîner avec vous et j’ai croisé Margot. Un peu plus et je ne la reconnaissais pas avec ses cheveux verts. Si tu veux garder cette couleur Margot, mise sur le noir dans l’habillement. Ce que tu portes n’est pas idéal, j'oserais dire que ça jure un peu, non c’est horrible. Tu es affreuse.

Je m’attends à une réplique qui tarde à venir de mon yéti préféré. Inhabituel. Je regarde ma soeur avec des points d’interrogation. Soudain, son visage penaud change et en riant, elle s’élance vers moi en me donnant des tapes amicales.

— On t’a bien eu, hein... Zac, ostie dis-le que t’as mordu, tu pensais que j’étais pour grimper dans les rideaux ? Juste pour voir ta face, ça valait la peine, hein, Fédérico ? Maudit que t’es naïf Zac !

Elle a l’air plus haïssable en vert. Content de la voir s’exprimer, je lui remets ses coups et nous nous amusons à nous chamailler. Heureusement qu’elle n’a pas acquis la force de Hulk avec ses cheveux verts. Puis sans me lâcher le bras, elle s’enquiert de mon avant-midi.

— Et pis, l’as-tu finalement retrouvé ta douce ?

Prenant un air triste et déconfit, j'essaie de l'embobiner à mon tour.

— Ne m’en parle pas. Elle a un copain depuis un mois. Je l’ai retrouvée trop tard.

— N’essaie pas Zac. C’est pas moé qui détiens le record de la naïveté dans la maison.

— Je le sais et ne nomme pas le gagnant, je t’en prie.

Ne manque que Mae et naturellement grand-père pour ce repas du midi. Oups... Salvador aussi est absent. Envahi par son projet, il continue à ajuster, modifier les courroies, à faire ses calculs. Inutile de l’attendre. Dans ses moments d'effervescence, son rythme ne tolère aucun compromis, aucune intrusion. Il est ainsi mon frère, autant certains jours il affiche l'immunité devant les contraintes, autant à d’autres moments, il arbore la vulnérabilité d'une cellule fragile, facilement attaquable par les virus et les méga-bactéries. Habitués, nous respectons ses impératifs et y assujettissons nos présents presque inconditionnellement.

Mon père commence à se déplacer assez bien en fauteuil roulant. Son bras gauche compense les faiblesses du droit. D'ailleurs de ce côté, il récupère un peu de mobilité malgré de grandes lacunes au niveau de la coordination. Il parle très peu, bien qu'au centre, on ne cesse d’affirmer qu’il a fait beaucoup de progrès. Je suis impatient de l’entendre. J’ai surtout hâte de savoir s’il aura toujours le verbe aussi acerbe baignant dans le fiel de

l’intolérance.

C’est une Margot volubile qui ouvre le chemin de la discussion. Sa couleur de cheveux lui donne, nul doute, le feu vert. Avec aisance, elle entre dans la circulation sans égard pour ceux qui déambulent tranquillement. Elle s’approprie toute la route principale, gyrophares ouverts, ne craignant aucun accrochage, elle nous déballe ses tourments dans la nonchalance de quelqu’un qui vide son coffre à gant.

— Je dois vous avouer quelque chose. Je ne me suis pas fait avorter pour la simple et bonne raison que je n’ai jamais été enceinte. J’ai d’abord menti pour clouer le bec à Mae, pis, je suis venue pour dire que c’était une blague, mais quand j’ai vu la face de papa, j’ai sauté sur l’occasion pour le faire suer.

L’impact est violent, mon père est frappé de plein fouet et s’étouffe avec sa nourriture. Voir son visage écarlate me fait craindre qu’il nous conduise tout droit vers un autre AVC. Traumatisée par la nouvelle, ma mère reste figée telle une accidentée qui contemple avec stupeur son auto en tas de ferraille. Un remorquage sera nécessaire. Fédérico reprend ses esprits sur la voie d’accotement. Je me prépare à ramasser les blessés lorsque probablement, sous le coup de la commotion, mon frère se jette au beau milieu de la travée.

— Et moi, je suis un homosexuel qui ne s’assume pas et qui est en train de gâcher sa vie. Merci Margot de m’avoir donné le courage de tout dévoiler en ouvrant la voie aux confidences.

— Ostie, c’était le temps que tu vides ton sac !

Eh bien ! C'est tout un carambolage. Je regarde mon père au bord de l’apoplexie. Pourtant, il le savait pour mon frère. La petite brassée que Margot nous a essorée en pleine face à un dîner il y a deux semaines, ne peut pas l’avoir laissé confortablement à l’abri, bien au sec. Il était déjà trempé, mais il ne voulait pas se mouiller officiellement, c’est évident. Tant que Fédérico faisait le mort sur sa situation, il pouvait le faire lui aussi. Aujourd’hui, il doit regretter ne pas avoir perdu l’ouïe en même temps que la parole. Recouvrant sa faculté légendaire de se retourner sur un dix cents, ma mère oublie ses blessures pour venir alléger la lourdeur du silence.

— Tu as bien fait Fédérico de nous en parler. Ce n’est pas une vie de piétiner sur son coeur comme tu l’as fait toutes ces années. Sache que je ne te condamne pas du tout. Je m’en veux de ne pas avoir été plus sensible à ta détresse. Ce qui compte pour moi, c’est ton bonheur et s’il passe par ce cheminement, je l’accepte, sois-en certain.

— Maman, je n’en peux plus. Je ne sais plus quoi faire. Comment dire cela à Sophie ? Elle est si gentille. Je m’en veux pour le chagrin que je

m'apprête à lui faire vivre. Et Mina dans tout ça, pauvre petit ange.

Mon inertie devant la situation de mon frère a grugé une bonne partie de la fierté qu'il me restait. Il est grand temps que je cesse de confiner mes interventions à une écoute passive.

— Sophie aura mal, c'est certain. D'un autre côté ne crois-tu pas qu'elle en souffre sûrement déjà ? Elle doit le ressentir. Ce sera un dur coup, mais c'est incontournable et tu le sais Fédérico. Le temps estompera sa douleur, elle est encore jeune et pourra facilement refaire sa vie. Tant qu'à Mina, tout dépendra du climat dans lequel la transition se fera. Tu fais bien de prendre les moyens pour te permettre d'être mieux dans ta peau.

Je me sens à l'aise pour parler du bonheur maintenant qu'il s'apprête à en éparpiller des parcelles dans mes sentiers. Ne confinant pas ses émotions comme moi, Margot le réconforte généreusement.

— *Stie*, moé, je les aime ben les pédales, sont super fins et délicats. Je suis contente, moé d'avoir un frère tapette. C'est trop *cool*. Nous irons magasiner ensemble, hein, Fédérico ?

Mon père préfère s'évincer. Quelle surprise ! S'il pense que sa dysphasie lui donne une excuse à sa non-intervention, il se trompe royalement. Je l'ai démasqué. Battre en retraite, tu parles d'un général. Il aurait été parfait en pilote d'aviation sauf qu'il aurait passé son temps à s'éjecter. Il se retire de la table sans avoir terminé son repas, puis se dirige vers sa chambre en manoeuvrant de plus en plus aisément son fauteuil roulant.

Ma mère reprend la parole pour s'adresser à Margot.

— Tu ne peux réaliser tous les tourments que tu m'as fait vivre. Quand on apprend que sa fille de seize ans est enceinte, l'univers bascule. J'ai ébauché dans ma tête un tas de scénarios pour aplanir les difficultés et trouver des solutions aux problématiques entourant une grossesse à ton âge. Tu m'as empêchée de dormir et je tiens à ce que tu le saches. Toutes ces angoisses pour une fausse grossesse. La prochaine fois pense un peu plus aux conséquences de tes paroles. Par contre, ta décision de dire la vérité me réconforte.

Je décide d'aller faire travailler un peu mes méninges, dans le but d'apporter les correctifs demandés par mon directeur de mémoire, mais surtout pour remplir le temps qui me sépare de ma rencontre avec Stéphanie. En passant devant la chambre de mes parents, je vois Salvador qui s'est endormi dans le lit de mon père, les deux jambes suspendues dans les harnais qu'il vient d'installer. Je me prépare à le réveiller lorsque mon père, toujours assis dans son fauteuil roulant, me fait sursauter.

— Nooon, pas le dé... an... ger.

Tout surpris d'entendre la voix de mon père, je reste stupéfait et

ne trouve rien à lui répondre. Je le savais, que je le savais donc qu'il était capable de parler. Un merci à Salvador n'aurait pas été plus difficile. Décidément, je suis davantage fâché contre lui. Il nourrit grassement ma haine et elle ne crèvera pas de faim. Il aurait pu intervenir plus tôt, mais non, il a préféré s'étouffer et décamper. Un fugitif, oui voilà ce qu'il est. Dans certaines armées, on aurait pu le fusiller pour un tel comportement. Il est évident qu'il a décidé d'utiliser son langage avec parcimonie, il le ménage comme s'il ne voulait pas l'user, l'abîmer. Ou encore, il ne se rappelle peut-être plus où il a rangé dans sa mémoire, les mots gentils tout enveloppés de douceur. Mais qu'est-ce que je dis ? Il n'en a jamais eu.

Je réfléchis à la différence entre le langage de Salvador et celui de mon père. L'esprit intact de ce dernier, précisons au point de vue de l'intelligence, articule des mots tout de travers tandis que le discours bien prononcé et plein de candeur de Salvador est modulé aux rythmes imprévisibles d'un esprit qui vit tout de travers.

Je regagne ma chambre pour me replonger dans mes études, en l'occurrence dans l'atmosphère des traumatismes causés par les catastrophes. Soudain, j'entends la voix de mon grand-père. Ils le mettront sûrement au courant des derniers évènements. J'ai le goût d'aller fouiner dans la cuisine pour écouter ce que mon coloré aïeul va leur dire, mais un petit ange me tire par le bras et m'incite à retourner dans l'aride sentier du devoir à accomplir. En dépit des bouchons que j'installe dans mes oreilles, j'entends tout. Je ne peux pas faire semblant comme mon père de ne pas entendre, c'est un art qui nécessite tout un entraînement. Je laisse mon ange continuer à se démener pour me ramener à l'ordre et tends l'oreille pour satisfaire ma curiosité. Toujours aussi humain et compréhensif, mon grand-père réconforte Fédérico.

— Pauvre Fédé, t'avions-tu peur qu'on se mette en *rablette* après toé ? Tu fais bien de ne pas rester en *ballant*. Sinon, t'allions *passer par maille*. T'allions avoir le coeur plus allège. Dans vie, *c'est chacun pour lui* ! [21]

— Merci grand-père, c'est vrai, je me sens plus léger d'en avoir parlé.

— *Trust* moé mon gars, tu vas *woir,* ça va se *radeurser*. [22]

Dix-sept heures, je ne tiens plus en place. Je m’abstiens de demander conseil à Margot pour mon habillement. J’ai encore le noeud papillon de travers. Dix-huit heures, je me dirige vers l’île de Montréal en empruntant encore le maudit pont Champlain puis j'enfile par la rue St-Laurent pour me rendre dans le quartier de la Petite Italie où demeure Stéphanie. Bien que nous soyons l’hiver, des bouffées de chaleur m'obligent à conduire fenêtre baissée. Je n’avais jamais remarqué le côté chaleureux et pittoresque de ce secteur. Ce n’est pas le choix des restaurants qui va manquer ce soir. Ils ont bien réaménagé le marché Jean-Talon. Quelle belle ambiance ! Mon état fébrile a dû me doter de lunettes roses puisque je trouve aussi les bornes-fontaines jolies. Bon, me voilà sur Henri-Julien ! Ce ne sera pas évident de stationner. Ai-je le droit ici ? Pas le lundi, ni mercredi de ce côté... Quel jour sommes-nous ? Nous sommes mardi, donc c’est de l’autre côté. Mais pas à cet endroit, c’est pour ceux qui ont des permis... Peut-être ici... Non plus... pas le droit du 15 novembre au 15 avril... plus loin qu’est-ce qu'il y a comme avertissements ? Seulement entre treize heures et vingt heures... L’interdiction finissait à quel poteau au juste ? La flèche mentionnait d'où à où ? Merde, il faudrait que je recule pour voir... Et puis, zut je me stationne, tant pis, j’aurai une contravention. J'ignore qui a conçu les pancartes pour indiquer les droits de stationnement, en tout cas, ce ne sont pas ceux qui ont créé les affiches à l’Institut de Neurologie. Là-bas, j’étais capable de comprendre l’étiologie des maladies neurodégénératives, des syndromes neurotoxiques, ceux de la sclérose en plaques et les catégories de tumeurs du système nerveux ; ici, je dois me creuser les méninges pour savoir si j’ai la permission de stationner. J’arrête de critiquer, je ne vais pas gâcher une journée comme aujourd’hui.

L’édifice où Stéphanie habite est très ancien, de jolies frises ornent la partie supérieure des fenêtres ainsi que les corniches. Des escaliers colimaçons en fer forgé donnent belle allure à l’ensemble. Pourtant dépourvus de feuilles, les arbres matures réussissent à rehausser les façades en y greffant une ambiance d'intimité. Surexcité et anxieux, je sonne. Une brunette, à longue chevelure en broussaille, m’ouvre en m’envoyant un allo dynamique et enjoué comme on lance un frisbee.

— Je suis Mylène, la coloc de Stef. Entre, donne-moi ton manteau et viens t’asseoir. Je t'offre un verre en attendant ?

La sachant étudiante en chimie, je refuse spontanément en attribuant mon réflexe paranoïaque à une crainte alimentée par les différentes et nombreuses mixtures servies par mon grand-père. J’entends la voix de Stéphanie qui me parvient de sa chambre. Mon rythme cardiaque fait de la haute voltige pendant que ma circulation sanguine s’est réfugiée dans mon visage. La bouche

sèche, les mains moites, tout mon corps frémit par en dedans et mes frissons augmentent une surface corporelle qui ne semble plus d'ailleurs m'appartenir.

— Je suis à toi dans deux minutes.

Mon Dieu ! Elle me dit qu'elle est à moi. J'ai le goût de la prendre au mot. L'être déifié, porté au titre de divinité en mon âme, sort avec grâce de sa chambre. Envoûtante dans un chandail à grand col tombant, laissant voir son cou nu, si gracieux qu'il en rehausserait tout ce que l'on pourrait y accrocher. De toute façon, elle enjolive tout ce qui l'entoure. Même la tapisserie, sur laquelle se découpe son adorable silhouette, la fait se démarquer. Elle se détache de l'espace et se projette dans le mien. Ai-je des lunettes à trois dimensions ? Je me lève d'un bond. Elle s'approche en me disant un allo et vient me donner un timide baiser sur les joues, ce qui me fait regretter d'en avoir seulement deux. La présence de sa coloc a sûrement freiné ses élans et les miens ; il me plaît de le croire.

— J'espère que tu as faim parce que moi je n'ai presque rien mangé de la journée. Il y a d'innombrables bons petits restos dans le coin, on va y aller à pied.

— Parfait. Ce n'est pas moi qui vais m'en plaindre. Je t'épargne la description des difficultés que j'ai eues à me stationner. Quant à mon appétit, je te fais grâce des détails.

Mais qu'est-ce qu'il me prend d'envoyer une réplique de ce genre et pouvant être interprétée à double sens ? Aurais-je perdu mon surmoi quelque part ?

Nous descendons l'escalier colimaçon et aussitôt en bas, elle s'accroche à mon bras comme elle le faisait dans l'avion. J'en jouis, j'ai l'impression que nous avons une petite routine, un vrai couple. Nous regardant déambuler dans le reflet des vitrines, je nous trouve beaux. J'ose y croire et j'ose croire qu'elle donnera son aval à notre existence, à ce courant qui nous porte si allègrement. En marchant, elle m'explique n'être restée que deux jours seulement à Cuba. Une appendicite l'a obligée à un retour précipité afin d'être opérée d'urgence au Québec. Elle éclate de rire en écoutant le récit des aventures des deux agents secrets, aux faux bracelets coloriés. Elle est belle à voir, belle à entendre, belle à croquer ! D'un geste spontané, je l'embrasse, la chimie fonctionne, le courant passe, un courant continu qui ne cesse de faire sa boucle dans nos deux bouches.

— Stéphanie, je pense que je suis follement amoureux de toi.

— Non, non, cesse d'y penser et sois-le, oui, sois-le. Maintenant, entrons ici assouvir d'autres appétits. Nous ne pouvons pas être dans le quartier de la Petite Italie sans venir manger des pâtes fraîches.

Nous entrons à *La Casa Cacciatore*. On nous installe dans un coin sous une arche. Subjugué, je laisse Stéphanie choisir le vin, elle m'offrirait du vinaigre et je réussirais probablement à le coter huit sur dix dans l'échelle des saveurs. L'ambiance est chaleureuse, l'éclairage soigneusement dosé et la douce musique viennent jeter un voile d'intimité. Je suis aux anges et à tout ce qu'elle voudra.

— Comment va ta famille ? En avion, tu me parlais de certaines problématiques.

— Eh bien, nous venons de vivre un véritable raz-de-marée. Le lendemain de mon retour de Cuba, mon père a fait un AVC. Il est revenu à la maison il y a trois semaines. Sa réadaptation et notre adaptation sont encore en processus d'apprivoisement. Je dois admettre que je ne force pas la note de ce côté. Bien sûr, je soutiens ma mère, mais lui, je lui en veux, je préfère l'ignorer. Puis, mon frère Fédérico est sorti du placard et a avoué son homosexualité à toute la famille. Avant de continuer, dis-moi, en novembre, tu vivais quelque chose de difficile, mais tu ne te sentais pas capable de m'en glisser mot. Veux-tu m'en parler maintenant ?

— Oui, bien sûr. Si tu te souviens, je te disais que je n'étais pas certaine de poursuivre en médecine. Je suis toujours bouleversée et en processus de réflexion. Je vis un immense sentiment de culpabilité. Voilà, je suis responsable d'une grave erreur médicale qui a failli coûter la vie à une femme de trente ans et maintenant cette dernière passera le reste de ses jours avec des séquelles irréversibles.

— Mais que s'est-il passé ?

— Elle s'est présentée à l'urgence avec des symptômes d'étourdissements et de céphalées. Comme elle était connue migraineuse avec un lourd dossier psychiatrique, on lui avait souvent accolé un diagnostic de manipulatrice et d'hystérique. Je n'ai donc pas poussé plus loin l'investigation et me suis contentée de lui prescrire des analgésiques. Six heures après son arrivée, on l'a retrouvée inconsciente. Elle avait une hémorragie sous-durale. Nous lui avons fait un drainage d'urgence. Étant étudiante, c'est mon patron qui a pris la grande part du blâme pour avoir omis de valider mes prescriptions dans le délai requis. Mais dans ma tête, je suis la seule responsable de ce gâchis. Je me devais de connaître et surtout d'éviter les pièges de la facilité. J'ai de la difficulté à vivre avec cette idée, je ne peux me pardonner mon laxisme, mon manque de rigueur.

— N'empêche qu'elle aurait de toute façon fait cette hémorragie.

— Bien sûr, mais nous aurions pu intervenir avant et qui sait, en limiter peut-être les dégâts. Maintenant, j'ai peur de faire une autre erreur, d'être

responsable de la mort d’un patient. Je ne me pardonne pas ce qui est arrivé. C’est assez, changeons de sujet. Nous y reviendrons, d'accord ? Aujourd’hui, je veux que nous nous laissions envahir par la joie de nos retrouvailles.

Nous nous tenons la main, nous nous câlinons du regard. Ses yeux font vaciller les miens. J’en profite pour graver des pixels de sa personne sur ma rétine et tout le nerf optique. J’enregistre un échantillon sonore de sa voix pour le défiler en boucle durant mes nuits d’insomnie. Nous nous contons nos enfances, nos adolescences, nos errances puis nous bifurquons dans nos désillusions, nos aspirations et comme de raison dans nos passions. Le vin aidant, nous sortons du resto dans un état agréable de légère euphorie. Nous en profitons pour coller un peu les parties tenues à l’écart par la table tout en limitant nos jeux de mains à ce que la décence permet d’explorer en public.

— Allons chez moi, je vais te montrer des photographies du temps où j’étais toute petite.

— Mais tu es encore toute petite.

Elle m’entraîne dans sa chambre. Ayant l’original en face de moi, regarder des photos pour le moment ne m'intéresse pas du tout. L'album se retrouve rapidement sur le sol... et nos vêtements aussi. Ses courbes voluptueuses m’amènent à négocier un virage qui me projette dans un état fébrile. Je ne sais pas par quelle partie commencer, tout a bon goût chez elle. Ma bouche et mes mains sont en mode frénésie. Les siennes aussi. Je les sens se promener sur mon cou, sur ma colonne vertébrale, mes fesses. Mes fibres sensitives sont en alerte maximum, niveau rouge, puissance à la dix, huit sur l’échelle Richter. Puis, elle se hasarde vers la zone que j'estime chez moi particulièrement sécurisée. Je lui lègue tout mon trousseau de clés et mes mots de passe. Je signe tous les consentements qu’elle désire, renonce à tous mes droits de propriété et me prépare à offrir une reddition sans condition. Mon système de défense neutralisé, je la laisse faire, elle est en médecine après tout, elle doit savoir ce qu’elle fait. Je craignais d’avoir perdu la main dans les ébats amoureux, mais à mon grand plaisir je me redécouvre assez ambidextre. C'est fou ce que parfois la mémoire me revient vite. Je découvre un autre mignon tatouage en forme de papillon dans le bas de son dos et elle repère en faisant « grrr » le mien, l’horrible étoile ninja de Métallica.

Nous nous roulons, dans le but de nous imprégner de l’odeur de l’autre, et nous nous vautrons dans une jouissance en majuscule. Mon sexe est au rendez-vous, son stage dans les profondeurs de la réclusion ne l’a pas hypothéqué, sa remontée me fait honneur. Stéphanie poursuit ses manoeuvres. Sa bouche m’enveloppe, la mienne la développe jusqu’au plus petit repli. Un déclic me ramène au préservatif. En parfaite communion, elle a dû sentir mon

inquiétude. Elle réussit à libérer une main qui reviendra, bientôt j'espère, continuer son excellent travail. Sa table de chevet nous distribue le sauf-conduit et nous nous apprêtons à franchir la frontière du nirvana. Turgescent et impatient, mon sexe fraie son chemin vers l'humide et chaude intimité de Stéphanie. Tout d'abord sans se presser et avec langueur, il m'oblige à utiliser toutes mes ressources pour faire durer le plaisir. Nous sommes comme deux enfants qui veulent et ne veulent pas déballer leurs cadeaux de Noël. Mais les allers et retours viennent à bout de mes mesures d'endiguement. Nos respirations haletantes accompagnent mon volcan en éruption et nous fusionnons dans un crescendo qui nous déporte épuisés sur un plateau de récupération.

— Wow !

— Tu m'enlèves les mots de la bouche.

— Tu crois que je pourrais te les remettre ?

— Ils ne sont pas loin.

— Dis donc Stéphanie tu as vu le film *Avatar* ?

— Bien sûr et j'ai adoré.

— Qu'est-ce que tu dirais si je me laissais allonger les cheveux pour me faire une tresse ? Nous pourrions faire comme Jake et Neytiri et communiquer par nos tresses.

— Bonne idée et nous nous peinturerons en bleu. Pour les oreilles, on va se les faire tailler chez le vétérinaire. Mais moi, je ne veux pas du grand carcan blanc qu'on installe après l'opération, dans le cou des chiens, afin qu'ils ne se grattent pas.

— Pourquoi le vétérinaire ? Tu serais capable de le faire. Moi, je m'occupe de la peinture bleue. Je vais te décorer en adorable schtroumpfette, tu n'en croiras pas tes yeux.

Nous éclatons de rire en nous roulant, nous léchant les oreilles et bien d'autres choses, ce qui nous pousse à abandonner le plateau de récupération pour entreprendre une nouvelle escalade. Afin de ne pas rater le décollage, nous gambadons encore une fois dans la frénésie de la découverte de nos corps. Deux aérodromophobes en vol plané qui se fichent de ne pas avoir de parachute. La montée en vaut le coût dans ce paradis de mille extases. Je sens venir une autre éruption. Bouillants comme la lave, nous fusionnons de nouveau. Je crains des répercussions sur la croûte terrestre avec des possibilités non négligeables de déclencher un tsunami.

— Je t'aime Stéphanie, corps et âme, prends-le comme tu veux, dans l'ordre ou le désordre, un match parfait.

— Et le complémentaire est... est... est que je t'aime moi aussi.

Vers une heure du matin, je décide qu'il est temps de rentrer chez

moi bien que l’envie de rester allongé à côté de ma déesse soit grande. Elle doit se lever à six heures. Je lui donne un dernier baiser, quitte le royaume céleste puis me retrouve en train de glisser tout le long de la rampe en colimaçon.

Je le savais ! J’ai une contravention. Je m’en fous. Je saisis le papier et l'embrasse.

— Toi, je vais t'encadrer.

Ma relation avec Stéphanie a pris une tournure au-delà de mes espérances. La complicité de nos deux âmes, corps, coeurs, bouches, mains, sexes, catapulte notre entichement sur le plateau du bien-être.

Elle s'est glissée dans ma famille sans heurt et je me suis inséré dans la sienne avec en suspens une certaine épée de Damoclès. Pourtant, plutôt du genre à ne pas faire de vagues, j'ai failli, dès la première rencontre avec son père, noyer mes chances de faire bonne impression.

Lors des présentations officielles, sur la route nous menant au condo de son père, Stéphanie me met au parfum des sujets à éviter et de ceux dans lesquels je peux patauger sans équivoque.

— Premièrement, tu ne parles pas de religion, deuxièmement, tu ne touches pas non plus aux conditions de travail des enseignants en disant qu'elles sont avantageuses, troisièmement, pas un mot sur le sexe. Il a eu sa dose avec ma mère, les propos sur ce sujet, oublie-les, il en est saturé. Tu lâcheras ton fou sur ce point quand tu verras ma mère. De toute façon, cette dernière va te tarauder sur ce thème, tu peux en être certain. Mon père adore jouer aux échecs, faire du vélo, lire et est un passionné de la voile. Tu avais l'air à t'y connaître l'autre jour dans l'avion. Ce serait un bon choix de discussions. Message compris ?

— Bien reçu.

— Aussi Zachary, s'il te plaît, ne glisse aucun mot sur les difficultés concernant l'erreur médicale dont je t'ai parlé. Ils ne savent rien de l'incident et il va de soi, sur mes intentions de peut-être abandonner la médecine.

— Pas de problème... Justement maintenant qu'on en parle. Pourrais-tu être moins sévère envers toi, Stéphanie ? Crois-tu que tous les étudiants en médecine et de toute façon, tous les individus ont des parcours parfaits ? L'erreur est humaine.

— Oui, mais l'oublier me semble surhumain.

— Il ne s'agit pas d'oublier, mais de passer à autre chose.

Cette phrase me résonne dans la tête. C'est celle que Maxime m'a déjà dite. Bizarre comment je la ressors maintenant pour faire réfléchir Stéphanie alors que lorsque Maxime me l'a servie, je n'y voyais aucune pertinence. Et puis, pour qui est-ce que je me prends à vouloir donner des conseils ?

À mon grand étonnement, son père a un condo sur la Rive-Sud, plus précisément à Saint-Lambert.

— Ah oui ! J'oubliais. C'est volontaire si je ne te dis rien sur Roxanne, la copine de mon père. Je ne trouve pas de mots pour la décrire. Je te laisse la surprise.

— Wow, tu m'intrigues !

Je relève un petit sourire en coin chez Stéphanie.

— Vois-tu, là tu m'inquiètes. Allez sois sympa, dis-moi à quoi riment tes allusions. Ton attitude me laisse croire que tu t'apprêtes à te dilater la rate à mes dépens.

— Je regrette, mais on ne peut décrire Roxanne.

Intrigué, j'en oublie son père, mais dès que la porte du condo s'ouvre, je souhaite perdre connaissance ou encore mieux que lui perdre connaissance.

— Je te présente mon père Martial... Papa, voici mon copain Zachary.

— Enchanté, jeune homme.

Je ne sais pas comment j'ai fait pour ouvrir la bouche. Probablement, une réponse est sortie, expulsée d'une banque de données où on emmagasine nos comportements admissibles en société.

Martial Métivier en chair et en os devant moi. Je fais un cauchemar. Sur le nombre potentiel de beaux-pères, il m'a fallu tomber sur mon ancien directeur du secondaire. Ouf ! Il ne m'a pas reconnu. Je capitalise là-dessus. Dans le fond, c'est très plausible, je n'avais que quatorze ans après tout. Mais lui, il n'a pas changé. Bel homme, il ne fait pas son âge et a gardé le charme à la Kevin Costner qui faisait se pâmer une colonie d'adolescentes.

S'il me reconnaît, je suis foutu. Je tente de transformer ma voix, Stéphanie sourcille. Non, aussi bien cesser cette comédie maintenant, je ne pourrais pas suivre la cadence d'un demi-ton plus bas pendant bien longtemps. De plus, il me faudrait expliquer plus tard à Stéphanie, ma soudaine intonation à la Bocelli. J'aimerais être doté du pouvoir d'hypnose pour soustraire son champ cognitif de réminiscences pouvant se raccrocher à mes élucubrations d'adolescent en mal d'attention.

Martial Métivier, le directeur que j'ai voulu lyncher par la pétition : *Délivrez-nous de la loi martiale*. Celui-là même qui m'a vu plus d'une fois défiler devant lui à la suite des nombreuses plaintes de mes professeurs. Oui, je ne rêve pas, je suis bel et bien devant le Martial Métivier qui m'a reçu dans son bureau avec les policiers de Brossard pour m'interroger sur ma participation au vandalisme de plusieurs autos. S'il n'avait pas été un ami de ma mère, je me serais fait expulser de l'école. Je n'ai aucun doute sur le fait qu'elle aurait caché à mon père cet évènement comme elle l'a fait avec toutes mes tentatives de détournement de l'attention paternelle. Mieux vaut jouer la carte de l'effacé et faire diversion. Je me lance à corps perdu dans le thème de la voile. Il mord à l'hameçon et verbalise de long en large sur sa passion, un vrai aficionado. Stéphanie intervient pour nous ramener sur d'autres territoires. Mais je ne veux

pas changer l’orientation de notre discussion. J’ai beaucoup trop peur d’aboutir dans des plates-bandes où je risquerais de me faire royalement extirper du confortable terreau où je cherche d’ailleurs à m’enliser. Sapristi ! Que ferais-je, les racines de mon passé à découvert ?

— Mais Stéphanie, c’est extrêmement intéressant ce que ton père me raconte.

Le regard de mon beau-père me signifie que je gagne des points tout en évitant le compostage. Sensible à la remarque de sa fille, il sort à mon grand regret de la mare dans laquelle j’aimais bien le voir patauger.

— Dis donc, jeune homme, j’ai l’impression de t’avoir déjà rencontré.

On dit qu’il y a un Bon Dieu pour les innocents, il doit en avoir un aussi pour les mécréants, car c’est l’ultime seconde choisie par Roxanne pour faire sa remarquable entrée. Sauvé in extremis !

Une tornade aurait balayé la région et je n’aurais pas été plus secoué. Je dois dire qu’il s’agit d’une jolie tornade d’ailleurs. Beaucoup plus jeune que le père de Stéphanie, Roxanne fait le pont à mi-chemin entre le père et la fille. Superbe rouquine aux yeux pers enivrants, elle canalise toutes les énergies de la pièce pour les mettre à son profit. Elle est le genre de personne qui magnétise l’environnement et réussit à greffer aux autres des bornes à pôle négatif afin de maintenir son pouvoir attractif de la seule borne positive de la pièce. Elle déambule avec la grâce d’un cygne et l’assurance d’une panthère.

— Hé, holà, tout le monde ! Quelle journée magnifique ! Stéphanie, ma chérie, je suis contente de te voir. Et voilà le fameux jeune homme dont tu ne cesses de chanter les louanges. Zachary, je crois ? Quel mérite, mon cher, d’avoir réussi à enflammer le coeur de ma trop sérieuse belle-fille et d’avoir allumé toutes les belles étincelles que je vois dans son regard.

Tout en parlant, elle dispense ses chaleureuses effusions comme pour achever sa conquête du champ électromagnétique. D’ailleurs, au premier contact, elle a perçu mes résistances et le stress qui m’habitent depuis qu’à chaque seconde, je risque de voir se dévoiler ma véritable identité.

— Mais tu m’apparais bien coincé, Zachary. Ne me dis pas que Martial et moi t’intimidons à ce point. Viens, je vais regarder.

Ce disant, elle commence à palper mon dos, ma nuque, mes oreilles. Il n'y a pas cinq minutes que je la connais et elle est déjà en train d’explorer ma surface corporelle sous l’oeil complice, mais surtout beaucoup trop amusé de Stéphanie.

— C’est vrai qu’il est stressé depuis quelque temps. Laisse-toi faire Zachary. Roxanne est une acupunctrice très réputée.

— Je ressens chez toi un grand déséquilibre entre le Yin et le Yang.

Si elle savait que je vis dans un décor Feng-Shui et que le Chi passe régulièrement chez moi. Très rapidement, je suis allongé sur le sofa, une dizaine d'aiguilles sur le front et les oreilles. Je jette un oeil au père de Stéphanie qui probablement, habitué à un tel déploiement, approuve complètement la manoeuvre. De toute façon, aussi bien me laisser faire, pendant ce temps-là, j'évite de faire la conversation et de plus les aiguilles doivent me rendre méconnaissable. Roxanne écoute Stéphanie faire le récit de notre rencontre et du hasard de nos retrouvailles. Naturellement, elle parle du rôle de mon frère Salvador venu à sa clinique pour les autistes. Dès que Roxanne entend le mot autiste, elle bondit.

— Je t'en prie Zachary, laisse-moi le rencontrer. Je viens justement de suivre une formation sur les bienfaits de l'acupuncture chez les autistes. Apparemment, cela contribuerait à les rendre plus réceptifs à leur environnement. Il faut absolument que tu m'organises un rendez-vous avec lui, d'accord Zachary ?

— Bon... je ne sais pas.

Stéphanie toujours aussi espiègle.

— Son médecin te dit qu'il n'y a pas de problème.

— Je veux bien, mais je ne sais pas comment il va réagir. Il est assez imprévisible et n'accepte pas facilement qu'on le touche. Il se peut très bien que les aiguilles lui fassent très peur.

— Fais-moi confiance Zachary, je suis certaine de pouvoir l'approcher.

Le souper se déroule avec un relâchement de mon anxiété. Se pourrait-il que l'effet de mon traitement d'acupuncture agisse si rapidement ? Ce n'est pas croyable que de si petits trous dans mon épiderme aient réussi à drainer mon angoisse. Mon doux ! Qu'on me perce avec du gros calibre, qu'on aille chercher les gros trocarts. Qu'on me saigne à blanc de tous mes tourments. De plus, je crie presque alléluia de ne pas avoir été démasqué. Mais je sais pertinemment que ce n'est que partie remise. Le requiem suivra sûrement à un autre moment.

Lorsque nous quittons le condo de son père pour poursuivre notre tournée dans sa famille, je suis complètement relaxe. J'hésite à rompre mon petit bien-être pour avouer à Stéphanie, les frasques de ma tumultueuse adolescence. C'est certain qu'il vaut mieux éviter de commencer notre relation sur des omissions bénignes, car ces dernières prennent de l'ampleur par la cachoterie qui les a abritées. Et j'ai bien agi. Au récit de tous mes méfaits, elle se tord de rire et

de plus je me gargarise d’être le déclencheur de ses éclats de gaieté. En prime, elle appuie mes positions et me suggère de continuer à faire celui qui n’a pas reconnu son ancien directeur d’école. C’est vrai, cela pourrait fonctionner au moins le temps de me faire apprécier pour ce que je suis devenu.

Avant d’arriver au condo de Clémence, ma deuxième belle-mère de la journée, Stéphanie me fait une autre petite mise à jour.

— Voilà maintenant, abandonne ton côté puritain au vestiaire. Si on écoutait ma mère, tu y laisserais ton linge aussi.

— Tu ne crois pas que tu exagères Stéphanie ?

— Je te laisse en juger.

— Le traitement d’acupuncture m’a rendu tout à fait zen. Ce n’est pas quelques allusions grivoises qui vont me faire redresser le poil.

— Tant mieux. J’oubliais ! Tu vas rencontrer ma soeur Béatrice qui n’a pas voulu pour tout l’or au monde manquer cette rencontre. Il y aura aussi Sue, une des amantes de ma mère.

— Quoi ! Tu ne m’avais pas dit que ta mère est lesbienne.

— Ma mère n’est pas lesbienne, elle est bisexuelle.

— Remarque que cela ne me dérange pas. Je suis juste surpris.

Dès notre arrivée, le trio se rue sur nous comme des bestioles immunisées contre l’insecticide de la retenue. Les embrassades se multiplient au point d’en devenir embarrassantes.Elles se piétinent dans la bulle de l’autre à qui mieux mieux. Dans ma famille, nous nous bécotons à l’occasion en respectant chacun son périmètre, mais ici l’invasion ne souffre pas de limites territoriales. Il est hors de question de me soustraire de cette ambiance au seuil du pudiquement acceptable, d’utiliser un quelconque pouvoir discrétionnaire et oublions aussi toute clause dérogatoire. Je sursaute lorsqu’elles m’embrassent sur la bouche et je me cantonne dans une position d’éventuel repliement. Et je ne suis que dans le hall d’entrée, c’est prometteur pour la suite.

Nous nous dirigeons vers le salon où un jeu de miroirs me fait loucher et m’interroger à savoir s’il n’y a pas quelqu’un derrière qui nous surveille. Juste ciel ! Je frise la paranoïa. Je me cramponne à Stéphanie qui devine mon état d’inquiétude. Elle me gratifie d’un sourire, mais suspicieux, j'y décèle davantage une façon de me narguer qu'une intention de me rassurer. Après quelques phrases de bienséance, sa mère prend la parole et à brûle-pourpoint, brûle mes circuits de la convenance.

— Zachary, dites-moi, qu’avez-vous remarqué en premier chez Stéphanie, ses seins, son cul ou son intelligence ?

Comme phrase d’entrée en matière, c’est ce qu’on appelle la question qui tue. Mais que suis-je, raisonnablement censé répondre à une telle

question venant de ma belle-mère ? Est-ce bon stratégiquement parlant que je m’insère dans son délire ? Au diable la stratégie.

— Son cul.

Stéphanie me regarde et s’étouffe avec la bière qu’on a gentiment déposée dans ses mains dès notre arrivée. Ma belle-mère exulte de la réponse. Je viens d'attiser le feu de son érotisme débridé.

— Là, vous me plaisez, parlez-moi de ça un homme qui n’a pas peur d’avouer ses instincts de prédateur.

Bien heureux d'étriver à mon tour mon amoureuse, je me penche vers son oreille.

— C’est certain que c’est ton cul, tu étais assise sur mon siège dans l’avion.

Elle me donne un coup de coude dans les côtes. Sa mère continue sur sa lancée lubrique.

— Les hommes se gorgent de leurs fantasmes entre eux, mais ont tellement de difficultés à verbaliser sur le sujet devant un groupe mixte. À ce que je sache, Zachary, il vous a fallu attendre quelques mois avant de retrouver Stéphanie et de pouvoir baiser avec elle.

— Mais pas du tout ! Nous avons baisé dans les toilettes de l’avion. Il y a longtemps que je voulais essayer ce fantasme. C’était super, le mouvement du bassin bien synchronisé avec les turbulences. N’est-ce pas ma chérie que c’était bon ?

Béatrice et Sue éclatent de rire pendant que je referme gentiment la bouche de Stéphanie par un baiser. En se dégageant promptement, elle me regarde sceptique, probablement incrédule de la facilité avec laquelle je viens de signer une carte d'adhésion au club de la Marquise de Sade.

— Zachary, mon amour garde-toi une petite gêne !

Ma belle-mère complètement désinhibée, poursuit sur sa lancée.

— Dites-moi, jeune homme, vous m'apparaissez dégagé devant ce stupide tabou de parler de sexe. Accepteriez-vous de participer à une de mes études sur les complexes et les réticences rencontrés en société ?

— Sincèrement, j’aimerais beaucoup, mais je suis coincé dans le temps, je dois terminer mon mémoire de maîtrise. Que c’est dommage !

— Mais, il y aurait sûrement moyen de s'arranger. Allez, j'insiste.

Amusée par les échanges, Béatrice entre à son tour dans l'arène.

— Ce que tu es adorable Zachary ! Si tu veux poursuivre ma mère pour harcèlement, je suis ton avocate.

Ma belle-mère obsédée revient à la charge.

— Vous auriez peut-être le temps de répondre à quelques petites

questions explicites sur les préliminaires, la fréquence, la durée de vos coïts et la variété dans vos échanges de partenaires.

Me voyant rissoler plus qu'à son goût dans la marmite de la concupiscence, Stéphanie cherche à me retirer du feu.

— Bon, maman, change de sujet.

— Je veux bien Stéphanie, mais il faudrait que tu apprennes à être plus libérée sur cette dimension de la vie. Je suis rassurée de te voir avec un garçon qui pense avec une tête capable d'accepter le pénis rattacher au bout de son corps.

— Maman !

— D'accord, ma chérie... Stéphanie vous a-t-elle dit que je pratique depuis quelques années l'hypnose ? Je pourrais le faire sur vous, vous m'apparaissez un candidat de choix. Vous pourriez vous dégager de bien des pulsions refoulées.

— Maman !

— Mais je ne parle pas de sexe !

— Mais ça s'en vient.

— Mais madame, je suis déjà sous hypnose. Stéphanie me maintient ainsi sous son emprise.

— Ce qu'il est mignon ton copain, ma soeur. Tu es certaine de ne pas vouloir me le prêter, Stéphanie. Après tout, cela resterait dans la famille. Je pourrais établir bénévolement un contrat de garde partagée entre nous.

Je ne laisse aucune chance à Stéphanie de m'abandonner dans les bras de sa soeur comme une vieille peluche.

— Je voudrais bien, mais j'ai signé un contrat d'exclusivité avec Stéphanie.

Cette dernière me regarde avec un tendre sourire pendant que Béatrice poursuit outrageusement envers moi et devant sa propre soeur, un jeu de séduction à mon avis immoral.

— Mais tous les contrats sont faits pour être brisés. Je suis bien placée pour le savoir.

Après une série de dérapages toujours suivis par des « maman » et des yeux réprobateurs, la bête du sexe s'insère par intervalles dans des sentiers socialement plus acceptables. Je réussis à sortir indemne de la chaude arène des deux félines, mère et fille, en chaleur.

Nous quittons l'antre de la perversité avec tous nos vêtements pour nous retrouver avec un fou rire trop longtemps retenu qui me rappelle ce jeu de mon enfance : « *Je te tiens par la barbichette, tu me tiens par la barbichette, le premier qui rira aura une tapette* ».

— Zachary, tu es épouvantable, je ne te connaissais pas si...si... retors. Dans quelle galère me suis-je embarquée avec toi ?

— C’est ta famille qui a cette influence sur moi. Après une séance d’acupuncture, me retrouver dans le repaire d’une louve à la sexualité exacerbée et qui voudrait m’hypnotiser, ce n’est pas facile de garder son équilibre. Et puis, ta soeur a dû lire les livres de ta mère en cachette. J’ai l’impression d’être débarqué dans une tribu de mangeuses d’hommes et crois-moi, ce n’est pas le côté cannibale que j’ai en tête.

— Raciste ! C’est parce que ma mère est noire que tu l'associes au cannibalisme !

On s’éclate à nouveau de rire.

— Dis donc, ma belle mulâtre, je ne peux pas croire que tu trouves mon grand-père si hurluberlu ! À bien y penser, ma famille est normale, non, je devrais plutôt dire assez fade à côté de la tienne.

— Alors Zachary, est-ce que tu serais intéressé de venir pogner mon cul chez moi ?

— Espèce de dévergondée. Je ne sais pas comment tu as été élevée, mais c’est toute ton éducation qu’il faudra reprendre. Mais ça peut attendre, un peu de dépravation me plairait assez ce soir. Allez, je plonge dans ta famille de désaxés. Dis-moi ma chérie, combien serons-nous dans la chambre à coucher ?

— Mais qui te parle de chambre à coucher ? Je pensais à ma galerie.

À la mi-avril, les travaux d'agrandissement sont très avancés. Il faut dire que l'inhabituel temps doux de l'hiver a permis de prendre une bonne longueur d'avance sur l'échéancier. Les journées s'étirent. Gourmandes, elles grugent et avalent chaque jour de plus en plus de grands morceaux de noirceur. Tout autour de la maison, les muguets sortent de leur longue torpeur hivernale.

Quant à nous tous, le printemps hâtif stimule et fouette nos ardeurs dans la finalisation de ce projet de rénovation. Une salle de bain complète et fonctionnelle avec un bain thérapeutique justifie tous ces nouveaux aménagements. C'est certain que l'agrandissement de la chambre et la construction d'immenses penderies demeurent aussi un atout non négligeable. La transformation des lieux a logiquement donné priorité à l'installation de rampes d'accès, d'ailleurs elles sont déjà installées à l'extérieur.

Salvador, dont les élucubrations n'ont comme limites que les frontières insoupçonnées de son imagination, a jeté son dévolu sur ses dadas qui en l'occurrence tournent toujours autour du triangle peinture-architecture-sculpture. Il a fabriqué et érigé dans l'immense chambre de mes parents, une structure où des barres parallèles encadrent un parcours de marches et de pentes dont il peut changer l'angle. Très ingénieux comme maître d'oeuvre, il ne donne pas sa place du côté artistique. Il a décoré le trajet de fleurs, de ballons et de banderoles pour encourager son poulain. Des affiches, tournant autour du thème militaire, balisent un peu partout le circuit : « Un général, ça fonce », « À la guerre comme à la guerre », « Pas de retranchement », « À l'attaque ».

Les peintres ont terminé. Nous avons décidé de faire un blitz pour aider ma mère à la réorganisation. Florence et mon grand-père, le petit couple coloré et disparate, le yin et le yang personnifiés du décor sino-japonais, s'emparent de la cuisine comme des pirates prenant possession d'un navire. Il faut presque un laissez-passer pour aller chercher un verre d'eau.

Stéphanie, Margot et ma mère rangent les vêtements dans la penderie et les tiroirs. Mae pose une tapisserie au mur. Mérédith couchée sur le tatami fait des dessins pendant que Gaspard s'amuse à la faire crier en se sauvant avec ses crayons. Mon frère Fédérico installe de la céramique autour du nouveau bain. Je dois le rejoindre aussitôt que j'aurai terminé l'installation des rideaux.

De mon escabeau, je vois Salvador sortir de la maison et pousser le fauteuil roulant de mon père. Mon regard reste quelques instants figé sur eux. Il est particulièrement drôle mon frère avec sa chemise blanche des samedis lorsque c'est la semaine des motifs papillons. Ces derniers ont l'air de le porter. Je me l'imagine presque à voltiger avec eux. Je ne me rappelle pas avoir vu mon frère sans sa longue chevelure bouclée. En guise de symbole de sa rébellion, ma mère a choisi les cheveux de Salvador comme porte-étendard de la journée de

son Grand Dérangement. Depuis, mon frère a toujours gardé sa tignasse, un affront suprême à mon père maniaque du rasoir. Salvador amène mon père pour une promenade. Ce dernier doit avoir gagné bien des points. En tout cas, en ce qui me concerne, il est toujours dans le négatif. Il récupère davantage de mobilité de son côté droit et commence à verbaliser de plus en plus. Il fait moins pitié donc je me sens moins coupable, ce qui m'a redonné la permission de le détester sans pudeur ni retenue.

Je suis bien heureux d'assister à la naissance d'une belle complicité entre Margot et Stéphanie. Ma rebelle de soeur a déposé son irritabilité aux pieds de ma charmante amoureuse et indéniablement, cette dernière trouve plaisir à côtoyer ma spontanée et impétueuse soeur Margot. À toutes les fois qu'il voit Stéphanie, Salvador s'attend à passer d'autres tests, il n'arrête pas de lui faire des dessins et de l'appeler Docteur Métivier. Il veut un soleil sous son oreille comme son docteur.

— Sarah, je trouvions pas ta *perlache*, au *forçaille* je pourrions aller *cré* mon mien.

Je regarde Stéphanie qui se retient pour ne pas rire. Elle juge suaves et amusantes, les expressions de mon grand-père, mais surtout son mauvais emploi des temps de verbe. Je ne peux résister à ses yeux inquisiteurs et à venir corriger le tir de mon grand-père.

— De la perlache c'est du bicarbonate de soude et au forçaille ça veut dire à la rigueur.

— Taboire Zig Zag, as-tu fini de *m'erprendre* de même. Stef, tu devrions le *badgeuler* [23]. *Woir* si une doctoresse a sait pas, c'est quoi de la *perlache*.

— Bien sûr, que je le sais c'est quoi de la *perlache*. Voyons Zachary, qui ne sait pas c'est quoi de la *perlache* ? Pour qui me prends-tu ?

— Batèche, je pouvions pas m*'allower* de rester plus long. J'avions pas envie de *botcher* ma sauce aux *spinach*.

Mon grand-père parti, je regarde Stéphanie qui fait l'innocente. Margot, déjà apôtre de Stéphanie, surenchérit :

— Voyons Zac, dis-le que tu prenais Stéphanie pour une niaiseuse.

Nous pouffons tous de rire. Le climat est à la détente d'autant plus que j'ai déposé mon mémoire, la semaine dernière. Je me sens léger, heureux enfin presque, si ce n'était du poids de ma rancoeur, que dis-je, de mes rancoeurs. Mon regard vient de se poser sur Mae qui installe la tapisserie, et l'image que je perçois reflète assez bien ce que je ressens. Mes rancunes sont comme des tapisseries accolées à mon âme. Deux rouleaux où se répètent, sur

l’un le nom de mon père et sur l’autre celui de Samuel. J’ai utilisé une colle tenace, je ne vois aucun bout qui se retrousse où je pourrais y insérer un doigt et tirer. Point d’ouverture et ces tapisseries me tombent sur le coeur.

Je vais rejoindre Fédérico, qui avec sa minutie, a tout calculé au millimètre près. Avec lui comme couturier il n’y aurait pas eu de perte dans la coupe des tissus. Je me propose de faire les découpes de la céramique. De toute façon, cela me connaît les coupures. Je suis d'ailleurs capable de les faire très tranchantes et incisives. J’en profite pour jaser avec mon frère.

— Comment ça va avec Sophie ?

— Il n'a pas été évident de lui apprendre que je suis gai. Mais c’est fait. Je commence à avoir hâte que la poussière retombe. Pour Mia, je crois qu’on va réussir à s’entendre. Je déménage dans trois semaines. À propos, allez-vous pouvoir venir m’aider ?

— C’est certain et avec plaisir.

— Et toi, tu as l'air heureux avec Stéphanie.

— Oui, c’est super. Stéphanie est extraordinaire. Est-ce que papa t’a parlé de ton homosexualité ?

— Pas un mot, pas une allusion. Il fait comme si de rien n’était. Il ne me parle pas. C’est comme avant, sauf qu’il sait.

— Ce n'est pas surprenant. J’ai bien de la difficulté à vivre avec toutes les indifférences dont il a peuplé notre enfance.

— Moi, ce sont ses intolérances qui m’ont fait souffrir. Tu ne peux pas t’imaginer à quel point Zac, il m’a fait et me fait encore mal.

— Ne t’inquiète pas, je te comprends très bien. Bon, j’ai terminé de couper les céramiques, je te laisse les coller. Je vais aller offrir mes services d’homme à tout faire.

Pour me rendre utile, j’aide Mae à mesurer ses lanières de tapisserie. Je remarque qu’elle a les yeux boursouflés.

— Ça ne va pas, Mae ?

— Pas vraiment. Guillaume s’est dégonflé encore une fois. Il m’avait dit qu’il parlerait à sa femme. Je suis écoeurée de ses promesses non tenues. Bientôt deux semaines que je ne l’ai pas vu. Mérédith commence elle aussi à le réclamer.

— Écoute Mae, fais ce que tu veux avec ce que je vais te dire. Mais ne trouves-tu pas que tu as été assez patiente avec lui ? Il serait grandement temps que tu tires un trait sur cette relation tortueuse qui entrave ton investissement dans une autre.

— Je sais que tu as raison Zachary mais c’est plus fort que moi, je l’aime.

— Si seulement le fait de l'aimer ne t'empêchait pas de t'aimer et de t'ouvrir pour laisser la chance à quelqu'un d'autre. Dis-moi si je me trompe, mais tu éconduis assez promptement tout soupirant.

— Tu crois qu'on peut aimer plus d'une personne è la fois ?

— J'en suis persuadé. Nous les aimons différemment c'est tout. Il n'y a pas de cloison pour freiner les entrées dans un coeur. On n'en contrôle pas davantage les sorties. On dit que le coeur est le seul muscle involontaire et crois-moi, il l'est à tous les niveaux. Nos sentiments amoureux, c'est comme le *Gulf Stream*, impossible à contenir et à détourner. Mais le *Gulf Stream* provoque, crée et côtoie plusieurs courants. À défaut de baigner dans un, on peut faire des trempettes dans d'autres. Toi actuellement, tu restes au sec sur la plage.

— C'est vrai que je suis toujours en processus d'attente.

— Essaie de visualiser ce que je vais te dire. Imagine-toi Guillaume assis au milieu d'un beau champ de fleurs. Il n'a qu'à s'étirer le bras pour les cueillir, son panier est plein. Et visualise-toi maintenant, assise sur ta chaise à attendre avec anxiété devant la plante que tu as bichonnée, arrosée de tous les engrais imaginables, changée de place pour qu'elle profite de la bonne dose de lumière et qui malgré tout, persiste à ne pas fleurir. Fais-le le plus souvent possible. Un moment donné, l'image va te tomber sur le coeur.

— Ne me dis pas qu'on t'a enseigné cette technique-là en psychologie, je ne te croirais pas, Zachary.

— Tu as raison, ce sont des approches que nous n'apprenons pas dans un cours, mais en photographie, lorsque nous regardons les choses de l'extérieur.

Notre indocile chien de garde nous avise de l'arrivée de quelqu'un. Ma mère se dirige pour aller voir puis je l'entends :

— Mais Salvador où est ton père ?

Nous allons tous rejoindre ma mère dans le hall d'entrée sauf Fédérico descendu aider Florence et grand-père pour transporter un meuble dans le logement de ce dernier. Calmement, ma mère lui répète la question.

— Salvador où est ton père ?

Mon frère est figé. Sa stupeur nous pétrifie à notre tour. Ma mère prend ses mains et se place devant lui afin d'établir un lien.

— Salvador, je te parle. Où est ton père mon chéri ?

— Papa... j'ai oublié papa j'ai oublié papa non non j'ai oublié papa j'ai oublié papa non non.

Il tourne en rond autour de la table du salon comme chaque fois qu'il vit une tension. Comme s'il voulait mélanger l'ordre de ses désordres. Il embarque dans sa logique illogique, piétine dans l'incohérence de sa propre

cohérence. Il bouge ses mains dans un mouvement de rotation et branle la tête en faisant des signes de négation. Nous sommes habitués à ses mouvements stéréotypés qui font partie de son rituel compensatoire. Stéphanie par contre, bien qu'habituée avec les autistes de type Asperger, paraît surprise de l'ampleur de l'état d'agitation de Salvador.

— Oh non, oh non, j'ai oublié papa papa papa.

J'interviens calmement afin de dédramatiser la situation :

— Ce n'est pas grave, il est capable de rester tout seul un peu. Tranquillise-toi Salvador. Prends le temps de réfléchir où tu l'as laissé puis tu iras le chercher, c'est tout.

Il continue à tourner en rond comme un chien après sa queue. Gaspard le suit en pensant que c'est un jeu. À la fin, on ne sait plus qui suit l'autre.

— Les cerfs-volants bleu manganèse rouge de cadmium rose opéra vert viridian violet cobalt j'ai suivi les cerfs-volants les cerfs-volants bleu manganèse rouge de cadmium rose opéra vert viridian violet cobalt. J'ai oublié papa... papa.

Puis, il sort de la maison et se met à courir. Ma mère est dans tous ses états.

— Nous devrions peut-être aller voir. Et si par hasard, il ne le retrouve pas. Je ne sais pas si c'est une bonne idée de laisser Salvador le promener tout seul.

— Maman, je suis certain qu'il va le ramener. Papa n'est pas pris dans la brousse. Quand bien même il vivrait un peu d'abandon. Il a passé sa vie à nous le faire subir. Qu'il goûte un peu à sa médecine, cela va peut-être lui faire du bien de voir c'est quoi d'être laissé pour compte.

— Ostie moé aussi chu d'accord avec Zac. Pis, je souhaite que Salvador prenne du temps avant de le retrouver.

Ma mère, Mae et Stéphanie nous dévisagent avec effroi, le blâme mi-couvert. La désapprobation, que je vois dans leurs yeux, me fait mal. Quand elles me regardent ma cotte de mailles fond littéralement. Je n'aime vraiment pas mon adhésion à cette guerre intestine dont j'ai de la difficulté à sortir des rangs. Et pire, je constate mon effet d'entraînement sur Margot qui emprunte allègrement mes sentiers tortueux bordés de ressentiments.

Ma conscience a pris un cliché de leurs six yeux, un *six-pack* de reproches. Les poignards dans leurs yeux ne réussissent pourtant pas à déchirer la tapisserie de mes rancoeurs. C'est fou tout ce que les regards peuvent dire tout comme les paroles peuvent toucher et certains touchers peuvent parler. Et quoi dire des mots qui ramènent des odeurs à notre mémoire olfactive puis des odeurs

qui charrient des réminiscences visuelles ? L'arôme des pêches évoque chez moi, c'est incontournable, un pique-nique au Mont-Royal avec Sandrine. La tête sur ses genoux, je lui chantais « Quand je pense à toi » de Chris de Burgh. Maintenant, je ne peux plus entendre cette chanson, sans qu'un parfum de pêche vienne me faire suffoquer et je ne mange plus de ce fruit si délicieux.

Une vingtaine de minutes plus tard, Salvador arrive avec mon père. Il est atrocement bouleversé de l'avoir oublié. Il fait pitié à voir. Il est tout essoufflé, mais persiste dans son rituel de répétitions verbales et recommence à tournoyer autour de la table du salon en branlant sa tête.

— C'est ma faute papa... j'ai suivi les cerfs-volants et je t'ai oublié c'est ma faute papa j'ai suivi les cerfs-volants et je t'ai oublié...

Son désarroi vient me chercher. Je l'enveloppe tendrement dans mes bras, l'obligeant à interrompre ses inlassables litanies. Mon père s'avance et lui prend la main.

— Pas g... ave Ssssa... lva... p... as... ffffâ... ché... p... as in... quiet... Sss... avais tu... evvv... iens.

Ayant à plusieurs reprises assisté aux comportements de Salvador, Mérédith ne lui porte aucune attention, par contre, la diction de mon père l'interpelle.

— Grand-papa, es-tu *direcxique* de la parole ? Moi aussi, mais moi c'est quand j'écris que je suis *direcxique*. Dis-lui maman que je suis *direcxique*.

— On dit dyslexique ma chérie.

— Est-ce que je vais devenir comme grand-papa moi aussi quand je vais être vieille ? Est-ce que je vais parler comme ça ?

Tout le monde trouve bien amusante la réplique de Mérédith et à ma grande surprise, mon père ébauche un sourire. Grand-père arrive en sonnant une cloche pour être certain de capter toute notre attention. Florence le suit, amusée par les feux d'artifice que mon grand-père ne cesse d'allumer. Salvador s'est calmé dans mes bras et je le laisse pour m'approcher de Stéphanie.

— Vous avez sans doute trouvé que Florence pis moé nous faisions bien des *simégrés* avec cte souper-là. C'est *çartain* qu'on a *trimer dur* pour vous concocter le fricot à la poule de Turlupine avec sauce aux *spinach* et des bourriques de vieilles ou comme on dit aussi des pets de *nonnes*. Vous allez *shirrer de tsour*. Je m'excusions auprès de Sarah pour l'*épârerie* que nous avions fait dans sa *kitchen*.[24]

C'est rafraîchissant de voir Stéphanie s'esclaffer chaque fois que mon grand-père prend la parole.

— Dis donc ma petite jeunesse, tu ricasses-tu de moé ?

— Je vous trouve tellement amusant et comme vous dites, j’ai jamais *watché* ça quelqu’un qui parle de la sorte.

— Fais-moé pas des *accroires*, ma p’tite vlimeuse.

Nous suivons nos deux hôtes improvisés vers la salle à manger. Je remarque que Salvador n’est plus avec nous. Je vais voir ce qu’il fait. Il est au sous-sol et peint. Lorsque ses émotions le perturbent, il se libère de ses tensions à grands coups de pinceaux frénétiques. La palette de ses couleurs équivaut à bien des thérapies. Mieux vaut le laisser atténuer ses frustrations et ses craintes, il sait très bien d'ailleurs choisir les nuances pour ramener l'harmonie dans le rythme de ses musiques intérieures. Je trouve que mon frère détient une profonde sagesse, celle de constamment rechercher à maintenir un équilibre. Il se retire pour retrouver sa stabilité. Je me regarde imposer à mon entourage le déploiement de mes rancoeurs non résolues. Pas difficile de dépister lequel de nous deux est le plus congruent avec sa vie.

Le repas se déroule donc sans lui. Mon grand-père asticote mon père sur le hockey en lui lançant que les Canadiens de Montréal ne se seraient pas rendus si loin dans les éliminatoires si les Nordiques de Québec étaient encore dans le décor. C’est bizarre, mais depuis qu’ils jouent à la bataille navale ces deux-là, on dirait vraiment qu’ils y ont, non pas enterré, mais noyé la hache de guerre. Les sujets de discussion s’enfilent dans le désordre en passant par l’épouvantable marée noire dans le golfe du Mexique, aux feux de forêt en Haute-Mauricie et aux multiples conflits d’intérêts dans le domaine politique.

En route pour ramener Stéphanie chez elle, je la trouve songeuse, des nuages passent devant son soleil.

— Ça ne va pas mon ange ?

— Si, c’est juste que je suis restée avec un arrière-goût, à la suite de ton intervention à propos de ton père.

— C’est le goût de mon amertume. Quand je te disais que nous étions une famille avec différentes problématiques, tu vois, je ne saute pas mon tour, je suis inclus dans le tableau. J’ai honte de te le dire Stéphanie et également de me regarder dans le miroir, mais je ne pardonne pas à mon père tout ce qu’il nous a fait vivre depuis notre jeunesse. Malade ou pas, pour moi il demeure toujours celui qui a abusé de notre innocence d’enfant.

— Tu te fais du mal Zachary, à nourrir cette forme de haine.

— Ce qui m’a surtout fait mal aujourd’hui c’est votre regard à toi, ma mère et Mae. De plus, voir Margot piétiner dans mes traces n’est pas réjouissant. Tu ne me savais pas si acariâtre, n’est-ce pas ?

— Bien que connaissant tes difficultés à passer par-dessus l’intolérance de ton père, je ne croyais pas que tu étais à ce point obnubilé.

Pourquoi n'essaierais-tu pas de faire preuve d’ouverture d’esprit ?

— Est-ce que tu crois qu’il en a fait preuve lui pour mon frère Fédérico ? Il ne lui a même pas adressé la parole ou du moins fait une tentative d’établir un contact avec lui depuis que celui-ci a avoué son homosexualité. Comment penses-tu que mon frère se sent ?

— Je ne sais pas quoi te dire Zachary à part le fait qu’il faudrait que tu essaies de faire le ménage dans tes rancoeurs. Et si je t'en parle, ce n’est pas pour ton père, c’est pour toi. Nous voilà arrivés, je dois aller étudier. J'aurais davantage le goût de pratiquer mes cours d'anatomie. Ne crois-tu pas qu'une courte révision serait possible ? Qu'en penses-tu mi *amor ?*

— Oh non ! Ne me dis pas que je vais être encore obligé de me sacrifier pour l’avancement de tes études ! Comme j'admire ton souci de ne pas lésiner sur ton apprentissage et de toujours chercher à peaufiner ton expertise, j'accepte de grand coeur d'apporter ma modeste, mais très consentante contribution. Allons-y mi *corazon* !

Ce n’est pas vrai que je vais laisser la tortueuse relation avec mon père venir déteindre et lézarder ma précieuse harmonie avec Stéphanie. Je le sais que je suis dans une impasse, mais il ne m'apparaît pas pour demain, la vieille où mon père et moi établirons un modus vivendi. Je suis encore beaucoup trop accroché par l’ancre que mon père a solidement attachée aux chevilles de mon enfance.

Je suis bien fébrile de commencer ce travail d'intervenant en soins palliatifs auprès des personnes cancéreuses et de leurs familles. La première journée, j'ai droit à une petite formation sur les objectifs et sur l'orientation du programme mis en place par le CLSC. Durant cet atelier, le médecin responsable m'indique les balises qui doivent encadrer le champ de mes interventions. L'équipe, avec laquelle je dois travailler, m'apparaît dynamique et tous m'assurent de leur entière collaboration. Une panoplie de documentations m'est offerte, gracieuseté de la maison.

Le centre de soins palliatifs *Victor-Gadbois* est à une vingtaine de minutes en auto de chez moi. La maison, toute en longueur, s'étale sur un immense terrain isolé. Un agréable aménagement paysager, dans lequel on a prévu des aires intimes pour les familles, est un atout incontestable pour les proches. Le centre a de la difficulté de répondre à la demande avec sa trentaine de chambres. Je ne réalisais pas avant de pénétrer dans cet univers à quel point les besoins étaient criants.

Si j'ai postulé pour cet emploi chez cette clientèle en fin de vie, si j'ai voulu côtoyer toutes ces personnes atteintes de cancer, c'est surtout et avant tout, symboliquement pour mon ami Carl. J'ai l'impression de m'approcher de lui en me mettant dans une position pour accomplir une démarche que la vie, c'est-à-dire sa mort, m'a empêché de vivre à ses côtés. Il me manque encore énormément. Il y a des pertes dont on ne cesse de constater l'ampleur. Rien ne réussit à remplir le vide ultravide, ce trou noir des particules irremplaçables des êtres chers.

J'arrive le coeur plein d'espoir de pouvoir enfin apporter quelque chose à la société. Il me faudra, c'est certain, aller fouiller dans les replis du potentiel que j'ai, par manque de confiance en moi, sous-utilisé et que j'hésite de toute façon à me reconnaître.

Pour mes débuts, on me confie l'encadrement de trois familles. Parmi elles, celle de Madame Barsaoui qui me foudroie dès le départ. Me voilà déjà terrassé par les premières bourrasques. La détresse de Yael, une jeune femme dans la vingtaine, me met presque hors combat dès mon arrivée. Elle assiste, avec un effroyable désarroi, au départ imminent de sa mère atteinte d'un cruel et fulgurant cancer des ovaires. Dans la jeune cinquantaine, la mère est loin d'envisager la mort avec sérénité. La charge émotive est extrême et il sera difficile d'endiguer le désespoir. Venant d'apprendre la nouvelle, Yael me projette sa détresse à coup de pleurs et de cris. Elle se laisse glisser par terre, se recroqueville dans un coin, donne des coups sur le mur, crie. Son corps tout entier ne peut gérer cette souffrance.

— Je ne suis pas prête à la laisser partir. Je ne veux pas, je ne

veux pas. Ce n’est pas juste. Pourquoi ça m’arrive à moi ? Je viens juste de la retrouver. Nous avons été des années en chicane et maintenant que nous nous réconcilions, elle va mourir. Je ne veux pas, tu m’entends je ne veux pas !

Je n’ai pas d’autres choix que de la laisser verbaliser sa révolte, sa douleur. Je me sens désarmé, impuissant. Elle me touche. Que lui dire ? Ce n’est pas vrai que nous les psychologues détenons pour chaque cas la bonne façon d’intervenir, la vérité absolue. L’infaillibilité, je n’y crois pas. Je tente d’aller puiser en dedans de moi, les principes d’une approche empathique, sans verser dans l’émotivité et me mettre à pleurer avec elle. Je suis maintenant du côté de ceux qui doivent apporter réconfort. Pauvres brebis égarées et désemparées, leur berger n’en mène pas large. Priez pour qu’il ne vous amène pas brouter des orties ou ne vous laisse pas vous empêtrer dans les clôtures. Je me ressaisis, me fouette l’esprit avec des gifles de courage. Quelle taloche devrais-je utiliser contre moi ? Le mot taloche me ramène vers l’image de mon père, à ses légendaires indifférences et démissions à notre égard. Non, pas moi ! Je n'abdiquerai pas. Je ne suis pas comme lui ! La voilà ma gifle.

— Yael, regarde-moi. Si j’avais, ne serait-ce qu’une infime chance de t’enlever cette douleur, crois-moi je la prendrais. Mais ce qui s’en vient est inévitable. La seule chose sur laquelle tu peux agir maintenant, c’est sur ta manière de négocier avec le temps qui reste. Tu peux continuer à te torturer comme tu le fais ou choisir de te l’approprier et de le meubler de tout l’amour dont tu es capable. Je sais, le temps passe et s’égrène rapidement, il n’en reste pas beaucoup. Fais en sorte de ne pas le laisser s’échapper.

Mais c’est moi qui dis cela ! Je ne peux le croire. Moi, qui suis demeuré deux ans dans les limbes à me ressasser sans arrêt la mort de Sandrine et Carl, oui moi, qui ne peux voir le pont Champlain, ne serait-ce qu’en peinture, sans en avoir des nausées. Moi, qui lui conseille de ne pas rester accrochée à sa révolte, à la dépasser, à dissoudre sa colère dans des eaux plus sereines, alors que j’ai toujours le goût d’étrangler Samuel et de fouetter mon père. Je fais du dédoublement de personnalité. Je me prends pour qui au juste ? Je ne sais trop, mais je sais une chose, je ne veux plus regarder les gens souffrir sans tendre la main. Il me faut les toucher, leur transférer de ma chaleur, et par ricochet sentir que je ne suis pas devenu bloc de glace comme mon père.

Elle ne dit rien. Toujours assise par terre, la tête appuyée contre le mur, elle ronge ses ongles au rythme de ses pensées, balance son corps à la cadence de sa détresse et déverse ses larmes pour ne pas se noyer. Je m’assois près d’elle, lui prends la main comme si je pouvais lui faire une transfusion de courage, moi qui ai toujours été le receveur universel. Peu importe, elle ne le sait pas que je suis en bas de l’échelle. Ce qui compte c’est qu’elle me croie tout en

haut sur un barreau avec un pouvoir de la tirer et l'aider à refaire surface. Envoyer l'image de l'assurance sans la détenir, quelle arnaque ! De toute façon, ce n'est pas la première fois que j'offre aux regards des autres, des traits et une figure n'ayant plus rien à voir avec l'âme que je transporte. De la frime, voilà ce que je suis. Par contre, il y a une chose dont elle ne devrait pas douter, c'est de ma sincérité et de mon désir de l'aider. Bien sûr, mes outils mal aguerris clochent et peuvent faire dérailler la chaîne de mes possibles et éventuels réconforts.

Je la laisse réfléchir et vais dans la chambre de sa mère. Elle dort, les sédatifs ont décrispé les traits de sa douleur. Je la regarde longuement. Difficile de croire que sous cette allure décontractée, un ennemi redoutable est en train de gagner la bataille. Les derniers espoirs détruits, un corps en reddition et qu'en est-il de son âme ? S'accroche-t-elle, refuse-t-elle de capituler ? Je me prépare à quitter la chambre lorsque je l'entends.

— Qui êtes-vous ?

— Je m'appelle Zachary. Je suis un des intervenants de la clinique. Je venais voir si vous aviez le goût de jaser.

— Revenez demain. Je suis trop lasse.

— D'accord.

Un immense soulagement s'empare de moi et vient raffermir mon doute d'être inapte à accomplir un travail d'aidant. Comment aurais-je réagi si Madame Barsaoui avait sollicité mon aide ? Aurais-je trouvé les mots justes pour alléger son chagrin ? Je n'ose m'imaginer en fuyard, la marge serait mince pour m'associer à mon père.

J’arrive chez moi vers la fin de l’après-midi. Tout est calme, c’est l’heure de la sieste. En passant devant la chambre de mes parents, je reste sidéré. C’est à croire que le lieu a le pouvoir de décrocher ma mâchoire. Salvador est couché dans le lit à côté de mon père et son bras entoure la taille de ce dernier. La scène est touchante, j’en suis ému, très ému, beaucoup plus que je ne l’aurais imaginé. La facilité déconcertante, avec laquelle Salvador offre plein de chaleur et d'amour à celui qui a passé son temps à le ridiculiser et le dénigrer, me renverse.

Je vais rejoindre ma mère avant de tomber en miettes et d’en répandre partout. Elle est assise au comptoir de la cuisine, prend son thé vert et déguste un petit carré de chocolat noir en feuilletant un livre.

— Ouais, tu prends à coeur les conseils du Docteur Béliveau ! Je réalise que tu appliques à la lettre ses recommandations sur les aliments contre le cancer.

— Je trouve que ce qu’il dit a beaucoup de sens. Tu en veux ?

— D’accord, pour le thé vert. J'ai besoin de me relaxer. C’est vidant toutes ces émotions que je vis au centre.

— Justement, comment a été ta première journée ?

— Disons, perturbante. Tout d’abord, l’équipe est bien structurée, de ce côté-là, ça va. Ce n’est pas évident de se transposer dans la peau d’un aidant. Tu sais comment j’ai de la difficulté à trouver des solutions à mes propres problèmes, alors maintenant, me dresser en intervenant représente un défi que je crains bien au-dessus de mes capacités. Par contre, je voudrais réellement y parvenir, maman, tu n’as pas idée.

— Zachary, tu as un incommensurable potentiel, tu es le seul à ne pas t’en rendre compte. Tu manques de confiance en toi. Je connais tes blessures mon fils, tu as gardé l’impression d’être un faible parce que ton père t’a toujours envoyé cette image-là de toi. Vous souffrez tous d’avoir été ignorés par lui. Mais, crois-moi, tu seras à la hauteur, tu sais parler avec ton coeur et dans ce temps-là, on nivelle bien des difficultés.

— Merci maman. Tu me réconfortes. C’est peut-être normal d’être effrayé. Je doute toujours de mes capacités. Pourtant, il y a une chose dont je ne doute pas, c’est du goût de faire ce travail. Changement de propos, comment ça va avec papa ?

— Ton père change Zachary, il baisse la garde, comme jamais il ne l’a fait auparavant. J’ai l’impression de retrouver le Victor de ma jeunesse. J’ai honte de le dire, mais parfois, dans un certain sens, je suis contente qu’il ait fait cet AVC. Je me sens coupable Zachary pour avoir de telles pensées.

— Mais maman, ce n’est pas nouveau, je t’ai toujours vue planer

dans la culpabilité. Tu n’arrêtes pas de t'en vouloir pour avoir toléré la violence physique de papa puis son intolérance et son indifférence. En dépit de ton incroyable investissement, tu as toujours réussi à te blâmer. Maman, je t’assure que tu remporterais haut la main, le concours de la meilleure mère.

— Tu es donc bien gentil. Bon, je dois me trouver un poème pour la semaine prochaine.

— Je ne veux pas te déranger. Je me prépare une toute petite bouchée.

En mangeant, je la regarde, entièrement concentrée, penchée sur un livre de poésie d’Alfred Desrochers « À l’ombre de l’Orford. » J’aime ma mère et ses différentes quêtes, sa façon de traverser les épreuves de la vie et d’avoir toujours su étendre sur nous, son manteau de protection. Je lui pardonne les mailles étouffantes. Dans ses yeux dansent des aurores boréales. Elle se balance dans la vie en corrigeant ses déséquilibres comme on ajuste, en se regardant dans le miroir, l’angle d’un chapeau. Maman, apprends-moi cette mouvance, cette souplesse, libère-moi de cette rigidité de l’âme. Soudain, elle me tire de mes réflexions existentielles.

— Bon, il faut que je commence à préparer le repas. Ton frère Fédérico vient souper. Je crois qu’en attendant son déménagement, il est heureux de sortir de chez lui.

— Dis-moi ce que je peux faire pour t'aider. J'ai besoin de me changer les idées.

Elle me refile le sac de pommes de terre. Nous reprenons la discussion.

— Pour changer de sujet, qu’arrive-t-il avec Margot et son père naturel, a-t-elle pris une décision à ce sujet ?

— Elle ne veut rien savoir pour l’instant. Je t’avoue qu’il me convient d’éviter de ressasser tout ce passé. Enfin, on verra.

— Ah oui, j’oubliais ! Tu te rappelles, je t’ai parlé la semaine dernière de Roxanne, la belle-mère de Stéphanie et tu m’as dit être d’accord pour qu’elle vienne essayer l’acupuncture avec Salvador.

— Oui, oui bien sûr.

— Elle vient ce soir... J’ai vu la scène dans votre chambre. Sais-tu que Salvador est couché avec papa ?

— Ce n’est pas la première fois. Il ne lâche pas ton père.

— Tu ne trouves pas étranges, les attentions dont Salvador entoure papa ?

— Salvador ressent la tristesse et la détresse des gens davantage que nous. Son hypersensibilité le place en dépisteur des auras.

— Mais ce que je veux dire c'est comment peut-il offrir tant à quelqu'un qui l'a toujours ignoré et le mot ignoré est faible, je devrais dire, l'a toujours méprisé ?

— Salvador vit l'instant présent à tous les points de vue. Ses antennes sont toujours ouvertes et il ne fait aucune discrimination des ondes.

Je reste songeur quelques minutes sur ces paroles de ma mère.

— Je termine d'éplucher tes patates puis je vais m'étendre une heure, j'ai un petit coup de fatigue. Comme dit grand-père, je suis en train de *cougner des pitchets.* [25]

— Ne commence pas à parler comme mon père et à tirer des détours ! [26]

— Ah bien ! Tu viens justement de parler comme lui toi aussi. Je trouve que grand-père et Salvador sont tellement proches de leurs émotions, je les envie.

— Il ne tient qu'à toi d'être comme eux, Zachary, il ne tient qu'à toi !

Vers dix-sept heures, la voix de Fédérico me sort de ma sieste. La scène de Yael se laissant choir sur le sol me revient tel un balancier dont mon sommeil avait suspendu momentanément le mouvement. Mon travail en relation d'aide m'ébranle. J'ai des doutes sur mes capacités ou bien encore je sombre en vrai timoré dans la pusillanimité.

Je vais rejoindre les autres. Margot a retrouvé la splendeur de ses cheveux orangés au détriment du vert, un feu de circulation qui semblait ouvrir davantage l'accès à tous ses élans non censurés. Et quand Margot n'a plus le pied sur la pédale du frein, les accrochages sont fréquents. On dirait que l'orangé la tempère, enfin... J'aime le croire.

Sans nous consulter, Margot et moi avons adopté un comportement d'indifférence à l'égard de mon père. Disons plutôt que nous feignons l'indifférence. Cette voie de déroutage, de contournement me met à l'abri des confrontations, mais pas des tourments. Je présume qu'il doit en être également ainsi pour elle.

Elle taquine Fédérico sur son homosexualité. Loin de le rendre mal à l'aise, il apprécie, c'est évident, cette consolidation de sa nouvelle identité. Après avoir été si longtemps dans le placard, il semble bien heureux maintenant d'étaler sa garde-robe. Et ciel, qu'il en met plein les yeux avec ses accessoires ! Il arrache avec emballement les habits de retenue qui l'étranglaient.

— Dis-moi, Zachary, es-tu toujours prêt à m'aider pour mon déménagement samedi dans deux semaines ?

— C'est certain. Stéphanie viendra aussi finalement. Sa garde a

été changée.

Salvador arrive vêtu de sa chemise bleue du lundi, agrémentée cette semaine de kangourous et tachée de peinture. D'ailleurs, il en a jusque dans le visage. Bien qu'il soit avec nous, il ne l'est pas. Lorsqu'il est ainsi, c'est qu'il est en processus de création d'une toile. Je pense à Roxanne qui devrait se présenter bientôt pour une séance d'acupuncture. J'appréhende la rencontre au point de songer à l'annuler. Je vérifie l'état, mais surtout la disponibilité d'esprit de mon frère.

— Allo ! Salvador qu'est-ce que tu peins ?

Pas de réponse, ce qui s'avère de mauvais augure pour la thérapie expérimentale de Roxanne. Il ne sert à rien d'insister. Il s'est assis comme un automate et attend son assiette. Son esprit est resté dans son atelier. Fédérico, toujours porté par son exubérance, s'adresse à ma soeur.

— J'ai bien hâte que tu rencontres Luis. Tu vas voir Margot, il est fantastique. Il a de fascinantes idées en décoration. Je suis certain que tu vas bien t'entendre avec lui. Et puis, il connaît toutes les essences de parfum, il pourra t'aider à en choisir une te convenant.

Je regarde de biais mon père pour saisir quelques émotions que ce soit. Mais non, impassible, imperturbable, hermétique dans son bloc de glace qu'il entoure d'un vrai blizzard sibérien.

Et voilà mon grand-père, l'opposé de mon père, la source thermale, la canicule, le réchauffement de notre planète, le sirocco du Sahara, qui arrive avec toute sa chaleur.

— De *kossé* vous mangez vous autres ? J'en avions l'eau à la bouche, ça r'gard *better* que ma soupane. J'étions pas *mindé* pour me *cooker* qu'que chose à soir, j'avions plus le goût de la *tinette*. [27]

— Assis toi papa, tu peux souper avec nous, j'en ai amplement.

— He ! Mon Fédé, c'est le week-end dans deux que tu rapailles tes cossins. Tout un barda ! Mais t'auras pas à te *bâdrer* du souper, j'allions avec ma dulcinée Florence, vous concocter un p'tit repas pas piqué des vers, probablement un *pâté à la râpure*.[28]

— Vous êtes pas mal gentils Florence et toi. C'est certain que j'apprécie.

À la surprise de tous, mon père prend la parole et s'adresse à Fédérico.

— Se... ais con... tent co... nnaît ami. A... mène chouper.

Un silence, le genre de silence qui enferme d'une part, un pincez-moi quelqu'un et d'autre part, un tour de réflexion sur la manière de réagir. Mon père prend la main de mon frère.

— Oui se... ais con... tent.

Fédérico éclate en sanglots. C’est probablement plus qu’il n’osait espérer. Pour la première fois depuis très longtemps ou plutôt de ce que je me souvienne, mon père vient de gagner des points. Le regard de Margot laisse entendre qu’il en a remporté de son côté aussi. Bien que j'envoie une pelletée de terre sur la hache de guerre, je vois encore très bien la lame et son tranchant. Je ne veux pas être ainsi. Pourquoi est-ce si difficile avec lui ? Il m’a négligé quand j’étais en besoin criant d’avoir un père alors je veux le négliger moi aussi. Il a une dette à payer envers moi et le compte n’y est pas.

Mes ambivalences me malmènent et me triturent comme si j’étais tombé dans une bétonnière. Je n’accepte pas de devenir ciment, coeur de pierre, mais le mouvement de rotation de ma haine qui tournoie sans cesse dans mes pensées, me fait culbuter et me maintient dans une zone de non-conciliation.

Un peu plus tard dans la soirée, on sonne à la porte. C’est Roxanne, l’extravagante et extravertie. Elle entre avec la désinvolture d’une vedette du rock au sommet de sa gloire. Emballée par la salle *Shogun*, elle distribue ses éloges à la volée comme on signe des autographes. Enveloppée dans une robe style léopard, elle projette une image de fauve qui planterait davantage ses griffes que ses aiguilles d’acupunctrice. Dans ses cheveux, virevolte des plumes attachées à un petit peigne, sans aucun doute, un trophée d’une chasse de la féline. Son parfum capiteux remplit ce qui reste d’espace après son foudroyant passage. Suite à de brèves présentations, je la dirige dans la chambre de Salvador. Ce dernier est si captivé par les plumes dans les cheveux de Roxanne qu'il n'écoute rien de ce que je lui explique.

Dans le but de gagner un sommeil qui tarde à venir, mais surtout afin d’éloigner des idées dont la teneur m’assassine, je m’installe confortablement dans mon lit et m’apprête à lire « Le livre de Joe » d’un de mes auteurs préférés, Jonathan Tropper. Soudain, on frappe à ma porte. C’est Margot.

— Christ, Zac, entends-tu ça ?

— Oui, mais je pensais que c’était ta musique.

— Stie, m'imagines-tu assez mal prise pour être obligée de me faire jouer les soupirs et les gémissements de personnes qui baisent ? Ça vient de la chambre de Salvador. Pourtant, je ne lui ai pas amené de fille ce soir.

Nous sortons dans le corridor où le bruit est encore plus explicite.

— Mais il est avec Roxanne, la belle-mère de Stéphanie.

— Merde, quand il l’a vue entrer, il l’a sûrement prise pour une de mes amies. Heureusement que la chambre de papa et maman est en bas maintenant. Je lui ai pourtant mentionné d’être discret.

— Ce n’est pas lui qu’on entend, c’est elle, on dirait une chatte en

chaleur. Je ne sais pas où elle lui a planté ses aiguilles, mais je n'ai certainement pas eu droit à ce genre de traitement l'autre jour. Margot, réalises-tu que c'est la copine du père de Stéphanie ? Je ne sais pas comment je devrais réagir.

— Christ, Zac. Tu ne vas pas aller le dire à Stéphanie. Stie, Salvador ne l'a pas violée. Elle est majeure et supposée saine d'esprit. Ça la regarde. Ce n'est pas de nos affaires. T'es mieux de te taire, sinon mes visites organisées risquent d'arriver aux oreilles de maman.

— Je ne dirai rien, je te le promets.

On pouffe de rire tous les deux en se retenant avec nos mains sur la bouche.

— Je vais en bas faire de la diversion et surtout du bruit, d'accord ?

— O.K. Je retourne dans ma chambre. C'est trop drôle Zac...

Ma mère bardasse la vaisselle donc n'a sûrement rien entendu des deux spécimens en rut. Après une dizaine de minutes, la féline se pointe, les plumes ayant disparu de sa voluptueuse chevelure. D'une aisance à l'abri de tout soupçon, elle avance vers nous d'un pas assuré. Ma mère lui sourit, d'ailleurs peut-on lui résister ? Elle est envoûtante. Salvador doit en avoir eu plein ses fantasmes.

— Voulez-vous un thé ?

— Je n'ai pas grand temps.

— Et comment a été le traitement ?

J'ai le fou rire, je me mords l'intérieur des joues.

— Très bien, je crois qu'il faudrait encore quelques traitements avant de se prononcer.

Je me mords plus fort.

— Si vous croyez que cette démarche peut l'amener à être un peu plus branché avec son environnement, vous avez ma bénédiction.

Ma mère est trop connectée avec la sainteté, elle répand des bénédictions comme du pollen. Roxanne s'en tirera donc sans avoir de pénitence.

— Je suis convaincue qu'il arrivera à un meilleur contrôle de ses émotions. Aussi, si vous pouvez lui trouver des *cordyceps sinensis*.

— Des quoi ?

— Des *cordyceps sinensis*, un champignon parasite qui s'est développé dans le corps d'une chenille. À la mort de celle-ci, le champignon continue comme un prolongement de sa tête. On en vend au quartier chinois. Selon certaines études, ce serait bénéfique pour lui. On parle d'un effet non négligeable adaptogène. Vous mettez ça dans sa soupe.

— Eh bien ! Vous en savez des choses, je vais me renseigner. Je vous paie à l'instant ou après la série de traitements ?

— Mais il est hors de question que vous me payez. Nous sommes un peu de la même famille maintenant. N'est-ce pas Zachary ?

Je souris et fais un ouf de soulagement à l'intérieur. En n'acceptant pas d'argent, nous nous rapprochons moins de la prostitution. Les images de ma belle-mère en travailleuse du sexe me font lever le poil des bras.

— Vous êtes certaine de ne pas vouloir un thé ou peut-être une tisane ?

— Non, non, merci, Martial m'attend. Je dois vous quitter. Donc bonsoir et à bientôt.

Le bonsoir de réplique conventionnelle ne venant pas de ma mère, je prends l'intérim en raccompagnant la féline à la porte. Quand je reviens à la cuisine, ma mère me regarde comme si elle venait de faire un tour de lune, expression que j'aime bien de mon grand-père.

— Dis-moi, Zachary, quel est le nom de famille de Stéphanie ?

— Métivier. D'ailleurs c'est vrai, j'ai oublié de te raconter que le père de Stéphanie est le directeur que j'ai eu au secondaire. Je ne l'ai vu qu'une fois. Je suis bien content, il ne m'a pas reconnu, mais ce n'est que partie remise. J'espère juste qu'il aura le temps de se faire une bonne opinion avant de se souvenir de moi. Pourquoi me demandes-tu ça ? Tu as l'air tout drôle.

— Tu savais que je connaissais Martial Métivier, c'est d'ailleurs à cause de son aide, si tu t'en es si bien sorti avec toutes tes niaiseries à la polyvalente.

— Oui, mais j'avais oublié de te le dire.

— Zachary, Martial est le père de Margot. C'était durant une période de ma vie plutôt sombre et j'ai trouvé dans les bras de Martial du réconfort.

— Quoi ? Mon ancien directeur du secondaire... le père de Margot... mais Margot est par conséquent la soeur de Stéphanie. Eh bien... cela veut dire que ma soeur est également ma belle-soeur. Elles pouvaient bien se découvrir des affinités ces deux-là. Mais maman, on ne peut pas cacher cela à Stéphanie et Margot. Il faut leur dire.

— Laisse-moi le temps d'y réfléchir. N'oublie pas, ce sera un choc pour Stéphanie et pour sa soeur. Margot sait déjà que Victor n'est pas son père biologique, mais ce sera une autre affaire avec Stéphanie et sa soeur... Au fait comment s'appelle-t-elle l'avocate ?

— Béatrice... Il faudrait peut-être que tu parles à leur père d'abord.

— Bien sûr. Je dois penser à une façon de lui apprendre.

— Il faut attendre que Martial parle à ses filles avant toute chose. Tu es d'accord, maman ?

— Tout à fait Zachary, je le contacte dès demain. Je suis désolée de l'embarras que je vous cause.

— Ne te tracasse pas, maman. Et j'espère que tu ne vis pas de culpabilité pour avoir eu une liaison avec lui. Ce n'est pas moi qui vais te blâmer. Bon, on va dormir là-dessus. Je suis épuisé. Cette première journée au centre m'a complètement exténué et demain s'annonce tout aussi déchirant. Il faut dire que la scène, entre papa et Fédérico au souper, a vidé le peu d'énergies qu'il me restait. Tu as raison, papa change.

— Bonne nuit, mon grand.

En retournant à ma chambre, je croise Salvador qui se dirige sûrement pour faire sa dernière razzia de la journée dans le réfrigérateur et le garde-manger. Il faut bien qu'un homme récupère et que le rituel du coucher perdure ! Il est concentré dans ses pensées, ne me voit pas, par contre, moi, j'ai le temps d'apercevoir les plumes de Roxanne bien plantées dans la chevelure bouclée de mon frère.

Eh bien, la vie a de ses hasards ! Sur les milliers de filles m'entourant, il a fallu que je tombe amoureux de la soeur de ma soeur. Et ma mère, que j'aurais canonisée bien des fois, couchait avec mon ancien directeur du secondaire. Pendant que je me promenais avec mes pancartes : « *Délivrez-nous de la loi martiale* » ma mère s'acoquinait avec l'ennemi, le Martial en question. Et voilà qu'en plus, maintenant mon frère autiste de vingt-six ans, couche avec une de mes deux belles-mères, l'acupunctrice dans la jeune quarantaine, pendant que mon autre belle-mère, la sexologue bisexuelle s'intéresse davantage à la durée et au nombre de mes érections que de mes études. Je me croirais dans un vaudeville. Je démarre un théâtre d'été, j'en ai assez vu pour écrire et meubler plusieurs scènes. J'ajoute mon coloré grand-père acadien Alfred et sa Florence, mon frère homosexuel qui s'apprête à en mettre plein la vue avec sa sortie du placard et mon père le mari cocu hémiplégique. Je mélange le tout et bingo, le tour est joué. Je garde Margot en réserve pour leur faire fumer un joint avant leur entrée sur le plateau afin d'éliminer leur stress et Mae pour assurer les premiers soins de cette troupe d'illuminés. Et moi, quel serait mon rôle ? Probablement, celui d'un metteur en scène incapable de gérer ses émotions et encore moins d'intervenir dans un processus d'aplanissement des difficultés.

Cela dépasse le mur du son de l'entendement !

J’aime bien ce défi que me lance mon nouveau travail au centre pour les personnes en fin de vie, bien qu'il m’oblige à plonger dans mes lots de faiblesses et à gruger du côté de ma vulnérabilité. D’un autre côté, je sens bien que par ma formation, je détiens certains outils pouvant sûrement me permettre d’aider les gens à passer au travers les tourmentes de certaines situations de vie.

Lorsque j’arrive au centre en ce matin radieux du début mai, je me sens plein de détermination et le goût de foncer m’habite. Il y a si longtemps que ce désir de m’accomplir hante mon esprit malgré toutes les réticences derrière lesquelles je m’abritais par crainte de l’échec. Il me faut trouver les mots, les gestes qui pourront apaiser leurs douleurs et les conduire sur les sentiers de l’acceptation. Je saurai, oui je saurai leur faire comprendre à quel point leur révolte, si compréhensible, est le début du processus et que cette rébellion n’est pas condamnable, mais représente un détour incontournable. Oui, je saurai.

La chambre de Madame Barsaoui baigne dans une douce lumière. La fenêtre entrouverte me permet d'apercevoir et de sentir les tendres lilas, si éphémères et pourtant si précieux, comme ces vies qui dérapent toujours trop tôt. Je réalise que tout comme moi elle les regarde. Dans l’air parfumé, une légère brise transporte sa voix mélancolique.

— Quand fini le temps des lilas, il m’est toujours resté un goût de tristesse, la perte de tant de beauté. Je me dis chaque année, profites-en, profites-en... Je n’ai jamais été assez sage pour écouter cette leçon de vie. De sorte que lorsque se terminait le temps des lilas, j’avais toujours l’impression d’être passée à côté, d’avoir manqué un des plus beaux spectacles de la vie... Et maintenant, c’est la perte du temps qui me hante, je suis passée à côté de ma vie... Mon temps se termine bientôt comme celui des lilas et j’ai tellement de regrets d’avoir détourné mon regard, d’avoir fermé mes fenêtres, d’avoir laissé filer les bonnes odeurs de la vie.

— Mais il vous reste encore un peu de temps pour sentir les parfums qui vous entourent, pour vous enivrer, vous laisser emporter dans les douces fragrances des sentiments, des attachements inconditionnels. Oui, encore un peu de temps pour voir l’amour dans les yeux de votre fille et y déposer tout ce que vous n’avez pu lui transmettre durant le temps de vos mésententes.

— Il m’en reste si peu et la douleur m’en vole. Tous ces médicaments altèrent ma conscience... Je m’en veux, je suis en colère contre moi... J’ai fermé la porte à ma fille lorsqu’elle avait le plus besoin de moi. Je l’ai laissée se débrouiller entièrement seule à seize ans, enceinte... Par conséquent, j’ai aussi été privée du plaisir de voir grandir mon petit-fils... Je ne veux pas mourir... Je ne veux pas... Je veux réparer le mal que je leur ai fait.

— Ne croyez-vous pas, plus profitable d’utiliser le temps qu’il vous reste pour délivrer tous vos messages d’amour et aussi en recevoir ? Ne vous gardez pas rancoeur. Vous avez sûrement payé la note bien des fois. Déchirez maintenant toutes ces anciennes factures, ces vieilles dettes de votre passé. Fermez cette boucle une fois pour toutes et laissez-vous couler dans celle de l’amour de votre fille et de votre petit-fils. Sortez votre plus beau papier lettre pour y coucher vos plus chaleureuses pensées et celles-là resteront gravées dans leurs coeurs.

Elle me regarde avec ses yeux déjà en coucher de soleil. J'ai toujours trouvé que les couchers de soleil ont su disperser les plus belles et fugaces lueurs. Épuisée, elle prend ma main et tout bas, dans un débit beaucoup plus lent, comme si le souffle de sa vie perdait son erre d’aller, elle vient me livrer un message que je ne pourrai jamais oublier.

— Tu sais bien trouver les mots Zachary... Tu es si jeune... Ne fais jamais la même erreur que moi, de rayer de ta vie des personnes de ton entourage... Il te restera toujours l’amertume de ne pas avoir apprécié les lilas pendant qu’ils étaient en fleurs... Ça reste longtemps agrippée dans la gorge, l’amertume... Tu sais... Beaucoup trop longtemps... Et à savoir si la prochaine floraison sera si abondante... on ne sait jamais... la maladie... peut frapper les arbres aussi et détruire... tous les parfums qu’on espérait.

Elle m'a dit que je savais bien trouver les mots, si elle savait à quel point je pense plutôt que c'est elle qui a su viser dans le mille. J’ai parfois davantage l’impression de suivre une thérapie que d’être une personne ressource. Ce témoignage bouleversant a atterri directement dans mes plates-bandes. Dans tous les cheminements, n’y a-t-il pas sur le bord de la route, les fleurs qui nous conviennent ?

Zael, les yeux gonflés par l’immensité de sa peine, pénètre dans la chambre et j’en profite pour m’esquiver en entraînant des effluves de lilas. Il faut que je me ressaisisse, que je devienne brise-glace à travers cette banquise, je ne peux me permettre l’inertie. Je dois aider les embarcations, elles doivent continuer leurs manoeuvres, s’engager dans le courant de leur destinée. Oui, c’est ce que je veux faire. Moi si souvent en déroute, je vais apprendre à baliser la route des autres. Ça sonne curieux et si incongru quand on regarde mon parcours, mais je n’en suis plus à une discordance près dans ma vie. Alors, pourquoi ne pas foncer dans ce projet hautement et si humainement accolé à l’essentiel ? Oui, pourquoi pas ?

Zut, dix-sept heures ! J’ai tout juste le temps de me changer puis d’aller chercher Stéphanie à la station d’autobus coin Panama-Taschereau. Le souper pour la fête de Maxime est à dix-huit heures trente, mais on nous a demandé d’arriver quinze minutes avant pour ne pas gâcher l’effet de surprise lorsque les complices Karine, Nicolas et Laurie l’amèneront. Je prends quelques minutes pour appeler ma mère afin de connaître les derniers développements. Si le père de Stéphanie lui a parlé, je dois me préparer à récupérer une fille sûrement ébranlée. Finalement, ma mère me dit qu’elle ne l’a pas rejoint, ce qui me soulage.

Bien qu'en beauté, ma Stéphanie affiche une certaine tristesse.

— Ça ne va pas mon coeur ?

— Bof, ce n’est pas la grande forme. J’ai commencé une série de gardes à l’urgence et je t’avoue que ça me remue tout l’intérieur.

— Tu vis toujours de la culpabilité en rapport à ce qui s’est passé l’automne dernier, n’est-ce pas ? Il faut que tu te pardonnes.

— Ce n’est pas si facile à faire qu’à dire. Changeons de sujet. Je n’ai pas envie que ma mauvaise humeur vienne perturber la fête de Maxime. Nous serons une trentaine, crois-tu qu’il s’en doute ?

— Je ne crois pas. Il sait que nous serons là tous les deux, mais de là à s’attendre à l’ampleur de la fête.

— As-tu eu le temps de préparer un mot pour lui ?

— Bien sûr, je lui ai préparé un *bien-cuit*. Pour toutes les fois qu’il m’étrive lui, il va en avoir pour son argent et retiens le mot argent.

Tous dissimulés dans une salle à l’arrière du restaurant, nous essayons de contenir l’exubérance des autres alors que nous ne réussissons pas à maîtriser la nôtre. Les rangs sont indisciplinés, car nous avons de la difficulté à retenir la joie de se retrouver entre amis. Un espion monte la garde et nous impose la consigne du silence à l’arrivée de Maxime. Ce dernier, naturellement escorté par Karine qu’il voulait me présenter en décembre dernier, se dirige vers Nicolas, qui selon le plan, l’oriente vers notre salle.

Les yeux de Maxime ne mentent pas, la surprise s’étale dans tous ses traits réjouis. Il est agréable de voir la joie sur le visage de celui, qui généreusement, s’est ingénié pour me mettre en orbite malgré un champ gravitationnel qui la plupart du temps m’attirait dans les basses sphères. Mais aujourd’hui, l’heure est à la fête et je ne ménage pas mon emballement pour venir gonfler une ambiance déjà survoltée.

Je regarde ma belle Stéphanie qui s’incorpore si facilement dans n’importe quelle dynamique. Elle transporte dans un parfum envoûtant, un mélange de vulnérabilité qui me touche et un bouquet de sensibilité à fleur de

peau. Je me lève et me jette comme un kamikaze prêt à offrir son corps à l'avancement de sa cause, en l'occurrence ici, rendre hommage à quelqu'un qui se qualifie hautement dans l'échelle de mes valeurs.

— Mon très cher Maxime. Ce soir, je veux te remercier pour tout le support que tu m'as offert depuis plusieurs années et me faire pardonner d'en avoir abusé. Je te suis reconnaissant d'avoir organisé, sans me consulter, un voyage à Cuba l'automne dernier... d'avoir utilisé ma carte de crédit sans mon avis et le tout, dans un grand élan de bonté et de mansuétude. Ce voyage m'a permis de rencontrer ma belle, douce et tendre Stéphanie. Tu es un modèle et moi aussi je tiens à te rendre la pareille. Avec ton numéro de carte de crédit, que soit dit en passant, j'ai appris par coeur, je t'offre le plaisir de défrayer ce splendide repas pour tes chers amis présents ce soir ! Alors, régalez-vous tous ! C'est Maxime qui payera la note !

Le fou rire général et les applaudissements enterrent le bruit des protestations d'un Maxime qui bon seigneur, se lève pour lancer à haute voix :

— C'est un immense bonheur de nourrir vos rires comme votre estomac. Quant à mon portefeuille, il connaîtra sûrement la disette et m'imposera un régime sec pour compenser les frais de ce soir. Sachant ce repas probablement le dernier que je pourrai défrayer pour une certaine période, j'ai l'intention de me gaver à satiété ce soir. Et puis, comme dirait le grand-père de Zachary, s'il le faut, j'irai quêter au fanal pour gagner ma future pitance.

Dans une succession d'anecdotes et de chansonnettes dans tous les azimuts, nous passons du témoignage griffonné à la hâte sur un petit bout de papier, au texte en vers rehaussé de beaucoup d'esprit jusqu'à ce que le mien, mon esprit, soudain chavire et bascule dans une zone d'inconfort.

Il est là, à l'entrée du restaurant, dans un corps amaigri, une silhouette que je ne lui avais jamais vue, que je me suis toujours refusé à voir et de laquelle je tentais et tente toujours de m'exorciser. Je sens les regards qui vont de lui à moi, de moi à lui comme si une balle de tennis se promenait de ma place à son foutu fauteuil roulant, pour revenir à ma place.

— Je m'en vais Stéphanie, si tu préfères rester, appelle-moi lorsque tu auras terminé et je viendrai te chercher.

— Mais Zachary, tu ne peux pas faire ça ! Tu vas gâcher la fête de Maxime.

— Moi, c'est une partie de ma vie que Sam a gâchée !

Je me lève sous le regard désapprobateur de Stéphanie et Maxime puis me dirige vers la sortie dans un état d'empressement comme si un tremblement de terre menaçait d'effondrement, les murs et le plafond. J'entends Stéphanie qui se précipite derrière moi. Quand elle sort du restaurant, je suis déjà

dans le stationnement.

— Zachary ! Mais attends-moi, voyons. Tu ne peux pas, pour une fois, faire abstraction de sa présence, par amitié pour Maxime ?

Je poursuis ma démarche effrénée en souhaitant avoir des bottes de sept lieux. Stéphanie trottine derrière moi et haletante, me crie :

— Réponds-moi... quand je te parle.

Mu par ma rage, aveuglé par ma haine, enveloppé de bandelettes imbibées de rancoeur, je m'enferme dans le silence de mon sarcophage. Stéphanie n'a pas le choix de passer du trot au rythme du galop. Je l'entends, à bout de souffle me dire d'une voix hachurée qui me tranche incisivement le coeur :

— Non finalement... j'aime autant... que tu ne parles pas... mais tu vas m'écouter.

Je lui ouvre la portière de l'auto, elle s'y engouffre comme une tornade impétueuse, déchaînée, puis me l'arrache pour la claquer violemment. Pressé de quitter cette zone où des souvenirs douloureux ont mis mon être en dérive, j'entre à mon tour dans l'habitacle où tels des objets projetés par un ouragan, les paroles de Stéphanie me giflent l'âme.

— Tu peux bien me faire des remontrances sur le pardon que je ne m'accorde pas, Zachary. Où est celui qui prêche le pardon dans ma propre paroisse ? Oui, il est où ? Le problème avec toi Zachary, c'est que tu n'as aucune, mais aucune espèce d'idée de ce que c'est que de vivre de la culpabilité. Toi, tu ne sais qu'en faire vivre aux autres. Et dans cela, crois-moi, tu excelles. Je n'aime pas ce comportement chez toi, pas du tout. Tu veux que je te dise Zachary, ton père est paralysé sur le sens de la longueur, Samuel sur le sens de la hauteur et toi Zachary sur les sens de la profondeur. Et moi, je ne peux l'accepter. Maintenant, ramène-moi.

— Stéphanie, je...

— Tais-toi, je ne veux pas t'entendre, ni te parler d'ailleurs. J'ai besoin de réfléchir.

— Mais...

— Un mot de plus Zachary et je sors de l'auto et appelle un taxi !

La queue de l'ouragan vient de me mettre hors combat ; le coeur tout éventré comme un matelas emporté dans un puissant tourbillon, l'âme déchirée en lambeaux par la rafale de ses paroles. Je suis une zone sinistrée qui n'ose plus penser à une possible reconstruction.

J'accole ma langue à mon palais, à l'abri de toute tentation. Je poursuis ma route en espérant qu'elle manque à sa parole et la reprenne. Mais non, elle s'est emmurée comme une cloîtrée, une carmélite en colère, sans un

mot, sans un regard, inébranlable dans sa foi. Et moi, en athée, ne croyant plus en rien et encore moins en moi, je reste là suspendu au silence, prêt à bien des litanies, mais peut-être pas assez pour les mea culpa. Je n'ose parler, m'infiltrer dans les fissures du temps et faire craquer les fondations sur lesquelles j'ai bâti bien des projets, alors je m'enferme dans mon sarcophage, ajustant une bandelette en travers de ma bouche.

Arrivée à destination, Stéphanie s'extirpe de mon véhicule avec la fougue et la rapidité d'un plongeur expulsé d'un sas de navire. Je reste là, dans la chambre de décompression pour me soustraire de cette atmosphère pressurisée aux gaz de mes contradictions et de mes ambivalences. Mes yeux s'embuent, mes pensées libérant sans doute une substance lacrymogène. J'arrive chez moi en suffoquant dans ma peine. Le remords vient sceller la boucle de mes tourments.

Grand-père est en train de décharger sa remorque. C'est vrai, demain c'est la journée de la collecte des ordures, je pourrais peut-être m'assoir sur les sacs. Mon estime de moi m'y placerait. Malgré la noirceur de la soirée tombante, mon aïeul a déjà dépisté ma tristesse. Il m'entraîne dans son antre comme un psychiatre pousse son client à s'allonger sur une chaise longue.

J'entre dans son capharnaüm où la statue de Saint-Christophe croise le fer avec les farfadets. Son minou Gribouille se vautre dans ses pots à fleurs probablement arrosés à l'urinothérapie et le drapeau acadien partage le mur avec une toile de Salvador représentant mon grand-père avec son chapeau de Davy Crockett. Peu importe, son univers est chaleureux, je m'y suis toujours senti en confiance et enclin à la confidence.

— Ça pas d'*arrime d'aouère* le caquet à terre de même. Dis-moé donc mon Zig Zag, de *kossé* qui se passe pour que t'*aye* la gueule morte, comme ça pas d'*arrime* ? Tu fais *pitché à woir*. [29]

Tout veut sortir d'un seul jet et comme la porte est coincée dans le tunnel de mes pensées, plus rien ne sort.

— Prends ton vent, pis laisse toé aller, j't' écoutions.

— Je viens de vivre ma première chicane de couple avec Stéphanie. Ce n'est pas vraiment une chicane, mais plutôt une pause qu'elle m'impose. Et dans le fond de moi, je la comprends très bien. Je suis devenu tellement intolérant grand-père. Je suis en train d'embarquer dans les souliers de mon père ; celui que j'avais avant parce que maintenant, lui, il change pour le mieux tandis que moi, je m'enlise. Ne trouvant pas le courage de réajuster mon tir, je démissionne.

Après avoir respecté un silence qui vient figer dans le temps et l'espace, ces moments intenses où nous acceptons de nous mettre à nu, mon

grand-père en émerge.

— Tu sais mon Zig Zag, j'allions te dire de *kossé* j'en pensions. Tu te butes trop mon homme. Faut être ti-poisson où ti-canard et laisser l'eau te couler d'ssus. Mais toé, tu te cramponnes en te tenant après le quai sans te donner la chance de prendre une bonne *ride* dans des courants de chaleur. Y fallions que tu zigzagues mon Zig Zag. J't'appellions pas de même pour rien. La vie est un courant, fallions que tu virailles d'un bord pis de l'autre, arrête de te péter les dents dans le barrage, t'allions crever sa *beach*. Zigzague mon Zig Zag. Et laisse toé pas *erlinguer* par ta peine à propos de ta Stéphanie, est autant *stickée* su toé que toé su elle. *Laisse péter le r'nard*. [30]

Je reste muet, abasourdi par ses propos projetés avec autant de fracas et d'étincelles qu'un feu d'artifice. Il a raison, pour être campé dans mes positions, il ne peut pas y avoir plus entêté que moi. Est-ce par orgueil, vengeance ou lâcheté que je maintiens toutes ces rancunes ? Peut-être ai-je tout simplement perdu une partie de ma capacité d'aimer lors de mon choc émotionnel. Pourtant, je suis capable d'amour, enfin je le crois encore. Ce que je ressens pour Stéphanie est tellement intense, je n'ose croire ne pas avoir découvert la plénitude du mot aimer.

Mon grand-père vient me faire l'accolade comme il le fait souvent d'ailleurs. Il n'est pas regardant sur les effusions, il n'est pas regardant sur bien des choses de toute façon. Lorsque j'entre chez moi, ma mère vient à ma rencontre.

— Salut mon grand, tu rentres bien tôt, ce n'était pas amusant la fête de Maxime ?

— Si, mais je suis fatigué.

Je choisis de ne pas lui parler tout de suite de mon différend avec Stéphanie. Il n'y a plus de place au premier étage sur ses épaules, je préfère attendre pour y jucher mes tourments.

— Écoute, je viens de rejoindre le père de Stéphanie. Il est bien d'accord pour en parler à ses filles ce soir ou demain. Il dit que ce ne sera pas évident de leur apprendre qu'elles ont une autre soeur. C'est certain, il trouve comme moi que c'est plutôt insolite comme situation. Je me prépare à le dire à Margot, j'aimerais que tu restes avec moi.

— Si tu veux, maman. Mais tu sais, pour Margot ce sera une bonne nouvelle d'avoir Stéphanie comme soeur. Elles s'aiment bien ces deux-là.

— Je le pense moi aussi, bon va la chercher. Je ne sais pas si nous devrions le dire à ton père en même temps.

— Comment cela le dire à papa ? Tu m'as dit l'autre jour que tu lui avais dit qui était le père de Margot.

— Oui, mais il ne sait pas que ton directeur du secondaire est le père de Stéphanie, par exemple.

— Bon, fais comme tu veux.

— Je vais chercher ton père et toi, Margot.

Au moment de frapper à la porte de la chambre de ma soeur, Salvador en ressort, il ne me regarde pas et semble jongleur. Les plumes virevoltant toujours dans sa belle chevelure indisciplinée et bouclée. Il a le visage d'un ange, il est un ange. Tranchant avec cette image céleste de l'innocence, la femme de *Chewbacca* en survêtement de sport, toute trempée de sueur, ne cache pas son irritation de devoir arrêter pour une seconde fois sa routine de conditionnement physique. Plutôt du genre à s'affaler sur son lit et à écouter son iPod, qui soit dit en passant, pourrait être une rallonge naturelle de ses oreilles, ma soeur, depuis quelque temps, apporte des modifications dans ses activités. Sa tenue plus soignée, un changement de coiffure et maintenant un programme d'entraînement la trahit et me pousse à croire qu'elle est probablement amoureuse.

— Christ, ma chambre est-elle devenue un lieu de pèlerinage ? C'est quoi votre ostie de problème à soir ? Ça fait dix fois que Salvador vient me gosser en une heure.

Je remarque que le processus de transformation n'a pas encore atteint le niveau du langage.

— Qu'est-ce qu'il veut ?

— Y veut la fille aux plumes, habillée en léopard. Christ, sais-tu toé quand elle revient la planteuse d'aiguilles ?

— Je pense qu'elle est partie une semaine ou deux en congrès aux États-Unis. Ainsi, Salvador vient voir son entremetteuse. Ça te va bien, Madame Margot !

Elle ne peut s'empêcher de rire.

— Niaise-moé pas toé ! Il n'arrête pas de venir la réclamer et je te saute les fois où mes amies me demandent c'est quand leur tour. Je leur ai dit qu'il a attrapé la varicelle.

— Et toi, qui te prépares-tu à séduire avec tes nouveaux changements au point de vue de la chevelure, de l'habillement, du maquillage et du conditionnement ?

— Fais pas ton *smart*, le frère !

— Maman voudrait que tu viennes au salon, elle veut te parler.

— *Kossé* qu'a veut ?

— Allez viens, nous allons en discuter en bas.

— Parce que toé aussi t'é dans le coup ? À part ça *kossé* que tu

fais icitte ? T’étais pas censé être à la fête de Max, toé ?

— Est-ce que Madame Margot est en train de se transformer maintenant en Miss Marple ?

— Très drôle ! J’arrive.

Nous nous retrouvons donc dans le salon *Shogun*. Nous verrons bien si le Chi va passer. Gaspard est là, il continue toujours à s’abreuver à la fontaine. Mon père est déjà arrivé. Il se déplace aisément en fauteuil roulant. Ayant récupéré de plus en plus de force du côté droit, il commence à faire quelques pas aux barres parallèles sous la surveillance et les encouragements de Salvador devenu en quelque sorte son entraîneur officiel. D’ailleurs, à ma grande surprise, mon frère déroge à son rituel d'habillement lors des séances d'entraînement. Il a troqué sa chemise pour un chandail sur lequel il a fait imprimer son nouveau titre et il l'arbore avec autant de fierté que s’il promenait la coupe Stanley. Pour fouetter son poulain, Salvador s’est muni de trompettes, de crécelles et à titre de récompenses, il lui étampe sur les bras selon le degré d’effort fourni, l’image d’une tortue ou d’un lièvre. Il tient un carnet de bord où des étoiles de différentes couleurs et grosseurs établissent un profil assez visuel de la progression de son élève. Je suis toujours surpris de voir à quel point mon père se laisse docilement entraîner dans les délires et les extravagances de mon frère. Je l’ai même entendu lui revendiquer le mérite d’avoir une grosse étoile or, le summum de la haute performance. Si mon père est capable de quitter la peau du bouc intransigeant pour endosser le rôle du petit agneau qui vient sagement brouter dans les mains d’un simple berger, pourquoi ne pourrais-je pas moi aussi faire les virages qui s’imposent de plus en plus à ma conscience triturée ? Zigzaguer dans les méandres de ma vie pour ne plus m’enliser dans les sables mouvants qui m'ont coupé ainsi des sons, de la vue et de l’air, en fin de compte, qui m’ont privé de tous mes sens à en perdre le sens de la vie. Un paralysé dans ses profondeurs. Stéphanie a raison, voilà où j’en suis rendu !

Margot se pointe, haletante, les cheveux aplatis, la sueur sur son front, mais surtout avec un point d’interrogation dans les yeux.

— Viens ma fille, je veux que l’on parle de ton père. J’ai quelque chose d’important à te dire.

Mon père sourcille. Toujours aussi surprenant de voir un côté qui refuse de suivre l’autre. L’asymétrie faciale agace notre regard et donne au sien une configuration où il est difficile d’y greffer un affect. Ordinairement, nous sourcillons d’étonnement, de colère, de mépris, de douleur et parfois pour signifier en douce à quelqu’un de regarder dans une direction. Mais avec lui, nous ne savons plus à quoi attribuer le haussement de ce sourcil incapable d’envoyer le même message que son jumeau.

— Et y faut absolument faire ça là, maintenant ? C’est quoi l’urgence stie, ça fait seize ans que je n’ai pas de père, *fa* qu’une soirée de plus ou de moins, *kossé* que ça va changer ?

Nouveau sourcillement chez mon père. À croire qu’il ne sait faire que cela ! Mais non, il s’avance près de Margot. Les yeux pleins de larmes, il prend la main de ma soeur.

— Ma... got... moi ton pè... pa... don Ma...got... pas été pé... sent.

L’aphasie vient de se transplanter dans mon cerveau et celui de Margot. Par contre, ma mère toujours aussi volubile et ayant probablement hâte de se débarrasser d’une discussion dont elle se serait bien passée, enchaîne sans nous donner le temps de récupérer.

— Margot, lorsque Roxanne est venue faire un traitement d’acupuncture à Salvador et qu’elle a mentionné le nom de Martial, j'ai réalisé que le père de Stéphanie est également ton père. Donc tu as deux autres soeurs. Il fallait que je te le dise ce soir parce que Martial se prépare à apprendre la nouvelle à ses filles.

Je suis surpris de constater que mon père n’a pas lâché la main de Margot et encore plus de voir que cette dernière ne l’a pas retirée.

— Je veux voir mon père.

— Mais, Ma... got j... e s... uis ton pè... Je t’ai... me.

Margot vient de passer de pas de père à deux pères. Je dois avouer que d’observer mon père se démener pour revendiquer un droit de paternité, après avoir été un simple figurant dans notre vie familiale pendant de si nombreuses années, a de quoi ébranler mes plus solides et sordides convictions. J’ai l’impression de déchirer une pile d’affiches de haine dans ma tête. Moi qui pensais avoir emballé et scellé une fois pour toutes mes sentiments, il faut me rendre à l’évidence que tout peut être déballé, remis à l’air et secoué de nouveau dans un boulier comme des numéros de loterie. Pourrais-je apprendre à changer l’ordre, mais surtout la teneur des choses pour en arriver à des combinaisons gagnantes ?

Je regarde Margot, elle est émue. Coulant sur son chandail comme la lave d’un volcan, son rimmel mêlé aux larmes fait des taches sombres sur le front blanc de son panda et de l’inscription « espèce en voie de disparition. » La Margot pas de père vient d’entrer dans la cette espèce.

Dans un geste qui vient tordre mes tripes, Margot s’effondre dans les bras de notre père qui renforce l’étreinte en l’entourant de son bras. Ma mère pleure et moi j’embarque dans le courant, me laissant porter par la dérive, évitant de me buter sur les quais. C’est grand-père qui serait content de voir les croches que je fais prendre à ma rigidité. Margot encore toute frémissante et intimidée

par ces épanchements si peu naturels dans notre dynamique familiale, prend la parole en hoquetant.

— Tu m’as tellement manqué, papa, ostie que tu m’as manqué !

— Pa... don... Ma... got... Pu amais pas êtes pè...

— Tu seras toujours mon père, mais j’ai la chance d’en avoir deux maintenant et je ne veux pas m’en priver, tu comprends ?

— Ben sour... compl... ends.

Margot les yeux déjà boursoufflés s'adresse à ma mère.

— Mais lui, veut-il me voir ?

— Oui, Margot il aimerait beaucoup établir des liens avec toi.

— Zac, penses-tu toé que Stéphanie et sa soeur vont être contentes de m’avoir comme soeur ?

— J’en suis certain Margot. Qui ne te voudrait pas comme soeur ?

— Maudit que t’é fin parfois Zac.

— Comment ça parfois ?

Elle saute sur moi et me donne quelques tapes fraternelles.

— Tiens le beau-frère, prends ça !

— Ça fait longtemps que je veux que tu me dises que je suis beau et voilà, tu viens de le faire.

Après une nuit agitée avec naturellement, toujours en arrière-fond, l'image de Stéphanie en colère, il me faut rapatrier mes énergies pour revêtir l'habit de l'aidant que je me dois d'être. Mais c'est plus fort que moi, mon esprit me la ramène comme un boomerang. Elle veut prendre une pause de moi, je la comprends, j'en prendrais bien une moi aussi. Il était temps que je me fasse varloper un peu. Le statu quo dans lequel je me suis réfugié, non le terme n'est pas exact, mon inertie n'étant certainement pas un refuge, disons plutôt dans lequel je me suis confiné, m'apporte de plus en plus des relents de stagnation. Les vapeurs de mon marécage ont endormi, asphyxié ce qu'il me restait de bon au fond de mes fibres. Je me suis auto-intoxiqué et probablement frôle le bord du seuil létal. Un changement de cap s'impose et ça presse.

Après une petite séance de conditionnement branchée sur le positivisme, j'arrive au centre *Victor-Gadbois* plein d'énergie pour enclencher un plongeon dans les profondeurs d'une réalité, qui je dois l'avouer, me déroute parfois. Peu importe, je vais me dépasser, je le dois bien à la vie qui m'a souvent rattrapé. Je veux amoindrir le choc de leur dernière chute. Il ne me reste que le temps qu'il leur reste.

Lorsque j'entre dans la chambre de Madame Barsaoui, elle tourne son visage amaigri vers moi. Je vois de petites étincelles dans ses yeux. Elles me font penser à des étoiles se cramponnant à un ciel en dépit des premières lueurs du jour qui tentent de les déloger. La fugacité, des moments qui restent, me serre la gorge, mais je me ressaisis avant que ma patiente perçoive mon désarroi.

— Zachary... tu viens de rater mon petit-fils... Yael vient de partir pour le reconduire à l'école... regarde le dessin qu'il m'a fait... des lilas... tu vois, je peux maintenant les voir... peu importe, si le temps des lilas se termine... je les emporterai avec moi.

Elle parle en laissant le temps glisser entre ses phrases. J'aurais le goût de ramasser tous ces instants pour rallonger sa banque de minutes. Je saisis sa main, elle me sourit. Épuisée, elle ferme les yeux. J'attends son prochain éveil avec l'anxiété de ceux qui attendent un retour de salle d'opération. Puis la vie la ressaisit, un soubresaut, un tressaillement, une enjambée de plus dans notre dimension. Elle réclame Yael.

— Elle ne devrait pas tarder.

— Ah Zachary... tu es toujours là... merci... pour tout... j'ai fumé le calumet de paix... avec moi... déchiré... vieilles dettes... comme tu dis...

— J'ai beaucoup réfléchi sur ce que vous m'avez dit l'autre jour, de ne pas fermer de portes. Vous avez raison et m'apportez davantage que vous ne pouvez vous imaginer. Vous pouvez être fière et les lilas porteront toujours votre odeur.

— Tout ce temps... que j’ai perdu.

— Et que vous êtes en train de vous réapproprier. Il y a des temps qui comptent double, triple et même qui sont centuplés parce qu’ils sont remplis de profondeur. Il y a des moments tellement chargés et si lourds de sens qu’ils laissent d’énormes empreintes comme nos pas dans la neige, tandis que d’autres s’envolent comme de la poudrerie. Vous avez encore le temps de graver de belles traces, j’en suis convaincu.

Yael arrive et je les laisse vivre l’intimité dont elles ont été cruellement privées durant de nombreuses années. Je continue mon travail auprès de mes autres familles et tente d’apprivoiser avec elles cette transition douloureuse, ce passage incontournable bordé d’amertumes qu’à défaut de soustraire, je peux du moins adoucir.

En fin de journée, j’entre chez moi envahi, c’est certain. On ne peut pas faire ce travail et déposer ses sentiments au vestiaire. M’ayant entendu arriver, ma mère me lance de la cuisine :

— Tu viens de rater Stéphanie, elle est venue chercher Margot pour souper. Je lui ai dit que tu devais être sur le point d’arriver, mais elle devait s’en aller, son père les attendait. Elles se sont étreintes avec beaucoup de chaleur et étaient belles à voir.

Je vais la rejoindre à la cuisine, elle est avec mon père qui l’aide à tailler les légumes. D’après ce que je constate, sa main droite acquiert de plus en plus de dextérité. Il est capable de tenir une pomme de terre pendant que sa main gauche l’épluche. Parfois, il la laisse tomber, mais vivement, il la récupère et se remet patiemment à la tâche. Eh bien, le système de récompenses de Salvador fonctionne bien. Il lève les yeux vers moi et contre toute attente, me dit :

— Bon... our, A... Ary !

Ému, je bafouille presque en lui envoyant un bonjour à mon tour. C’est la première fois depuis son AVC qu’il me parle. Mon grand-père est là aussi. Il fouille dans les recettes de ma mère. Je m’approche de lui :

— Qu’est-ce que tu cherches grand-papa ?

— J’étions pas encore *mindé* sur de *kossé* j’étions pour vous *cooker*. J’branlions pas mal dans l’manche. T’en avions donc ben des recettes ma Sarah. Fais attention Zig Zag à *ceuses* que je placions su l’cant pour ne pas les mêler. Cé *beto* que Fédé *mouve*, y fallions que je me *mouve* moé itou pour mon repas.

Il profite du fait que mes parents parlent ensemble pour me chuchoter :

— Elle s’est *émoyée* de toi. [31]

Il sent bien que je suis perturbé par ce différend entre Stéphanie et

moi. C’est bien lui, toujours prêt à venir aplanir la douleur, les peines. Il me fait penser à un rabot. Son grand coeur le pousse à niveler les écorchures, les accrocs qui risquent de se prendre dans les tourmentes de nos esprits. En guise de marque d’affection pour toutes celles qu’il me donne, je lui caresse tendrement le dos. Il apprécie, son sourire le démontre. Que je l’aime, mon grand-père ! Et je l’admire aussi, il se moule à la vie aussi aisément qu’une plante grimpante s’enroule à un tuteur en zigzaguant.

— Où est Salvador ?

— Je crois qu’il peint dans son atelier.

— Je vais aller le voir.

Je me dirige au sous-sol avec sur mes talons un Gaspard qui ne me lâchera pas tant que je ne lui aurai pas donné quelques marques de tendresse. Tenace ce Gaspard, il me rappelle Maxime. D’ailleurs, il faudrait bien que je l’appelle pour m’excuser. Pas évident, je ne sais pas trop encore ce que je vais lui dire pour avoir jeté une note sombre sur sa fête.

Je reste estomaqué devant la toile que Salvador est sur le point d’achever. Elle n’est pas terminée et on reconnaît très bien Roxanne, les yeux rieurs, la bouche sensuelle, entrouverte dans un appel assez explicite, les plumes dans les cheveux. Parlant plumes, celles qu'elle lui a données ne quittent plus sa chevelure depuis cette fameuse soirée. Plusieurs oiseaux, imbriqués dans la longue robe de Roxanne et ses cheveux, confèrent un effet surréalisme à l’ensemble. Sujet embarrassant, mais je me console en songeant à l’impact de l’image s’il avait peint un nu. Je respire. Bon, on peut toujours s’en sortir en disant qu’il veut faire un cadeau à son acupunctrice, c’est une sorte de thérapeute en fin de compte. Dommage qu’il n’ait jamais fait de toile au Docteur Robitaille qui le suit depuis plusieurs années, cette oeuvre de Roxanne se serait inscrite dans l’ordre des choses.

— Wow, Salvador, tu l’as bien réussi. Roxanne va être contente !

— Ce n’est pas pour Roxanne, c’est à moi, pour accrocher dans ma chambre.

Oups ! Il ne va pas être évident de faire avaler ça à ma mère ! J’ai bien hâte de voir la face de Margot.

— Tu es certain ? Il me semble que Roxanne en serait contente. Tu as le temps d’y penser. Tu ne trouves pas que ce serait un beau cadeau ?

Pas de réponse, il ne m’écoute plus. Des piaillements attirent mon attention. Je vois dans le coin, deux immenses cages avec plusieurs oiseaux de tout acabit, aux plumages très diversifiés. Je le laisse, de toute façon il m’a déjà quitté. Gaspard me talonne toujours, je ne lui ai pas donné sa ration de caresses.

— Bon viens ma grosse boule de poil. C’est bon de se faire aimer

hein ? Tu ne démissionnes pas facilement toi pour obtenir un peu d'attention.

Me voilà qui parle à mon chien, bof, c'est mieux que de soliloquer. À bien y penser, c'est pas mal identique comme approche, dans le fond c'est plutôt à moi que je parle lorsque je m'adresse à mon chien.

Il faut que je réfléchisse à la manière de présenter mes excuses à Maxime. Je ferais mieux d'aller le voir, car au téléphone, je ne crois pas être en mesure de lui transmettre adéquatement mes regrets. Une mimique, un geste, un regard nous épargnent des mots ; c'est très pratique quand on n'est pas certain de trouver les bons. Une petite tape dans le dos, une étreinte, une bousculade remplissent bien des pages de dictionnaire et remettent les points où l'orthographe aurait sauté son tour.

Vers dix-neuf heures, j'embarque dans mon bolide. Dans l'enthousiasme, j'entonne avec Bob Dylan cette chanson que j'aime beaucoup : *Knocking on heaven's door*. Après avoir dit deux fois « *Mama, put my guns in the ground, i can't shoot them anymore »,* je suis obligé de me ranger sur l'accotement. Je réfléchis au sens de ces paroles et naturellement comme tout le monde, à celui qui s'accole à mon vécu. Mon artillerie n'a que trop servi. J'ai passé des parties de ma vie sous mes propres armes. Il me faut les déposer. Comme j'ai déjà brûlé toutes mes munitions sous la bannière de ma haine, la reddition m'apparaît la seule décente option pour préserver mon âme actuellement en otage dans cet acharnement que je ne peux, ni veux cautionner plus longtemps.

Mon auto ou mon subconscient semble connaître le droit chemin à prendre pour échapper à mon enfer et m'amène devant la résidence de Sam plutôt que chez Maxime. C'est ici que ma guerre doit arrêter. Il me fait tout drôle de revoir la maison de Sam. J'y venais si souvent plus jeune. En m'étirant, je remarque que le marronnier dans lequel nous avions construit notre base de super héros est toujours là. Je me rappelle que nous collectionnions ses fruits comme de précieuses munitions pour bombarder sa soeur et ses copines. Je me souviens aussi de son père en furie lorsqu'à son retour du travail, il avait vu l'immense trou que nous avions creusé dans le jardin. Il le fallait bien, selon les plans de casemate que j'avais volés dans la serviette de mon père, notre abri souterrain exigeait une profondeur de trois mètres. Pour cette raison nous avions dû nous rabattre sur l'arbre. Il n'a pas été long que nous avons réalisé que nous étions gagnants au change, ne serait-ce que pour la vue imprenable sur l'ennemi.

J'hésite encore parce qu'une fois la sonnette de la porte activée, le processus sera enclenché. Le retranchement est une stratégie militaire qui n'est plus envisageable. J'ai si souvent reproché à mon père de s'en servir que je ne peux me permettre d'y avoir recours. Je pense à mon grand-père. Zigzague mon

Zig Zag, cesse de te buter.

C’est le père de Sam qui répond. Naturellement, il me reconnaît. Qui de sa famille ne me reconnaîtrait pas ? J’ai fait tant de vagues au salon et au service funéraire en hurlant que je voulais voir mourir Sam. On a excusé ma conduite en la mettant sur le compte du choc émotionnel, mais on ne peut l’avoir oublié.

— Puis-je parler à Sam ?

— Si c’est pour lui faire du mal, il a déjà sa dose.

— Non, je ne suis pas venu pour le blesser.

— Je vais vérifier s’il veut te voir. Attends-moi ici.

Je reste au salon, une pièce sobre et discrète à l’image de la famille. Ce n’est pas ici qu’on trouverait un salon *Shogun*, un décor rappelant les corridas espagnoles ou encore inspiré des contes *Les Mille et Une Nuits*. Ici, on ménage ses transports, on respire la simplicité volontaire. Malgré quelques légers changements probablement dus à la réorganisation des espaces pour s’adapter à une personne handicapée, tout s’est figé dans l’ambiance d’il y a deux ans et demi. Son père revient et m’informe que je peux le rejoindre dans sa chambre.

Je n’ai pas encore formulé dans ma tête les mots à lui dire, je veux qu'ils sortent naturellement. Mais en sa présence, spontanément, ce ne sont pas des mots, mais des regards chargés d’émotion qui prennent toute la place. Je succombe à ses yeux remplis de bonté, il me tend les bras. Ma haine à son égard, décapitée, et même fauchée à sa plus profonde racine. Mon animosité resurgit, mais contre moi et le boomerang de mes rancunes se venge joliment de mes tentatives de contournement. Ébranlé par ma stupidité, qui me paraît aussi évidente que l’alternance des jours et des nuits, je m’effondre. Je me laisse choir à ses pieds, ma tête appuyée sur ses frêles jambes, les soubresauts de mes sanglots faisant osciller son fauteuil roulant, les mouvements de sa main sur ma tête déliant les fils tordus de ma conscience.

— Pardon Sam, pardon. J’ai toujours su que tu ne voulais pas ce qui est arrivé, mais j’avais besoin d’un coupable pour assouvir ma vengeance. Je regrette tout le mal que je t’ai fait. Je me déteste de t’avoir fait vivre un tel rejet. J’ai complètement mis de côté ta détresse et la situation dans laquelle tu te retrouves pour le reste de ta vie.

— Je savais qu’un jour tu reviendrais me voir, j’ai trouvé l’attente très longue. Mes plaies sont encore très vives. J’ai longtemps composé avec ma vie au jour le jour, refusant et souhaitant qu’il n’y ait plus de jour suivant, de lendemain. Je m’efforce de rapatrier ici et là des morceaux de bonheur. Mais le renoncement auquel je dois me résoudre est un combat de tous les jours. Que tu

viennes me voir, me demandes pardon ce qui suppose que tu m'as toi-même pardonné mes erreurs, va m'enlever un énorme poids sur les épaules. Comme tu peux le constater, je ne suis pas arrangé pour porter de grand fardeau. J'ai besoin de toutes mes énergies.

Je continue de pleurer en m'essuyant de temps en temps les yeux dans la manche de mon chandail et dans son pantalon de jogging pendant qu'il laisse sa main apaisante se promener dans mes cheveux.

— Tu crois qu'on pourrait redevenir des amis Sam ?

— Non seulement j'y crois, mais je le souhaite de tout mon coeur, Zachary. Commence donc tout d'abord par te lever et venir t'asseoir à côté de moi.

Nous embarquons dans une discussion comme deux amis revenant d'un long voyage et qui se plaisent à se raconter aussi leurs escales. Je lui parle de mon interminable dépression, de ma Stéphanie, de l'AVC de mon père et naturellement de tous les autres membres de ma famille. Il les connaît tous et trouve particulièrement attachant l'encadrement de mon père par mon frère Salvador. On se renvoie l'ascenseur. Et voilà qu'il m'entretient de sa réadaptation et de sa vie à l'intérieur du centre de détention. Il me fait rire avec ses anecdotes. Je reconnais son sens de l'humour.

— Ils ont pris des risques, Zachary, en m'incarcérant dans un milieu à sécurité minimum. À la vitesse de mes déplacements, j'aurais pu me sauver n'importe quand. Qui sait, en catimini, j'aurais pu greffer un moteur de Harley à mon engin.

Puis, il enchaîne sur sa tournée de différents établissements scolaires pour sensibiliser les jeunes aux dangers de certaines habitudes de conduites irresponsables.

— Au centre, j'ai pu reprendre mes études. Max t'a peut-être dit que je viens de terminer mon droit. Je travaille maintenant pour une multinationale en droit commercial.

— Non, je n'en savais rien, mais il faut dire que je ne pouvais pas souffrir d'entendre nommer ton nom. Je m'en veux énormément.

— Bon, arrête ça, il nous reste de bonnes années en avant de nous. Considérons que nous sommes victimes de dommages collatéraux.

— C'est vrai, je parle à un avocat.

Inévitablement, nous nous imbibons des couleurs de nos fougueuses adolescences en nous inondant de souvenirs comme les champions de « Formule 1 » s'arrosent de champagne. Ou encore, nous ressemblons à deux travailleurs de l'Hydro-Québec assis sur le bord d'une route, pour brancher de nombreux câbles qui ont été drastiquement coupés lors d'une catastrophe. Les

connexions nous amènent allègrement à des souvenirs assez cocasses.

— Dis Zachary, tu te rappelles la nuit où nous avons arraché les pancartes « maison à vendre » pour les replanter sur d'autres terrains ?

— Oui, oui, et la fois que nous avons transplanté toutes les fleurs de la rue où habite Maxime sur le terrain de ses parents.

— Oh oui, et en plus, tu te souviens, nous y avions transféré la brouette pleine de fleurs de son deuxième voisin.

— Et la fois que nous avons échangé les vêtements de différentes cordes à linge.

— Notre stupide idée de faire des permutations de plaques d'immatriculation aurait pu avoir des conséquences graves.

— C'est sûr et pris de remords, le lendemain soir, nous avons fait le processus inverse. Le pire, nous n'étions pas du tout certains de les avoir toutes remises à la bonne place.

— Je me rappelle quand on sortait en cachette à deux heures du matin. Je revois ta mère arriver chez moi avec dans un sac, mes vêtements et ceux de Carl : « Madame Valois, nos gars partent en cavale la nuit. Je me doutais bien que mon fils Sam sortait par la fenêtre du sous-sol. Depuis quelques semaines, je lui confisque tous ses vêtements quand il se couche, mais votre fils et Carl lui apportent tout ce dont il a besoin pour leurs petites fugues. »

Nous rions en nous tapant sur les cuisses jusqu'à ce que la discussion nous conduise dans la catégorie des instants émouvants. Sam s'y glisse le premier.

— Nous n'avons pas seulement fait des coups pendables. Tu te souviens du désarroi et du dénuement dans lesquels, la famille de Simon s'est retrouvée quand leur maison est passée au feu ? C'était quelque chose de bien lorsque Carl, toi et moi avons sollicité les gens pour qu'ils nous donnent leurs disques compacts de musique, afin de les vendre dans le but de leur venir en aide.

— Nous nous croyions nantis d'une mission sociale. Et tu te rappelles, lorsque nous avions, encore tous les trois, décidé d'aller la nuit porter de la nourriture aux itinérants de Montréal ? Dans le fond, c'était pour une bonne cause que nous sortions clandestinement durant le sommeil de nos parents. S'ils avaient su qu'à quatorze ans nous traversions le pont pour nous rendre sur l'île de Montréal, en pleine nuit, pour errer dans des quartiers pas trop sécuritaires, je crois qu'ils seraient devenus dingues. Imagine de plus, si les parents de Carl avaient appris qu'il prenait leur automobile en cachette !

— C'est vrai que nous avons eu des moments assez intenses.

Avides de récupérer tous les instants perdus, nous continuons à

bavarder ainsi de longues heures. Soudain, je réalise qu'il est minuit et le temps de mettre fin à cette rencontre émouvante.

— Bon, nous allons nous en garder pour d'autres jours, mon chum.

Sam me regarde avec des yeux larmoyants.

— J'avais peur de ne plus jamais t'entendre m'appeler mon chum.

Les nouvelles connexions devraient pouvoir soutenir bien des intempéries. Nous avons bien solidifié les raccordements et cimenté les liaisons. Je me sens vidé et plein de légèreté. Je viens d'enlever un habit d'homme-grenouille devenu avec les années encombrant et inconfortable. Le vieillissement du revêtement avait provoqué un durcissement, une cimentation qui entravaient mes mouvements. Les palmes me faisant faire mille et un faux pas, mon masque déformant et limitant ma vision. Je laisse maintenant l'eau me glisser dessus et j'apprécie la fluidité. J'en ai assez de toutes ses algues qui s'enroulent autour de mes jambes et me retiennent dans un immobilisme déconcertant. Je veux suivre le courant, nager, zigzaguer avec les poissons.

Lorsque j'arrive chez moi, la maisonnée est plongée dans un silence. Gaspard vient faire l'inspection habituelle, j'apprécie sa discrétion et tout en suivant son exemple, je rejoins ma chambre. Il me faudra attendre jusqu'au matin pour apprendre comment s'est déroulée la rencontre de Margot avec sa nouvelle famille. J'ai bien hâte de savoir si Stéphanie s'est informée de moi, *s'est émoyée* de moi comme dit mon grand-père.

La curiosité m’a servi de réveil. J’ai le goût d’aller tirer Margot du sommeil pour qu’elle ait le temps de me parler. Elle se lève toujours à la limite du temps dont elle a besoin pour se préparer et de plus dans les limites d’une humeur socialement approchable. Il ne sera pas évident de lui soutirer quelques phrases. Je me dépêche de me doucher, dans le but de lui faciliter l’accès à la salle de bain et d’accélérer son processus. Faisant mine de ne pas avoir surveillé l’ouverture de sa porte de chambre, je fais celui qui la croise par inadvertance dans le corridor.

— Puis, comment s’est passée ta soirée ?

— Ostie, Zac, laisse-moé le temps de mettre mes deux yeux dans leurs *sockets*.

Elle referme la porte de la salle de bain. Je suis tout un psychologue. Je savais bien que mon approche était précipitée et je ne l’ai pas différée. J’ai vraiment de la difficulté à respecter le rythme des autres ! Le retrait de Stéphanie m’angoisse. Il n'y a que deux jours qu’elle m’a signifié son intention de prendre une pause et j’ai l’impression que le temps vient de décréter une grève. Ciel ! Que tout est relatif, parfois nous sommes trois ou quatre jours sans nous parler et tout va bien, mais là, de la savoir réticente ou plutôt de ne pas connaître vers quoi se dirigent ses réflexions, me rend dingue.

Les cheveux enroulés dans sa serviette de *Winnie l’ourson*, Margot vient finalement nous rejoindre à la cuisine. Ma mère et mon père en sont déjà à leur deuxième café. Nous sommes tous en mode attente que la femme de *Chewbacca* veuille bien nous faire part des développements de la veille. Elle nous laisse en suspens, comme des avions qui attendent dans les airs, la permission d’atterrir d’un contrôleur aérien soudainement devenu fou et qui s’amuse indûment à retarder le trafic. Finalement, elle n’en peut plus elle-même et se pose sur la piste.

— Comme ça, Stéphanie pis toé, vous prenez une pause. Disons plutôt, qu’elle prend une pause.

Je sens les yeux de ma mère se diriger vers moi, ceux de mon père demeurant toujours évasifs à mon égard.

— C’est sa décision effectivement. Je la respecte, mais ce n’est pas facile, d’autant plus que tout est de ma faute. Avait-elle encore l’air très fâchée ?

— À mon avis, plus triste qu’en christ. Il faut dire qu’y avait beaucoup d'émotions dans l’air hier soir. Ça très bien été, chu contente. Mes deux soeurs ont été très chaleureuses avec moé. C’tait trippant. Mon père était plus timide, mais y n’a pas arrêté de me dire qu’y était heureux de me retrouver et y m’a pris dans ses bras.

Je regarde mon père de biais. Il ne dit rien, mais je ressens son émotion. Est-il en train de prendre la manie d'exhiber ses sentiments ? Juste ciel, suis-je en train de communiquer avec lui ? De verser dans la télépathie à défaut de plonger dans l'empathie et la sympathie ? Suis-je sur le point de faire des brèches dans une pérennité où je croyais avoir rangé le carcan de mes relations avec mon père ? Margot toujours aussi généreuse et à l'écoute, quoiqu'on puisse en penser en raison de son approche rebelle, s'avance et prend tendrement la main de mon père.

— Je ne t'oublie pas, papa.

Mon père lui sourit avec sa bouche de travers, mais beaucoup moins que mon âme. Mais qu'est-ce qu'il me faut ? Une épée de *Jedi* pour pulvériser ma haine ?

La discussion terminée, j'entraîne Margot vers le sous-sol, j'ouvre lentement la porte de l'atelier de Salvador. Il peut très bien être là à n'importe heure du jour ou de la nuit. Bien que ficelé dans le carcan des routines, mon frère est en contrepartie imprévisible dans bien d'autres moments. Il n'anticipe pas la fatigue comme nous. Il se couche quand il en ressent le besoin et jamais dans le but d'être en forme le lendemain. Par contre, ses levers sont encastrés dans la rigidité de certains rites. Il vit intensément ses présents de présences intenses. « *Carpe diem* » cueille le jour.[32] Je l'envie, moi si accroché à mon passé, fuyant mon présent et craignant le futur. Je devrais le prendre comme mentor et ma vie s'en porterait mieux, j'en suis convaincu.

Devant le tableau représentant Roxanne, le regard de Margot en dit long.

— Christ, Zac qu'est-ce qu'on va faire ? Quand maman va voir ça, elle va lire entre les lignes.

— À moins qu'on réussisse à convaincre Salvador d'offrir le tableau à Roxanne. Ça passerait mieux en déguisant le tout en remerciements. Mais vois-tu, il veut le garder pour l'installer dans sa chambre. En plus, il n'arrête pas de se promener avec les plumes. Nous avons effectivement un problème, Salvador est en amour. Comment va-t-on négocier avec cette problématique sans le blesser ?

— J'sais-tu moé, ostie. C'est toé le spécialiste des relations humaines !

— Oui, parlons-en. Tout un spécialiste, ma blonde ne veut plus me parler.

— Laisse-lui le temps Zac, elle va te revenir, je la connais, c'est ma soeur.

— Tu es bien la mienne et je réalise que je ne te connaissais pas

tant que cela. Tu es une perle Margot et je suis fier de t'avoir comme soeur.

— Arrête de faire le téteux.

— Mais tu as donc bien de la difficulté à recevoir de l’amour ma chère soeur !

— Et toi à en donner !

Et vlan dans les dents !

Voilà dix jours que je n'ai pas eu de nouvelles de Stéphanie. Margot lui a parlé à quelques reprises, mais se tient bien à l'écart de toute ingérence. Je suis en mode attente et tomberai probablement bientôt en mode panique. Je sursaute à la moindre sonnerie du téléphone et dois me retenir pour respecter les balises que mon amoureuse m'impose. Ma gorge veut m'étrangler par des spasmes, je ne les contrôle pas davantage que la perte d'appétit et l'insomnie dont je souffre. Voyons, c'est quoi donc la belle phrase sur l'insomnie que j'ai lue l'autre jour ? Dans le but de passer le temps et de me changer les idées, je fouille dans ma paperasse. J'ai pris l'habitude de noter les passages qui me plaisent. Ah ! Voilà, c'est d'Axel Munthe :

« *L'insomnie lui rappelle au cours de la nuit ce que le sommeil bienfaisant devait lui faire oublier et elle lui fait oublier au cours du jour ce qu'il devait se rappeler.* »[33]

C'est vrai que je n'en mène pas large le jour. J'espère malgré tout pouvoir garder la tête au-dessus du fouillis de mes tourments pour ne pas perturber mes interventions à la clinique.

Aujourd'hui, 1er juin, jour du déménagement de Fédérico, l'effervescence règne dans la maisonnée. Il est sept heures du matin, mon grand-père et Flor**e**nce se sont déjà approprié de la cuisine. Je dois rejoindre Fédérico chez lui pour huit heures tandis que Mae, ma mère et Margot s'en vont directement au nouveau condo de mon frère pour nettoyer. Salvador quant à lui, ne semble pas vouloir nous suivre. Nous ne pouvons lui imposer un rythme encore moins une consigne. Il est déjà dans son atelier et à notre grand désespoir, il peint des plumes, des oiseaux et encore des plumes pendant que Margot et moi, nous nous les arrachons à force de nous triturer les méninges pour trouver un exutoire aux fantasmes de notre frère. Un soleil splendide est de connivence et nous fait espérer un bon déroulement des activités de la journée lorsque soudain, Margot ouvre la porte à des rayons encore plus éblouissants.

— J'espère que je ne suis pas en retard !

Elle me sourit et me tend les bras. Ma Stéphanie ! Sans hésiter, je saute dans sa chaleur, je sauterais même dans le vide si elle me le demandait, de toute façon sans elle, c'est le vide. Je bois sa présence, j'ai tellement soif, je boirais l'eau de la mer et les poissons avec. Le goût de vivre me revient en une immense vague scélérate. Ce n'est pas l'approvisionnement en poissons qui va manquer. Qu'on se rhabille avec toutes les autres thérapies de conditionnement qui m'ont été servies à toutes les sauces dans mes cours de psychologie. L'amour fouette, rien ne lui arrive à la cheville. La faire tournoyer dans mes bras afin de mettre son odeur tout autour de ma personne, me rappelle des clichés vus au cinéma, mais il y des élans qui ne souffrent guère et de toute façon se moquent

de toute comparaison.

— J'ai réfléchi Zac et je veux qu'on se donne une autre chance. Ensemble, je suis certaine que nous pourrons exterminer nos bibittes.

— C'est toi la docteure, je vais suivre à la lettre toutes tes prescriptions.

Mon grand-père, très heureux de me voir le redevenir, vient nous asperger de quelques suaves paroles.

— Attendez-vous à *souaire* de manger à ventre *déboutounné*. C'est *çartain* que vous allez *shirer de tsour*. Je serions ben surpris de *woir* quelqu'un *jeter son lest*.[34]

Stéphanie qui adore mon grand-père le taquine :

— Vous n'avez pas peur de vous faire voler vos recettes. L'autre jour, j'ai eu beaucoup de succès quand j'ai repris votre sauce aux épinards.

— Ma p'tite jeunesse, tu vas pouvoir la *youser* celle-là itou, est pas *copyrightée*. [35]

Malgré la bonne humeur dans laquelle j'aimerais bien continuer à patauger, je dois m'esquiver sinon Fédérico va être obligé de charger les meubles et les boîtes tout seul, car Luis attend au condo pour superviser la troupe des nettoyeuses.

— Bon, il faut que j'y aille. À tantôt tout le monde.

La journée se déroule dans un synchronisme parfait. Le climat de bonne entente, dans lequel Sophie et Fédérico ont négocié leur séparation, contribue à la légèreté de l'atmosphère. Luis s'avère un homme charmant et a déjà réussi à subjuguer toute l'équipe. Il faut dire que toute la famille le connaît de longue date. Nous l'avions perdu de vue depuis plusieurs années pendant que Fédérico lui, l'avait gardé dans sa mire. Ma mère, la spécialiste des affiliations, vient de lui trouver un lien avec Luis Mariano, un chanteur de charme des années 1950. Bon prince et exubérant à souhait, Luis embarque à pieds joints dans le jeu et se met à danser et à chanter « *La belle de Cadix* » au grand plaisir de ma mère.

Cette dernière poursuit dans cette veine d'association et avoue à Stéphanie qu'elle l'associe volontiers à Stéphanie Thazar, une jolie chanteuse de l'île de la Réunion. Luis incite Stéphanie à chanter en duo. Ils s'aventurent donc pour la chanson « Ils s'aiment » de Richard Cocciante. À ma grande surprise, elle réussit avec brio à se moduler au tempo de Catherine Lara. Margot exécute quelques pas de danse en allant chercher Mae comme cavalier ; ce qui est loin de déplaire à cette dernière. Très perspicace ma jeune soeur, oui très perspicace d'inclure Mae dans sa danse, dans ses espaces, de lui faire comprendre à sa manière qu'elle peut naviguer dans sa vie avec trois soeurs à bord. Je devrais lui

remettre mon diplôme de psychologue.

On se permet des pauses, il est seize heures, le travail de la journée est presque terminé. Le cellulaire de ma mère vient interrompre nos élucubrations.

— Chut, je n'entends rien... Oui papa, je t'entends maintenant... Continue... Comment ça disparu ?

Devant le ton de ma mère, tout le monde se tait et reste en suspens à ses lèvres.

— Tu es certain... vous avez fait le tour... as-tu regardé dans ta remise ? Parfois il va chercher des babioles... on s'en vient... si Victor revient et l'a trouvé, appelle-moi aussitôt.

— Qu'est-ce qu'il y a maman ?

— Venez, dépêchez-vous. Salvador a disparu. Mon père l'a envoyé acheter du beurre à l'épicerie, il y a plus de deux heures et il n'est pas revenu. Victor le cherche. Je suis tellement inquiète. On devrait peut-être appeler la police.

— Allons à la maison tout d'abord. Papa l'aura peut-être retrouvé.

Ma mère est dans tous ses états. Que dis-je ? Nous le sommes tous. Le temps de le dire, nous prenons la route vers la maison. À notre arrivée, mon père fait son entrée au bout de la rue avec son fauteuil roulant sans Salvador à ses côtés. Mon père doit regretter que son automobile ne soit pas encore adaptée pour lui. Son regard démontre des signes de détresse. Le territoire environnant divisé, nous prenons tous nos cellulaires avec comme directive de faire le point dans une heure. Ma mère est sur le bord de la crise de nerfs. Nos recherches ne parviennent pas à le localiser et la tension monte. N'en pouvant plus, elle téléphone aux policiers et obtient certains renseignements.

— Ils ont fait transporter par ambulance un homme inconscient qui aurait chuté d'un arbre, il y a deux heures environ. Il n'y avait aucune d'identité sur l'individu. D'après la description, il pourrait s'agir de Salvador.

— Une chute d'un arbre ?

— Il y aurait des policiers sur place qui vont nous donner des détails. Allons-y. Mon Dieu, que s'est-il passé ?

Mon grand-père transpire de culpabilité. Il en fait pitié.

— Taboire, J'aurions dû m'en passer du beurre itou ! Mon doux, ma Sarah té en train de *blêmezir*. Zachary pogne-là pis plonge-là dans chaise icitte. *Oussé ka lé* ta blonde *asteure* ? C'é l'temps qu'à vienne jouer au docteur.

— Calme-toi papa, c'est juste une petite faiblesse d'émotion. Je n'ai pas le temps de m'allonger, je veux voir Salvador.

Mon père, aussi pâle sinon plus que ma mère, ajoute :

— Moi au... ssi oir Sal... va.

J’aide mon père à se hisser dans l’auto de ma mère tout en constatant qu’il n’a pas vraiment besoin de beaucoup d’aide. Son côté gauche est très fort et compense assez facilement son droit, qui de toute façon commence de plus en plus à participer. Le temps de le dire, nous nous retrouvons tous en direction de l’hôpital Charles LeMoyne.

Dès notre arrivée, nous sommes dirigés dans une petite salle, la même que lorsque mon père a fait son AVC. Les murs de cette pièce ont dû en voir et en entendre de toutes les couleurs. S'ils pouvaient parler, que dis-je, s'ils pouvaient pleurer, nous serions immergés, j'en suis certain. Au fait, comment appelle-t-on cette salle ? Sas de décompression, aire de ventilation. Ils ont bien fait de ne pas mettre de tapisserie. Je pense que certains l'auraient arrachée pour assouvir leur besoin de défoulement. Les vibrations émanant de cette pièce ne doivent plus savoir où se jeter quand deux familles modulent en même temps sur les fréquences de l'inquiétude et de la détresse. Ma mère retrousse sans cesse le coin de sa veste dans un geste de nervosité.

— C'est donc bien long avant qu'ils viennent nous parler !

Ne sachant comment négocier avec le temps d'attente, Fédérico offre du café. Quelle idée de croire que le café peut atténuer la peine. Ce n'est pas de la caféine, mais de la morphine qu'il faudrait dans de telles circonstances. Que l'équipe médicale mette donc des bouquets de pavots, nous pourrions en grignoter les tiges, ou les fleurs ou ce que nous voudrions. Ce serait plus discret que des distributrices à opium. Non, mieux encore, qu'ils insèrent à notre insu des substances genre *ativan* dans la ventilation pour nous calmer. Ainsi, pas de trace, pas de poursuite et ils n'auraient qu'à attendre l'effet calmant soporifique avant de venir nous parler ! Pendant que je frise la folie dans mes divagations, Margot frise la crise de nerfs.

— Ostie mais *kossé* qu'ils foutent ? M'a aller leur péter une scène dans le corridor, y vont rappliquer ça sera pas long.

Prenant son rôle de grande soeur au sérieux, Stéphanie entoure Margot de toute sa tendresse et l'incite au calme. Quant à son rôle de docteur comme celui de l'infirmière pour Mae, ils sont pour le moment telles les effigies sur les vêtements de mon grand-père, des accessoires. Personnellement impliqués, nous sommes démunis à en perdre tous nos moyens. De toute façon, quand on est pris dans la sauce, on est plus capable de la brasser. Finalement, la porte s'ouvre et ferme le clapet de tout le monde.

— Bonjour, je suis l'infirmière, pour être certaine que le patient, que nous avons, soit bien la personne que vous recherchez, j'aurais besoin d'un membre de la famille pour l'identifier.

Voyant ma mère encore dans tous ses états, je propose d'y aller. Bien que l'infirmière m'ait prévenu que le patient était inconscient et intubé, la scène relevant du surréalisme me coupe littéralement les jambes. Je prendrais bien un fauteuil roulant moi aussi. Oui, c'est bien mon frère sous tout cet appareillage. D'immenses pansements imbibés de sang enveloppent sa tête, quelques mèches de sa belle chevelure en ressortent. Le personnel bourdonne

tout autour, une infirmière le transfuse, une autre refait un pansement. Une troisième note probablement les différentes interventions ainsi que les paramètres que renvoient les appareils branchés à mon frère. Un orthopédiste replace la jambe de Salvador en attendant l'opération et installe une traction temporaire. Un sac suspendu au bas de la civière est rempli de sang. Je réalise que c'est son urine.

Un gouffre s'est creusé entre son corps et le mien. Une tranchée infranchissable encercle la civière. Je n'ose m'approcher de crainte de perturber les interventions et pourtant je voudrais le saisir, le prendre dans mes bras, emporter son corps, reculer le temps. Les odeurs de l'hôpital ont annulé les parfums purs et pleins de candeur de mon frère. Je suffoque, mon air vient de perdre une de ses composantes essentielles. Je voudrais synchroniser mon coeur au rythme des bips-bips, au rythme de celui de Salvador, tenter de le rejoindre quelque part, lui prendre la main, lui dire que je suis là, il va avoir peur, c'est certain. Je me sens mal... ne pas perdre connaissance. Ils en ont déjà plein les bras. Pas question que je m'accapare, réquisitionne leurs temps précieux au chevet de mon frère. Je fais de l'autosuggestion pour obtenir l'autoguérison de ma folie hypocondriaque. Je réalise que le médecin attend toujours ma confirmation.

— C'est bien mon frère Salvador. Est-ce qu'il peut m'entendre ?

— Non, nous lui donnons une médication pour qu'il tolère son intubation. Venez, on va en parler dans la salle.

— Ma copine est résidente en médecine. Vous pourrez tout expliquer en détail.

J'ai de la difficulté à m'éloigner de lui. La peur de ne plus le revoir s'est installée dans le creux de mon ventre puis est descendue dans mes jambes qui veulent se soudées au plancher... pour ne plus jamais le quitter, ne plus le quitter.

— Venez, votre famille doit avoir hâte d'avoir de ses nouvelles.

Le climat est fébrile dans la petite salle d'attente, l'anxiété s'est greffée à l'air que les palmes d'un ventilateur distribuent abondamment. Ma mère s'avance en poussant le fauteuil de mon père.

— Nous sommes ses parents.

— Je suis le Docteur Nicole Boisvert. Votre fils est tombé d'environ une dizaine de mètres, selon les témoins. Il est arrivé inconscient, il a fallu l'intuber. Il a subi une fracture du crâne, et du fémur droit. Il vient de passer un scanneur et nous avons trouvé une lésion au niveau du rein droit, ce qui explique comme vous allez le voir, le sang dans son sac d'urine. Il a également une rupture de la rate, il saigne dans son ventre. Nous nous apprêtons à l'amener

en salle d’opération.

— Dites-nous, est-ce qu’il va s’en sortir ?

— Je ne vous cache pas que son état est critique. Les heures qui vont suivre seront déterminantes.

Ma mère vacille. Mae lui glisse une chaise. Mon père lui prend la main. Je m'habitue de plus en plus à le voir endosser un rôle de réconfort. Mon grand-père, étonnamment silencieux depuis l'arrivée, vient à son tour, tenter de diluer le chagrin de ma mère en versant son mélange coloré de tendresses.

— Mais y a de la jarnigoine mon Vador y va s’en sortir, tu vas *woir* ma Sarah, tu vas *woir*. Docteur, je pourrions-tu y donné ma rate pis mon rein itou ?

Le médecin reste interloqué par l’intervention de mon grand-père. Stéphanie profite du silence pour revenir dans sa peau de docteur.

— Bonjour, je suis Docteur Stéphanie Métivier. Lui avez-vous fait passer un scanneur cérébral ?

— Oui, et tout est beau, pas de saignement au niveau de la boîte crânienne et la fracture est minime et sans enfoncement.

— Dites-moi, est-ce que ses signes vitaux sont stables ?

— Tout est bien stable, il répond bien au traitement jusqu’à maintenant. Le fait d’être jeune et probablement en santé l’aide.

Puis se tournant vers ma mère, le médecin s'informe des antécédents médicaux de mon frère.

— À part le Syndrome d’Asperger, Salvador n’a jamais été malade, il n’a aucune allergie.

— Je dois vous laisser. Votre fils ira aux soins intensifs après la chirurgie. Vous pouvez venir le voir, deux à la fois. Vous ne pourrez pas rester avec lui longtemps, car il devrait être transporté d’une minute à l’autre à la salle d’opération. Une personne de l’admission viendra vous voir pour qu’on inscrive les coordonnées à son dossier... Ah aussi, il y a un policier qui désire vous parler.

Une immense détresse remplit la pièce. Nous allons sûrement nous aussi laisser des empreintes, des stigmates, imprégner notre douleur sur ces murs. Margot est toujours dans les bras de Stéphanie, ce qui paraît déplaire à Mae. Une pointe de jalousie est nettement perceptible. Mes parents se rendent voir Salvador les premiers. Ils ne sont pas aussitôt entrés dans la salle de traitements que j’entends ma mère hurler de l’autre côté de la porte. On nous la ramène, Mae et mon grand-père la prennent en charge pendant que je rejoins mon père. Il tient la main de mon frère et pleure. Je le vois tressaillir, ses épaules sursautent en émouvants soubresauts.

— Mon Sal... va, be... soin de toi. Je t’ai... me... pas mou... lir

noon... pas toi.

Mon père dépose sa tête sur la civière. Tout à côté de lui, je n'en mène guère plus large. La scène me tue. J'ai le goût de prendre mon père dans mes bras. La pudeur, des relents de ma hargne, de mon acrimonie, je n'en sais rien, m'y empêchent. Le fait de m'être si longtemps enlisé ne me permet probablement plus de m'arrimer aux difficiles bifurcations du destin. J'aimerais pouvoir mettre des effaces sous mes pieds et les traîner jusqu'à enlever toutes les marques, toutes les cicatrices de ce temps que j'ai laissé dérivé. Je reste là, luttant à contre-courant contre les élans de tendresse qui me jetteraient dans les bras de mon père.

De nouveau, je n'ose quitter mon frère. La crainte d'être à jamais séparé de lui incite mes rétines à graver son image. Ma main refuse de relâcher la sienne, mon corps craint de s'éloigner de cette chaleur qui nous arrivait toujours gratuitement tel un boni à la vie. Je dois bien me résigner pour laisser la place aux autres. Ma mère entre soutenue par Mae. Puis suivent Margot et Stéphanie, Fédérico et Luis puis grand-père et Florence.

Le policier nous explique ce qui s'est passé. Selon des témoins, Salvador s'aventurait dans les hauteurs d'un arbre pour cueillir des nids d'oiseaux et serait tombé. La surprise est grande pour les autres, mais pour Margot et moi, nous positionnons assez facilement la démarche de Salvador. Ma mère n'en revient tout simplement pas.

— Mais depuis quand Salvador ramasse-t-il des nids d'oiseaux ?

— J'pensions qui veut faire une *batch* de peinture su les oiseaux. Ça pas d'*arrime* ce qui arrive à mon Vador. C'é bête *tight*. [36] Mais y va se remettre sur le piton, je le savions.

Mae saisit l'occasion pour venir encourager le groupe.

— Il ne faut pas se laisser abattre. Grand-père a raison.

— Taboire, j'avions oublié mon souper dans l'*oven*, y faut se magner ma Florence avant de faire passer la maison au feu... Donnez-nous des *news*.

Comme la chirurgie risque d'être longue, nous allons à la cafétéria, sûrement pas par appétit. À voir ce que chacun a choisi, l'ensemble de nos victuailles tiendrait dans un seul cabaret. Dévastés, nous parlons peu, trop occupés à nous parler à l'intérieur de soi et à faire dérouler le film de certains moments avec Salvador. Mae a maintenant des échancrures dentelées au bout des doigts au lieu des dix ongles en acrylique, soigneusement limés et vernis. Margot s'est rabattue sur sa longue chevelure orangée, en a arraché quelques spécimens qu'elle tourne comme des spaghettis autour de ses doigts jaunis par les cigarettes qu'elle fume en cachette. Ma mère a sorti son jeu de tarot de son

sac à main pendant que mon père, contre toute attente ou plutôt contre mes attentes, pleure comme une Madeleine. Fédérico passe la rage de son impuissance en feuilletant des magazines tout en branlant sans arrêt dans des mouvements nerveux, ses pieds sous sa chaise. Et moi, et moi, je sombre dans les bras de Stéphanie comme un navire qui s’échoue sur le rivage.

Il m’est difficile d’envisager mon existence sans Salvador, c’est comme m’imaginer vivre dans un monde sans couleurs. Mon frère, mon Dali, peignait ses toiles et enluminait mes horizons. Où seront les jaunes Hansa radieux, les bleus de cobalt généreux, les attachants verts phthalo et tous les pigments qui mettaient du piment dans ma vie ? Les facettes de son être, tels les petits fragments de miroirs d'un kaléidoscope, fractionnaient mes comportements, me renvoyaient mes incohérences et réfléchissaient les couleurs que j’étais incapable de voir, beaucoup trop plongé dans mes noirceurs. Comment aurais-je pu sans sa générosité, sans sa colorée présence, revenir de mes ténèbres ?

Et le temps, oui, le temps qui viendra l’arrêter ? Qui tournera le cadran, côté aiguilles vers le mur, pour nous empêcher de voir les heures défiler sans lui ?

Le mot Autisme devrait s’écrire *Hautisme* avec un *H* majuscule pour le côté *Hautement Humain* de ses percées dans notre monde. Il faut que le sien soit beau pour transpirer tant de bonté dans le nôtre. On ne peut donner ce qu’on n’a pas et à regarder toutes les joies dont Salvador nous a inondés, il est riche, il a dilapidé son bien sans attente, ni retenue comme si la source ne se tarirait jamais. Il me revient cette phrase de Romain Gary : « *Aimer est la seule richesse qui croit avec la prodigalité. Plus on en donne et plus il en reste.* » [37] Salvador ne devait plus savoir où engranger ses restes et moi je ne sais plus où engranger mon immense chagrin.

J’ai redonné une chance à mon père tout en m’en octroyant une. Soutenir la cadence et les exigences de l’âpreté et de la hargne relevait d’une ténacité et d’un acharnement au-dessus de mes forces. J’ai franchi le cap de mon humainement tolérable au point de vue de l'étroitesse d’esprit. J’ai laissé mon acrimonie au vestiaire et elle peut bien aller rhabiller quelqu’un d’autre. Tel un serpent, j’ai abandonné ma vieille peau plissée, crevassée. Il a fallu à mon père passer par une paralysie pour enclencher un processus de retour sur lui, et moi, m’enliser dans une paralysie des profondeurs comme me l'a si bien dit Stéphanie, pour mettre fin à l’ankylose de mon âme.

La vie demande beaucoup plus de vigilance que je croyais. Les dérapages si faciles, l’enlisement qui en suit déroutant. Je regarde les fils d’araignée qui vont d’une chaise à une autre et qui miroitent sous le soleil. Pourtant hier, j’ai bougé ces chaises. En une nuit, ces petites bestioles ont tendu leurs fils de vie, et vont les refaire patiemment si le vent les brise ou un malencontreux hasard anéantit leurs échafaudages. Elles reconstruisent et reconstruisent, pas de stagnation dans leurs rangs... elles avancent et moi, je me suis cabré devant les fils qui croisaient les miens à en oublier de tisser ma propre trame. Figé devant celle des autres, je justifiais mon inertie en évoquant toujours de malencontreux acharnements du sort.

Mon frère Salvador est un survivant, il a repris allègrement ses activités et tout comme lui, j’emboîte le pas vers la vie. J’ai pris ses pinceaux, ai dessiné les passerelles, les ponts qui me manquaient pour ensuite y ajouter les couleurs de la tolérance. Et Salvador y est pour beaucoup. Sa capacité d’aimer a fait trembler mon âme. Salvador, tu es le vent qui m’a suspendu tête en bas, et en me secouant, tu as fait tomber avec fracas les pièces de monnaie de mes rancoeurs.

Je sais pertinemment que c’est toi, mon frère, par ton extrême bonté et ton incroyable candeur, qui a pulvérisé l’armature de béton armé qui soutenait l’âme de notre père. Je t’aime Salvador et je plains tous ceux qui à cause de préjugés, se privent des joies de partager des moments privilégiés avec des autistes.

Madame Barsaoui nous a quittés dans le calme et la sérénité à la mi-juillet. Son souvenir me revient souvent et est toujours enveloppé d’un parfum de lilas. Je ne l’oublierai jamais. Elle est ma première patiente et m’a apporté probablement davantage que ma petite contribution dans une approche thérapeutique de débutant. Et puis la vie m’apprend de plus en plus qu’il y a des choses pour lesquelles il n’existe aucun étalon de mesure. Le don de soi ne peut être qu’incommensurable et de plus, sans laisse de retenue et sans attente d’un effet boomerang.

Finalement, les coins de certains problèmes se sont arrondis sans notre intervention. Comme quoi la vie a négocié ses détours, fait ses zigzagues elle-même. Roxanne, contrite et bien résolue à ne plus voltiger telle une hirondelle autour de la sexualité de Salvador, a transféré ses pouvoirs d'acupunctrice à une dame moins inspirante de ce côté. Décision inutile parce que nous nous sommes aperçus que Salvador ne fantasmait pas sur Roxane, mais sur l'élément oiseau. Margot a fait porter des plumes à ses amies et mon frère continue de roucouler à son aise dans la volière dont ma soeur assure fidèlement l'approvisionnement.

Margot vit son premier amour avec autant de fougue qu'une bourrasque, en balayant sur son passage toutes ses croyances et ses sacro-saintes habitudes. Elle a modifié langage et apparence pour se moduler à ses nouveaux états d'âme qui l'obligent à des compromis que je croyais impensables il y a quelques mois. Fébrile, elle ne porte plus à terre, non, disons plutôt, ne touche le sol que pour venir se donner un nouvel élan. Son jules du nom de Pierre-Alexandre, la fait s'exalter mille fois plus que tous les pétards et joints qu'elle a inhalés depuis quelques années. Elle reprend le temps perdu dans la quête d'un père en imposant à ses deux pères, des plages de récupération, des haltes tendresse que ni l'un ni l'autre ne semble avoir le goût de lui refuser.

Et ma Stéphanie a finalement décidé de poursuivre ses études en médecine. L'heure étant au traité de paix, elle a agité son drapeau blanc et accepté une reddition de son armée devant son propre commandement. Fascinée par le comportement de Salvador, elle a choisi de s'orienter vers la recherche en neurologie et surtout sur l'autisme.

Victor, mon père, envisage de réintégrer à temps partiel les forces armées dans quelques mois si les progrès persistent au niveau de son langage. Il encadrerait la réorganisation des programmes de formation à des missions humanitaires. Sarah, ma mère vit toujours à grand déploiement les turbulences de son âme. Ses yeux scintillent comme ceux des adolescentes lorsqu'elle pose son regard sur mon père. La poésie trouve sur ses lèvres son plus beau tremplin et dans ses envols, elle a amené mon père voltiger assez allègrement, malgré toutes mes croyances, dans l'univers des sensibilités. Cela dit tout !

Nous sommes début octobre, Salvador regarde les oies et canards commencer leurs regroupements pour leurs envols vers des cieux plus cléments. Le soleil brille dans ses yeux et par ricochet dans les miens. Cette manière qu'il a de toujours réussir à rebondir en moi, me fascine. Il déteint en mon âme en mille couleurs splendides. Qu'on me protège de ne jamais être délavé de ces teintes. Il m'attendrit par sa douceur, me fait chavirer par sa bonté.

Il a repris sa peinture avec l'aisance et l'inspiration du génie en retrouvant dans le monde de l'ornithologie ce que Dali transposait dans les montres molles et la corne mystique du rhinocéros. Avec désinvolture, le fascinant monde des couleurs et des plumes côtoie de façon éblouissante, surréalisme et sensualité.

Ce sera une journée magnifique aujourd'hui, il le faut. Ensoleillée et pas trop chaude. Parfaite ! Zone de confort assurée pour plonger dans l'univers rocambolesque des déguisements.

— Pis Zig Zag, me trouvions-tu assez habillé jusqu'aux dents ? J'étions-tu assez *swell* pour ma Florence ?

— Mets-en pas trop grand-papa, tu dois quand même me laisser la moitié du plateau. N'oublie pas que c'est un mariage double. À part cela, tu t'habilles bien trop de bonne heure. Il reste trois heures avant la cérémonie.

— Y fallions que je m'*habituse* à mon *suit* pis à mes godasses. Taboire, j'ai de la misère en *bonyenne* de marcher avec ça. *Kossé* que ta mère a pensé *itou* ? Ça pas d'*arrime* de nous faire *reviendre* au Moyen-Âge. Y fallions toujours que ma Sarah *charche* des *cordes à virer le vent*. [38]

— Voyons donc grand-père cesse de te buter, zigzague !

Il me regarde en me faisant un sourire plein de complicité. Ma sainte mère, après avoir vérifié la configuration des astres, a décidé de tenir la réception à la maison qui selon elle, baigne, encore et pour de vrai cette fois-ci, dans des vibrations cosmiques favorables. Dans le but de bien s'imprégner dans l'ambiance, elle a changé toute la décoration sino-japonaise en celle d'un régime féodal, au grand désespoir de Gaspard qui a perdu sa fontaine à clapotis pour s'abreuver. Deux arcs brisés de style gothique dont un surplombe un banc qui se jouxte à l'embrasure d'une fenêtre, voulant imiter ces dernières à *coussièges,* viennent donner le ton et l'ambiance. Des armoiries, blasons, drapeaux, armures, sculptures d'anges, statuettes des templiers, candélabres, torchères et chandeliers sur pied meublent joliment l'espace. Des frises avec rosaces attirent notre regard.

Le Chi doit en prendre pour son rhume.

Un chapiteau aux allures médiévales se dresse dans notre cour. Il a fallu retenir les ardeurs de ma mère pour éviter l'installation d'un donjon et par ricochet, nous soustraire d'une scène assez rocambolesque où le dragon n'aurait pas été loin. Une centaine d'invités se prêteront gentiment ou à contrecoeur et parfois les deux à la fois, à la mascarade. Parenté et amitié obligent. Devoir de serf ordonne. Il faut dire que le royaume est très élargi avec la seigneurie de Florence et celle de Stéphanie. Cette dernière ramifiée sur deux branches dont une, je le rappelle, se rapprocherait davantage du côté des folies bergères que de l'ère moyenâgeuse.

Sur notre insistance, ma mère a délégué la préparation du repas à un traiteur. Ouf... elle perd ainsi un moyen de gagner des indulgences, mais elle en a suffisamment en réserve.

Je voulais être ramené à l'époque chevaleresque de Sir Lancelot du Lac. C'est fait ! Ma Guenièvre ne sera sûrement pas déçue de me voir dans cette veste de seigneur, brodée de brocart ; accoutrement romantique à souhait, rehaussé par un petit chapeau à la Robin des bois. À la ceinture, une magnifique escarcelle en cuir dans laquelle sont déposées les alliances.

Vers quinze heures, portés par la musique de ménestrels, la glèbe et tous ses seigneurs commencent à défiler. Ma mère, en châtelaine, reçoit en grandes pompes son royaume. Elle, qui aime comme les enfants plonger dans les univers fantastiques, vient de faire un triple saut périlleux. « Elle beurre épais » comme on dit.

Mon oncle Cyrus, le frère de ma mère, se présente avec son clan, drapé d'assurance et de fierté comme s'il réclamait un fief. De la même lignée que sa soeur, vibrant sous les mêmes illuminations et convaincu lui aussi de l'influence d'une bonne attribution des prénoms, il a choisi pour ses trois filles, ceux pouvant les encercler et les protéger comme des auréoles. Convaincu, par l'homonyme de son propre nom, d'une affiliation certaine avec la voûte céleste et persuadé, après avoir filtré une multitude d'appellations, de n'avoir gardé que la meilleure partie de l'écrémage, il a doté mes trois cousines des prénoms évocateurs d'une vie branchée sur l'au-delà : Angélique, Marie-Ange et Solange.

De mon âge, la plus jeune, Angélique, par son divin sourire, porte particulièrement son nom. Pour cette journée, elle est vêtue d'une robe de courtisane rehaussée par une étole garnie de plusieurs petites hermines qui pendouillent comme des colifichets. Je reconnais ce collier de fourrure, un héritage de sa marraine, notre grand-mère Emma.

Mes chevaliers, Sam et Nicolas, devront endosser une cotte de mailles. Quant à Maxime, mon écuyer, il portera le tabar, cette tunique sur

laquelle s’affichent les emblèmes de son seigneur, en l’occurrence, les armoiries de la Seigneurie des Valois. Ma mère, dans un souci du détail, a fait reproduire celles des comtes capétiens de Valois qui consistent en un fond d’azur semé de fleurs de lys d’or. Il s’agit du blason de la France auquel s’est rajouté une bordure rouge.

Salvador, en séduisant prince à en faire pâmer toute une cour de jouvencelles, porte davantage d’intérêt aux structures du chapiteau qu’aux réjouissances de la fête, sauf que je l’ai aperçu à quelques reprises glaner des regards du côté d’une de mes cousines. L’heure de la cérémonie coïncide par chance avec une période creuse au point de vue de ses rituels quotidiens.

Margot a endossé une parure digne de la reine du même nom et autour d’elle tourbillonne un fou du roi, fou de sa reine. Fédérico a sauté à pieds joints sur cette chance inouïe d’étaler les preuves de ses talents de couturier. Il se présente donc en bouffon dans un magnifique costume : chapeau bicorne avec des grelots aux extrémités ainsi qu’à chaque pointe de son collet en multiples franges, souliers aux bouts retroussés, ornés également de grelots. Son barde Luis en met plein la vue ou plutôt plein les oreilles avec un luth qu’il sait manier, à notre grande surprise, avec beaucoup d’adresse. Mae, surprenante par justement la sobriété de son costume de paysanne, s’est déniché un autre geôlier qui pour une fois, paraît détenir la bonne clé pour maintenir fermées les portes demeurées trop longtemps entrouvertes vers son passé.

À la demande insistante de Stéphanie, sa mère s’est confinée à un rôle ne laissant entrevoir aucun libertinage, sous peine de finir sur un bûcher au moindre esclandre.

Martial, en gentilhomme aguerri, dissuade sa dulcinée Roxanne de s’aventurer dans les sentiers de la sorcellerie. Conscient que ses deux femmes pourraient se retrouver en même temps dans un lynchage de la prude glèbe, il ne tient pas à en rajouter et manoeuvre prudemment pour ne pas pavoiser avec sa nouvelle paternité.

Avec aisance, Fédérico prend la parole :

— Oyé, oyé, nobles seigneurs, messires, chevaliers et gentes dames ! Le temps est venu d’honorer par votre aimable présence, les épousailles de Dame Florence et de Seigneur Alfred ainsi que celles de Damoiselle Stéphanie et de son preux chevalier Sir Zachary.

Mon grand-père, dans sa tunique brodée, avance escorté de son fils Cyrus tandis qu’à mes côtés, mon père, solennel dans son costume de seigneur, déambule aisément avec sa marchette. Mon père est ému, l'étalement de ses sentiments, dont j'ai été longtemps privé, vient incroyablement me troubler. Elles semblent d’ailleurs se surenchérir d’elles-mêmes comme si mon

père reprenait les sensibilités perdues, les frémissements égarés de toute une vie. Elles se nourrissent mutuellement et grassement. Il s'amuse à répéter à tout le monde qu'il a fait un AVC une *Attaque Vitale de Conscience*. Ce n'est peut-être pas un vrai euphémisme, mais quelle manière d'atténuer, d'adoucir les mots et les maux qui ont blessé !

Au son des longues trompettes arrivent les deux promises. Ma Stéphanie a revêtu une robe avec laçage dans le dos et sur le devant. Dans son opulente chevelure scintille une coiffe ornée d'émeraudes, pierres garnissant aussi la ceinture brodée tombant en V sur ses hanches. À son cou, une torque celte en bronze. Également éblouissante dans sa robe médiévale à capuche, Florence réussit à soutirer quelques larmes d'émotion à mon grand-père.

L'officier de cérémonie, habillé pour l'occasion d'une tunique de moine, procède à l'échange des voeux :

— Dame Florence, portez-vous serment d'amour en votre coeur, pour seigneur Alfred ?

— Avec joie, j'accepte de livrer les clés de mon coeur à Messire Alfred.

— Et vous, Seigneur Alfred, portez-vous allégeance avec devoir de bien aise à Dame Florence ?

— J'acceptions de plein gré de partager ma pitance, mais surtout ma couche avec ma ragoûtante Florence.

Le royaume est en délire. Je le savais donc que mon grand-père, à un moment ou un autre, surenchérirait la crème. Il est comme *Obélix*, il est tombé dans une potion magique qui le rend immanquablement spontané, naturel, drôle et perspicace. Le moine parvient difficilement à retenir son rire, mais réussit à poursuivre la cérémonie.

— Damoiselle Stéphanie, portez-vous serment d'amour en votre coeur pour Sir Zachary ?

— J'accepte avec tout mon amour de joindre mes pas à ceux de Sir Zachary.

— Et vous, Sir Zachary, portez-vous...

— Un instant, Messire le moine, un instant.

Je sens tous les regards se poser sur moi et en particulier l'inquiétude dans celui de Stéphanie.

— De grâce, appelez-moi Sir Zig Zag.

Mon grand-père me regarde plein d'émotions, les yeux brillants.

— Sir Zig Zag, portez-vous allégeance avec devoir de bien aise à Damoiselle Stéphanie ?

— Je porterai même plus haut les étendards de ma princesse au-

delà des dragons, des vipères et des ogres des contrées avoisinantes. Je ferai connaître sa magnificence et sa splendeur aux confins des régions les plus éloignées, pour qu'on puisse chanter ses louanges sur les plus hautes montagnes. Lui apporterai les plus fines étoffes pour parer son charme incontestable, lui chasserai les plus tendres cerfs, lui pécherai les poissons les plus raffinés et porterai à sa bouche les nectars de fruits puisés dans la rosée, avant de lui déposer mes plus aimants et passionnés baisers. Je l'allongerai sur un lit de fleurs pour lui rendre les honneurs dignes de sa sublime beauté. Je ne vois que son nom écrit en filigrane dans mon ciel.

Stéphanie me regarde stupéfaite, foudroyée par ma déclamation.

— Ferme ta bouche ma chérie, tu vas avaler des mouches et comme tu viens de l'entendre, je me suis engagé à te nourrir !

Les rires fusent de nouveau dans l'assistance.

Il n'était pas écrit que je me ferais damner le pion par les fantaisies de mon grand-père. Je suis Zig Zag, le digne petit-fils d'Alfred Bastarache, descendant des Acadiens, également flambeau d'une culture franco-anglo-québécoise.

— Je vous déclare unis par les liens du mariage. Et maintenant, festoyons et faites ripaille mes amis !

Des jongleurs et magiciens, cartomanciennes et acrobates envoûtent la foule. Le menu annonce que nous ferons bonne chair de sangliers, terrine, canard à la sauge et cerfs aux châtaignes. La cervoise coule à flot d'un immense tonneau et un échanson se promène avec des carafes d'hypocras et d'hydromel pour distribuer dans nos coupes en étain, l'élixir des bonheurs éphémères.

L'euphorie se répand comme une vague déferlante. Mon père, souriant malgré son asymétrie faciale, en discussion avec mon oncle Cyrus, me fait signe de venir le voir.

— Zac, je dis t...u me essembles. Vas che...cher pho... tos quand moi j... eune.

Il me bouleverse mon père lorsqu'il dit que je lui ressemble. Maintenant, je l'avoue, je suis fier de ce que je vois dans ses yeux et dans les miens également. Je suis resté longtemps avec cette vision de l'enfance où une liste de choses à faire se déroulait de son oeil droit et de choses à éviter de son oeil gauche, oui vraiment demeuré longtemps envahi par ce goût de lui coudre les paupières. Mais voilà que maintenant, je lui écarquillerais les yeux pour mieux voir ces étincelles qui mettent fin à des années de noirceur. Que dis-je ? Je surfe littéralement sous des flambeaux olympiques de lumières qui balisent les sentiers de mes réconciliations. Mon père a eu le courage de revenir sur ses pas

et d’admettre ses erreurs. Dorénavant, je peux devenir copier-coller, fac-similé et avec fierté me péter les bretelles d’un atavisme, d’une hérédité que j’ai tant décriée. J’ai colmaté les brèches qui drainaient au fur et à mesure tout l’amour que je tentais de capturer. J’ai dilapidé des trésors et maintenant je deviens avare, je protège mes moments de joie. Ne pouvant rien coucher dans le lit de la pérennité aussi bien me vautrer tout de suite sous mes draps pendant que le bonheur y sommeille.

— D’accord, ce ne sera pas long. Je sais où elles se trouvent. Je les ai justement regardées la semaine dernière avec Stéphanie. Et c’est vrai oncle Cyrus, je suis une réplique de mon père et j’en suis très fier.

— Mm...oi auss...i

Mon père me regarde les yeux brillants, larmoyants. J’aime ses yeux. Finalement, je vais plutôt lui coudre les paupières, mais yeux ouverts.

Je me fraie un chemin vers le sous-sol lorsque soudain, j’entends un bruit dans l’atelier de Salvador. J’entrouvre doucement et silencieusement la porte. La petite fente me permet de voir Salvador, la figure dans les fourrures d’hermine. Angélique, la robe retroussée, laisse deviner le niveau et la teneur des échanges. Je repars en évitant de faire du bruit, l’album de photos sous le bras, un sourire aux lèvres. Un détour près de Margot me permet de lui murmurer :

— Eh bien ! Ma très chère Margot, laisse-moi te dire que l’époque des plumes est révolue, nous embarquons de plain-pied dans l’ère des fourrures. J’espère que ton budget pourra supporter ces changements et le goût du luxe de notre frère.

Elle me regarde puis fait le lien. Ahurie, estomaquée avec des yeux incrédules encore accrochés dans l’espace-temps, elle me lance :

— Ce n’est pas vrai !

— Et si.

— Mais qu’est-ce que je vais faire ?

— Mais zigzaguer ma belle, zigzaguer !

Fin

Merci

à Jean Zuchowski,
pour sa générosité et son appui indéfectible sans lequel j'aurais eu bien de la difficulté à déposer mes petits cailloux de pensées dans le sentier de l'écriture.

à Françoise Despatis Dupont et Doris Patry Gagné,
mes deux précieuses collaboratrices qui ont contribué à aplanir ces petits cailloux parfois aux rebords trop tranchants qui nuisaient à la fluidité de mes mots.

à Dimitri Zuchowski,
mon fils, pour sa patience et son aide dans la publication de ce roman, car mes petits cailloux me semblaient un menhir.

à Fudjin,
le vent qui porte les rêves, les inspirations et fait tournoyer les petits cailloux.

Christiane Frigault

[1] Agent orange : Défoliant utilisé par les Américains durant la guerre du Vietnam.

[2] On verra tout au long du roman le langage coloré d'Alfred Bastarache : un mélange de chiac, d'expressions anglo-saxonnes et de termes du folklore québécois.

[3] Cré : Chercher.

[4] Townships : Les Cantons de l'Est, une région du Québec.

[5] Bouttache : Expression acadienne, fusion d'attache et boutonne.

[6] Driver su les cutters : Conduire sur l'accotement.

[7] Voient arsoudre : Voient arriver.
Yeux cross-side : Yeux croches.
Manger le bouchon : Dépasser son budget.

[8] Mistake : Erreur. Stuck-up : Hautain.

[9] Sainte-flanelle : Surnom donné à l'équipe de hockey Canadiens de Montréal.

[10] Yousé : Chiac, utilisation et déformation du mot anglais use prononcé yousé pour dire utiliser.

[11] Râteau de l'échine : Expression acadienne pour colonne vertébrale.

[12] Désemboures : Expression acadienne pour développer. .

[13] Zigner : Terme faisant référence aux mouvements de l'accouplement.

[14] Worry pas ton brain : Chiac signifiant ne te tracasse pas.

[15] Patent : De l'anglais patent leather pour cuir verni.

[16] Leaper la bouture : Expression acadienne pour dire sauter la clôture.

[17] Blêmezir et chier dans l'nique : Expressions acadiennes pour dire blêmir et mourir.

[18] Swing : Transpiration. Flusher right away : Immédiatement liquider.

[19] Expressions acadiennes : Galance : Balancelle. Grosse serre : Caresse.
Run de vent : Bourrasque.

[20] Tour de lune : Expression acadienne pour dire être dérangé dans la tête.

[21] Expressions acadiennes : En rablette : En colère. En ballant : Indécis. Passer par maille : Aboutir à rien.

[22] Se radeurser : Expression acadienne signifiant changer pour le mieux.

[23] Badgeuler : Expression acadienne pour disputer.

[24] Expressions acadiennes : Simégrés : Cérémonies. Trimer dur : Travailler fort.
Shirré de tsour : Être épaté. Épârerie : Désordre.

[25] Cougner des pitchets : Expression acadienne pour dire s'endormir.

[26] Tirer des détours : Expression acadienne pour faire de l'esprit.

[27] Le goût de la tinette : Expression acadienne pour paresser. Pas mindé : Pas décidé.

[28] Bâdrer : Expression acadienne pour dire préoccuper.
Pâté à la râpure : Pommes de terre râpées et viande hachée

[29] Pas d'arrime : Pas de bon sens. La gueule morte : Maussade,triste.

[30] Se laisser erlingué : Expression acadienne pour dire se laisser gagner. Stické sur quelqu'un : Chiac signifiant épris, collé à quelqu'un.
Laisse péter le r'nard : Expression acadienne pour dire laisser passer les choses, ne t'inquiète pas.

[31] S'est émoyée : Expression acadienne pour s'est informée.

[32] Carpe diem : Maxime tirée d'une Ode du poète Horace.

[33] Extrait du roman « Le livre de San Michele » d'Axel Munthe.

[34] Mangé à ventre déboutounné : Expression acadienne pour dire être gourmand.
Jeter son lest : Expression acadienne pour vomir.

[35] Copyrighté : droit d'auteur.

[36] Batch : Série. C'é bête tight : C'est complètement stupide.

[37] Citation du roman « Clair de femme » de Romain Kacew sous le pseudonyme de Romain Gary.

[38] Cordes à virer le vent : Expression acadienne pour dire rêver de chimères, de fantaisie.

Table of Contents

Section 1
Section 2
Section 3
Section 4
Section 5
Section 6
Section 7
Section 8
Section 9
Section 10
Section 11
Section 12
Section 13
Section 14
Section 15
Section 16
Section 17
Section 18
Section 19
Section 20
Section 21
Section 22
Section 23
Section 24
Section 25
Section 26
Section 27
Section 28
Section 29
Section 30
Section 31
Section 32
Section 33
Section 34
Notes de bas de page